

Éditions MobileRead

Souvent homme varie...

Richard O'Monroy

Souvent
homme varie...

Richard O'MONROY



PARIS
C. MARPON & E. FLAMMARION
1889

LE LOUIS



L'AUTRE JOUR, je rencontrai sur les boulevards mon excellent ami le docteur Tavernost. Très *moderne*, Tavernost ; plus rien du médecin vieux jeu qu'on voit encore au théâtre avec la figure glabre, la chevelure longue, la cravate blanche et la canne à pomme d'ébène. Il a, lui, les cheveux en racine droite, la barbiche en pointe, la moustache sarcastique, et sur sa redingote de coupe impeccable brille un ruban de la Légion d'honneur, modeste, à peine perceptible. Bref, était-ce le docteur, était-ce l'homme qui plaisait ? Je ne sais ; mais il n'en était plus à compter ses bonnes fortunes, et volontiers il eût dit en montrant ses dents blanches et en riant, comme Geoffroy dans le *Homard* : « Quel joli métier que celui de docteur ! Et si facile !... »

Ce jour-là, cependant, il avait l'air absolument ahuri et ses yeux hypnotisés ne quittaient pas un louis d'or sur sa main largement ouverte.

— Ah ça ! lui dis-je, qu'est-ce que tu fais ainsi campé immobile en plein boulevard, et pourquoi

t'amuses-tu à contempler cette pièce de vingt francs ?

— Pourquoi ? me dit-il d'un air sombre. Parce que ce louis que tu vois est le prix du déshonneur.

— Allons donc !

— C'est-à-dire qu'il me semble sentir pousser sur mes tempes les rouflaquettes de rigueur et que je crains à chaque instant de voir mon chapeau haut de forme se transformer en casquette à trois ponts. Oui, mon ami, depuis cinq minutes, ton ami le docteur Tavernost, professeur agrégé à la Faculté de médecine, membre du conseil général de l'Orne, chevalier de la Légion d'honneur... est un simple Alphonse.

— Mon Dieu ! m'écriai-je en me reculant instinctivement, qu'est-ce que cette plaisanterie ?

— Je ne plaisante pas. Écoute plutôt ma lugubre histoire. Il y a environ huit jours j'arrivai au cercle vers les neuf heures, lorsque le hasard me mit face à face avec d'Éparvin : — Ah ! me dit-il en me tendant la main, je suis bien content de te rencontrer et tu serais bien gentil d'aller voir Caroline. Je ne sais pas ce qu'elle a depuis quelque temps, mais elle est nerveuse, agitée, — sans gaieté, sans appétit. Elle se plaint d'accès de fièvre, et se sent, paraît-il, si faible que je me considérerais comme un bourreau de lui

demander même un baiser. Examine-la, ausculte-la, guéris-la, et tu auras bien mérité de l'amitié et de l'amour.

Je connaissais Caroline pour avoir soupé avec elle deux ou trois fois, en compagnie de d'Éparvin. Une superbe créature, ma foi, cette Caro, brune, grande, bien en chair; des paupières lourdes recouvrant des yeux admirables par lesquels passaient d'étranges lueurs. Je l'avais souvent enviée à mon ami, bien que leurs rapports parussent assez tendus à la suite d'une liaison déjà longue.

— Où demeure-t-elle ? demandai-je à d'Éparvin.

— Toujours 33, rue Laffitte. Tu n'auras qu'à te nommer, car elle a confiance en tes lumières et ne veut pas voir d'autre médecin que toi.

Une demi-heure après, je sonnai rue Laffitte : Une camériste vint m'ouvrir avec une lampe à la main. — Madame est couchée, me dit-elle. — Je sais bien, mais je suis le docteur, le docteur Tavernost, envoyé par M. d'Éparvin lui-même. — Ah ! dans ce cas, c'est différent. — Elle me fit attendre un instant dans le salon, et peu de temps après, soulevant une lourde portière brodée de dieux japonais courant sur fond vieux rose, elle m'invita à entrer dans le sanctuaire.

Je pénétrai, un peu ému, dans la chambre tiède, exhalant une vague odeur de Chypre.

Çà et là quelques marbres. Le buste de la *Jeunesse*, par Week ; la *Ceinture dorée*, de d'Épinay, achetée à cause d'une vague ressemblance ; aux murs, le *Divertissement champêtre*, de Lancret ; un Sweebach, une merveille sur ivoire, de Baudouin. Dans le fond, le lit large et sévère se dressait sur une estrade ; le fond était formé d'un grand rideau en peluche saumon à reflets argentés ; au pied du lit, deux amours à califourchon sur des cygnes. Un grand feu flambait dans la cheminée, derrière un écran japonais à dessins fous ; et une lanterne en fer forgé suspendue au mur éclairait toute la chambre d'une lueur rouge et chaude.

Je m'approchai lentement au milieu des coussins et des tapis orientaux et j'aperçus dans cette pénombre Caro, étendue sur son lit, le bras replié sur la nuque, les seins merveilleux pointant sous la chemise de tulle noir, s'enflant et s'abaissant sous mon regard attendri. Elle me regardait venir en souriant comme si elle m'attirait par un fluide magnétique. Je te jure qu'à ce moment encore je ne pensais qu'à accomplir en conscience mon devoir de camarade et de médecin. Exagérant ma froideur et ma gravité pro-

fessionnelles, je m'assis sur un prie-Dieu placé au pied du lit.

— Eh bien ! chère madame, que m'apprend donc mon ami d'Éparvin ? Vous êtes malade ; vous avez des accès de fièvre. Voyons le pouls.

Et j'avancai la main pour saisir au poignet un bras adorable, blanc, potelé, ferme comme du marbre, et sans me laisser émouvoir par la douceur de cet épiderme qui me causait une sensation exquise, je m'apprêtai à compter les pulsations avec mon chronomètre, lorsque Caro éclata de rire :

— Mais, mon pauvre docteur, je ne suis pas malade du tout.

— Bah ! cependant d'Éparvin m'avait dit... m'avait prié...

— Oui, oui, je suis malade pour lui. C'est la seule façon d'avoir un peu la paix. Ses baisers m'énervent, ses tendresses m'excèdent ; j'ai de son amour par-dessus la tête ; alors je lui ai persuadé que j'étais faible, anémique, que ses caresses me tuaient et que s'il tenait à me conserver, il fallait cesser tout rapport. Il m'a crue, si bien que le pauvre garçon se reprocherait comme un crime de me demander quoi que ce soit.

— Alors, vous êtes enchantée.

— Oui, j'ai enfin conquis ma tranquillité. Seulement...

Ici, elle baissa les yeux, confuse, rougissante, ainsi qu'une pénitente qui veut avouer quelque doux péché.

— Seulement?... demandai-je, très intéressé.

— Seulement... je dois avouer que cette sagesse commence à me peser un peu. Sa voix avait faibli; elle était douce, tremblante, avec des intonations alanguies. Elle continua :

— Dame! je suis très bien portante, docteur, et il est évident que si je suis malade pour d'Éparvin, pour tout autre que pour lui...

Elle n'acheva pas, mais moi pris d'un désir subit en entendant cette invitation peu déguisée, je me mis à ses genoux et, doucement, ma bouche près de sa bouche, je lui fis une déclaration folle. Son haleine exhalait une bonne odeur de dragée qui me grisait, et je parlais, je parlais, trouvant dans mon émotion les paroles décisives.

Elle m'écoutait souriante, sans surprise, sans colère, m'attirant avec le fluide de ses yeux, me serrant la main contre sa poitrine pour m'y faire compter les pulsations de son cœur, qui palpitait de plus en plus

fort et de plus en plus vite, à mesure que je lui chantais mes litanies.

C'est à peine si je l'entendis murmurer dans un demi-frisson de pudeur :

— C'est égal, vous son ami... vous qu'il a envoyé pour me soigner... ce serait mal...

Et moi, je continuais, ardent, convaincu, lui disant que l'amour physique était absolument nécessaire à son corps merveilleux, à sa beauté triomphante et qu'elle tomberait pour de bon malade, — pis que cela —, qu'elle deviendrait laide si elle continuait à mécontenter le Créateur en mortifiant la créature...

— Tiens ! s'écria-t-elle en oubliant ses derniers scrupules, tu as raison. On t'a chargé de me guérir... et bien ! guéris-moi.

Alors elle avança brusquement, avec un mouvement de lèvres adorables, et moi, enlacé dans ses bras, j'oubliai dans un spasme furieux, la Faculté de médecine et l'univers, Esculape et mon ami.

* *
*

... Or, il y a dix minutes, au coin de la rue des Capucines, je me trouvai nez à nez avec d'Éparvin. Ô puissance de la conscience ! Moi qui d'habitude

lui tendais ma main cordiale, je me sentis, à sa vue, troublé, honteux, et après avoir esquissé un bonjour contraint, j'allais passer rapidement lorsque lui m'arrêta brusquement par le bouton de mon pardessus :

— Eh bien ! me dit-il, mon gaillard, nous avons un petit compte à régler.

Je me raidis. Il savait tout, sans doute ; mais il fallait faire bonne contenance.

— Quel compta ? fis-je avec le plus grand flegme.

— Eh bien ! le prix de ta visite à Caroline. Pour le coup, je devins cramoisi :

— Non, non ! balbutiai-je... je t'assure... ce n'est pas la peine...

— Du tout, du tout ! Les bons comptes font les bons amis. Tu es docteur, tu t'es dérangé, tu es venu sur ma demande, à domicile... Voici vingt francs.

Et avant que je n'eusse pu protester, il me mit un louis dans la main, et s'éloigna rapidement sans vouloir en entendre davantage. Et c'est ce louis que j'ai là sur mon gant, ce louis qui me brûle, ce louis que d'Éparvin m'a donné pour avoir, en somme, couché avec sa maîtresse. C'est ignoble !

Tavernost s'était arrêté, et moi je pouffai de rire.

— Eh bien ! mon cher, lui dis-je, il y a une façon bien simple de tranquilliser ta conscience. Regarde !

Et je lui montrai du doigt une pauvre femme vêtue de haillons, qui portait un enfant sous le bras et nous regardait humblement en nous tendant un bouquet de violettes de deux sous. Tavernost s’avança vivement vers elle, lui glissa le louis dans la main ; puis, comme surprise, ravie, la pauvre femme voulait qu’il prît au moins son petit bouquet.

— Au fait, dit-il, après avoir réfléchi – des fleurs, oui, des fleurs... ça peut s’accepter.

Et, mettant les violettes à sa boutonnière, il partit gai, pimpant, radieux, réhabilité vis-à-vis de lui-même, et l’âme soulagée d’un grand poids.

LE CHOCOLAT DE LA MARQUISE



À MANOËL DE GRANDFORT.

LA MARQUISE DE BOISONFORT était arrivée à ce moment psychologique de l'existence où l'on ne trouve plus des amants de bonne volonté, même en montrant, comme Babet, beaucoup de complaisance. Pour elle avait sonné, non pas le glas de la trentaine, comme a dit cet impertinent Alfred de Musset, mais le couvre-feu de la cinquantaine. Belle encore cependant, d'une beauté majestueuse et opulente, avec les épaules rondes, les bras énormes, la poitrine gigantesque et le reste... à l'avenant. Tout cela très blanc, très satiné, très soigné, et en Turquie, où les femmes portent le voile et où l'on apprécie l'embonpoint, même excessif, la marquise aurait pu tenir encore avec un certain succès l'emploi de vieille sultane favorite.

Mais, hélas ! le visage n'avait pas profité des rondeurs apportées par un admirable été de la Saint-Martin ; le profil s'était empâté, les joues avaient des

épanouissements lunesques englobant sous leurs richesses charnues le nez petit, fin et aristocratique, si bien que... ce n'était presque plus un visage, et Alfred de Musset, déjà nommé, l'eût probablement comparé, dans la nuit brune « à un point sur un *i* ». Les yeux seuls étaient restés très grands, très chauds, très voluptueux, et s'allumaient encore d'étranges lueurs, lorsqu'ils vous regardaient bien en face avec un regard en même temps câlin et caressant, un regard attendrissant qui faisait peine, car il était bien évident que, si l'amour avait renoncé à ces yeux-là, ces yeux-là n'avaient pas renoncé à l'amour.

Aussi la marquise avait imité ces pays, où le patriotisme ne suffisant pas au recrutement, l'on est obligé d'avoir recours aux mercenaires. Trop grande dame, d'ailleurs, pour se commettre avec des Alphonse de bas étage ou des Jupillon de la Boule-Noire, elle s'était arrangée de manière à satisfaire ses fringales et calmer les ardeurs d'un automne empourpré sans rien livrer à la médisance, sans causer le moindre scandale, et sans perdre un instant la dignité que doit avoir une marquise de Boissonfort portant de *langue fourrée sur champ de gueule*.

Depuis cinq ans, époque où elle avait été lâchement quittée par le petit Mezensac, sous-officier

à Saumur et âgé de dix-neuf ans et six mois, elle avait compris qu'il fallait enfin être sérieuse, et elle avait pris à son service, comme valet de chambre, Édouard, un très joli garçon, mince, svelte, bien râblé, âgé de trente-quatre ans, et connaissant admirablement le service. Ce n'était pas qu'il fût très grand – le cocher. Baptiste avait la tête de plus que lui – mais toute sa personne décelait la vigueur avec je ne sais quel charme levantin. Ses mains étaient fines, ses doigts fuselés, ses cheveux noirs, frisés et très soyeux. Il avait le parler onctueux et un peu gras ; ses manières étaient douces et dépourvues de toute brutalité, mais dans ses moindres poses, ses moindres gestes on sentait la quiétude placide et forte du mâle qui ne recule devant aucune besogne si elle est bien rétribuée.

Il marchait sur la pointe des pieds, il entrait sans fracas, se retirait sans bruit avec je ne sais quoi de discret, de souriant et de mystérieux. Bref, cet Édouard était une perle et la marquise, en fine connaisseuse, – quiconque a beaucoup vu doit avoir beaucoup retenu –, se l'était immédiatement attaché par des gages – que dis-je ? – par des appointements formidables ; ces appointements devaient augmenter d'année en année, à mesure que le service devien-

drait plus pénible, et au bout de dix ans, – s’il parvenait à durer ce temps-là –, Édouard devait avoir une retraite de général de division.

Tous les matins, à huit heures, Édouard apportait le chocolat de la marquise. Il soulevait la portière et pénétrait dans la chambre à coucher, toute imprégnée de parfums orientaux et des effluves de la nuit. Circulant avec une rare habileté à travers les tapis de Smyrne, les coussins, la grande peau d’ours brun et tous ces meubles capitonnés qui dénotent la femme voluptueuse, il posait son plateau sur le guéridon, puis, approchant du lit de milieu, large et sévère, il gravissait d’un pas lent les marches de l’estrade comme un grand-prêtre qui monte à l’autel pour y accomplir son sacerdoce.

Là, il devait réveiller sa maîtresse.

Cela se passait le plus convenablement du monde. Dans la pénombre de la chambre à peine éclairée par la lueur scintillante et exténuée d’une veilleuse rose, on n’apercevait de la marquise qu’une masse blanche, satinée, gigantesque, ornée de fossettes, un promontoire de neige vaguement encadré dans les dentelles des draps et le satin vieil or du couvre-pied. La tête était perdue dans les rideaux : on n’avait plus affaire qu’à un objet grassouillet mais

pour ainsi dire anonyme, et auquel il eût été difficile d'accoler une couronne ou un titre. Dans ces conditions, le réveil pouvait s'exécuter avec une correction absolue. Édouard debout, bien campé, dans une pose en même temps respectueuse et noble, faisait de ses doigts fuselés entrer peu à peu sa maîtresse, perdue au pays des rêves, dans une délicieuse réalité. Cette masse endormie prouvait enfin par quelques tressaillements qu'elle était redevenue vivante, qu'elle palpitait, et la marquise, poussant un long soupir, entr'ouvrait ses beaux yeux tout pleins d'aveux reconnaissants, et disait sur union très doux :

— C'est bien, Édouard. Je suis réveillée. Vous pouvez vous retirer.

Et Édouard se retirait, sans un mot, sans un geste, laissant sa maîtresse pâmée dans une torpeur exquise, jusqu'au moment où elle se décidait à avaler son chocolat reconstituant.

* *
*

Édouard jouissait, au milieu du nombreux personnel de domestiques, de prérogatives fort agréables. Non seulement il avait un menu spécial de viandes grillées et de vins de Bordeaux, mais encore,

pendant le restant de la journée, il conservait une grande liberté. Par exemple, sous aucun prétexte, il ne devait manquer au chocolat matinal. C'était sacré. Un seul jour d'absence, une seule interruption ; motivée ou non dans le service quotidien amenait, de plein droit, la résiliation du traité, c'est-à-dire la suppression des augmentations successives et la perte de la retraite de général divisionnaire.

C'était un peu astreignant, mais les plus hautes situations, les postes les plus enviés comportent avec eux leur servitude. Or, depuis quelques jours, Édouard était préoccupé. Il était invité à la noce de sa sœur, à Clamart, une noce très gaie : sa sœur épousait le premier comique du théâtre de la Gaîté-Montparnasse, un gaillard déjà remarqué par M. Antoine. Au dessert, il y aurait des imitations, le comique *tenant* d'une façon supérieure la Patti et M. Delaunay, M^{me} Théo et M. Mesmacker ; après le dîner il y aurait bal se prolongeant très avant dans la nuit, puis souper, conduite de la sœur au domicile conjugal, vin d'honneur, etc., bref... il serait de toute impossibilité à Édouard d'être revenu ce matin-là assez à temps pour servir le chocolat de la marquise.

D'un côté le devoir – de l'autre le plaisir (je parle de la noce à Clamart, bien entendu), le bel

Édouard hésitait, très perplexe, et se trouvait comme jadis Hercule placé au carrefour des deux routes qui conduisaient l'une au vice, l'autre à la vertu. La vertu c'était évidemment son service quotidien. Tout à coup il se frappa le front : Mais au fait, dit-il, la chambre est si sombre. Puisqu'il n'y a pas à parler, puisqu'il n'y a qu'à agir, puisque madame dort... pourquoi ne me ferais-je pas remplacer ?

Et radieux, plein d'espoir, il se précipita chez Baptiste, le cocher.

— Mon vieux, lui dit-il, il faut que tu me rendes un grand service. Demain je suis de noce, et il me sera impossible d'être rentré à huit heures à l'hôtel. Veux-tu réveiller madame et lui apporter son chocolat à ma place ?

— Mais j'ai la tête de plus que toi. Elle s'apercevra du changement.

— Rien du tout. M^{me} la marquise, par une pudeur bien naturelle chez une femme de son rang, a la tête tournée du côté de la ruelle. De plus, la chambre est très sombre, tu n'as pas un mot à prononcer, par conséquent il y a cent chances sur cent pour qu'elle n'y voie... que du feu.

— Très bien, dit Baptiste en riant, mais donne-moi bien les instructions précises, afin que je ne commette pas de gaffe révélatrice.

Alors Édouard entra dans tous les détails, ne laissant rien au hasard, mais toujours avec un tact parfait. Il expliqua la portière de soie soulevée ; le plateau avec le chocolat odorant posé sur le guéridon ; la marche prudente à travers les coussins, la peau d'ours, et les meubles capitonnés ; l'ascension de l'estrade ; le réveil lent, graduel et délicat sans bruit ni heurt, jusqu'au moment où la marquise dirait : C'est bien, Édouard, je suis réveillée, vous pouvez vous retirer.

— Et tu es sûr que madame ne s'apercevra de rien ?

— J'en réponds.

Le lendemain matin, à huit heures, le grand Baptiste, un peu ému, pénétrait à son tour dans le sanctuaire, dans cet air lourd des parfums spéciaux dont abusait la marquise. Il posait le plateau sur le guéridon indiqué, puis gravissait les trois marches de velours conduisant au lit solennel.

Tout était bien comme Édouard l'avait indiqué. C'est à peine si, à la lueur rose de la veilleuse, Baptiste apercevait une forme très arrondie à moitié

noyée dans les duvets et les satins. Et debout, muet comme son camarade, il commença à réveiller sa maîtresse ; mais, hélas ! il n'avait pas les mains fuselées du bel Édouard ; il possédait des gros doigts de rustre habitué à manier la brosse et l'étrille, et la marquise surprise ne reconnut pas la douceur accoutumée...

— Ah ça !... dit-elle, ce n'est pas vous, Édouard.

La situation était terrible ! Il était convenu avec le camarade qu'il n'y avait pas à parler... Tout était perdu...

— Non, madame..., je suis Baptiste..., le cocher...

— Ah ! vous êtes le cocher ? murmura la marquise alanguie... Eh bien !... fouette cocher !

* *
*

Depuis ce temps, c'est le cocher qui apporte tous les matins le chocolat de la marquise.

Ce n'est peut-être pas très correct... mais c'est plus sport.

DECRESCENDO



LE GÉNÉRAL BARON CHABERT, ex-capitaine adjudant-major aux cent-gardes, – un des plus beaux hommes de son temps –, avait eu trois filles : la première, comme il le disait, *enfant de l'amour*; la seconde, *enfant du devoir*; et la troisième, *enfant de l'ivresse*. Mon Dieu ! oui. Un soir, à la suite d'un grand bal aux Tuileries, Chabert était rentré un peu lancé et, ma foi ! neuf mois après, M^{me} Chabert avait mis au monde la petite Edmée. C'est sur cette benjamine que le général avait reporté toute sa tendresse. Au milieu du bruit des camps, des appels de trompettes et du cliquetis des sabres, M^{lle} Edmée avait toujours vu autour d'elle des cavaliers immenses que son père, cependant, dépassait encore d'une demi-tête, et avait été élevée dans le culte de la force et de la haute stature.

Aussi, dans les bals, avait-elle le plus profond dédain pour les petits jeunes gens, blonds, étriqués, maigrichons qu'on lui présentait, – des mauviettes qu'on eût, rien qu'en soufflant dessus, envoyés rou-

ler jusqu'à l'autre bout du terrain de manœuvres, et il fallait voir la moue hautaine avec laquelle elle acceptait leur bras sans biceps pour faire un tour de valse.

Grande, brune, admirablement découpée, avec le teint pâle, les yeux immenses, la bouche rouge comme une grenade, et aux tempes un soupçon de favoris, elle allait, inconsciente et suggestive, faisant sur son passage retourner le mâle tout frissonnant d'un amour bestial.

Aussi le général Chabert avait-il compris qu'il fallait la marier vite, mais à une semblable gaillarde il fallait un gaillard, et dans toute sa division de grosse cavalerie où les cadres étaient cependant superbes, il n'avait pas encore trouvé l'hercule rêvé. Il ne tenait pas à la fortune, Edmée en avait pour deux ; il ne tenait pas à la naissance – un officier français est toujours gentilhomme, il ne tenait pas à l'intelligence ; pour un mari, c'est parfois un luxe bien inutile ; mais il tenait essentiellement à la vigueur. Enfin, le hasard amena sous ses ordres le capitaine Hector Pouraille, que ses camarades de Saint-Cyr avaient jadis surnommé *Robustus*. Avec ses larges épaules, son coffre bombé, ses cheveux plantés drus et ses grandes dents blanches apparaissant sous la moustache brune,

Pouraille réalisait le type du beau cuirassier dans toute la force du terme. Quelle voix sonore et métallique lançant à pleins poumons des : *En avant !* et des *Halte !* à faire écrouler les murailles. Quelle admirable santé ! Quel merveilleux appétit ! Mais surtout quel nez majestueux, un nez long, solide, bien râblé, – un de ces nez qui inspirent confiance – comme disait je ne sais trop pourquoi le général Chabert en clignant de l’œil.

Aussi l’effet produit sur Edmée par le capitaine Robustus fut foudroyant. Lorsqu’il l’eut emportée dans le tourbillon d’une valse, avec un bras qui lui meurtrissait les côtes et l’enlevait de telle sorte qu’il lui semblait ne plus toucher terre, lorsqu’il l’eut fait tourner ainsi pendant un grand quart d’heure sans souffler, sans un battement de cœur, sans même qu’une goutte de sueur perlât à la naissance des cheveux, jusqu’au moment où il la déposa anéantie, brisée, à moitié morte sur le canapé, elle comprit dans le regard chargé d’effluves magnétiques qui fut alors échangé qu’elle avait trouvé son maître, et moins de six semaines après, le mariage était célébré à la cathédrale de la ville.

La cérémonie fut entourée d’un appareil tout à fait imposant. Des camarades étant venus de Nan-

cy, de Maubeuge, de Lunéville, en grande tenue de service et l'église présentait un coup d'œil chatoyant d'épaulettes, de plumets et d'aiguilletes. Derrière le maître-hôtel, la musique du régiment faisait entendre des fanfares triomphales. Lorsque la messe finie, le couple passa sur le tapis rouge qui avait été tendu sur les marches de l'église pour gagner les voitures, il y eut dans toute la foule comme un frémissement d'admiration, elle grande, superbe, marchant avec la grâce de la jeunesse et de la force, lui carré, solide, colossal, partant beau comme pas un.

— Oui, répondait aux compliments le général Chabert, Edmée est un tempérament et comme je la connais, j'ai déjà refusé plusieurs mariages précisément parce que je trouvais que les prétendus n'avaient pas les épaules nécessaires. Cela n'eut pas été un mois... et après, il eût fallu partir se soigner dans le Midi. Tandis qu'avec le capitaine Pouraille, je n'ai rien à craindre. Pas de Midi. Il a un congé d'un mois, et, ce soir, les deux tourtereaux partent pour Paris, la capitale suggestive... Laissez aller les bons combattants !

Le lendemain nos deux amoureux se réveillaient dans une coquette chambre à coucher de l'hôtel Continental. Pouraille gai, pimpant, frais comme

l'œil, Edmée un peu pâle, mais gardant encore dans le regard un peu de cette fulguration qui a fait dire à Victor Hugo :

L'œil encore ébloui des batailles d'hier.

— Tu ne sais pas ce que j'aimerais, dit-elle d'une voix câline, je voudrais voir la Tour Eiffel.

— C'est très facile, ma chère, nous n'avons qu'à nous faire conduire au Champ de Mars.

On sortit en voiture, et un quart d'heure après, M. et M^{me} Touraille débarquaient devant le pont d'Iéna.

— Regarde, dit Pouraille, en montrant la tour d'un grand geste large. Edmée stupéfaite contempla le monument qui, solidement établi à la base, élevait radieusement dans les airs sa coupe magistrale, et resta comme hypnotisée devant cette formidable silhouette, devant cet enchevêtrement de fer – apothéose de la force – s'élançant dans une poussée de rut terrestre vers le ciel. Au bout de quelques instants ses yeux s'écarrillèrent ; la pupille se dilata ; les paupières furent animées d'un mouvement vibratoire très rapide, les globes oculaires se convulsant subitement. Sa bouche s'entr'ouvrit comme dans un

sourire voluptueux, la langue rouge pointa à travers les dents, et toute sa physionomie exprima une jouissance indéfinissable.

— Hein ! Est-ce beau ? Est-ce assez beau ? disait Pouraille, ravi de l'émotion produite.

Mais Edmée, toujours absorbée, semblait poursuivre un rêve intérieur ; il fallut que le capitaine la secouât pour la ramener à la réalité. Alors ses couleurs disparurent tout à coup ; brisée, anéantie, elle s'appuya toute frissonnante et prête à défaillir sur le bras de son mari en balbutiant :

— Oh ! cette tour ! Si dure ! si haute ! C'est trop. Emmène-moi !...

Très étonné, Pouraille entraîna sa femme qui, en partant, jeta encore un dernier regard énamouré au colosse de fer. On remonta en voiture et avant de rentrer, le capitaine ordonna au cocher de leur faire voir quelques autres monuments.

Le fiacre roula et s'arrêta peu après sur la place Vendôme.

— Ah ! ah ! dit Pouraille, voilà la colonne, la fameuse colonne fabriquée avec le bronze des canons pris à Austerlitz. C'est un bien glorieux trophée !

Edmée pencha la tête, tressaillit un moment en regardant les vingt-cinq mètres de bronze qui se

dressaient comme un socle immense sous la statue de l'empereur, mais elle se rendit très vite, et après avoir esquissé une petite moue, elle dit :

— Pas mal ! Pas mal... Mais ça ne vaut pas la tour Eiffel.

— Oh ! évidemment, appuya Pouraille, la tour Eiffel a trois cents mètres.

Le fiacre reprit sa course et s'arrêta ensuite place de la Concorde.

— Maintenant, voilà l'obélisque de Louqsor, rapporté d'Égypte en un seul morceau ?

Il était très bien l'obélisque, ce jour-là. Le soleil l'éclairait d'une lumière éclatante, et il se profilait svelte, effilé, sur le bleu du ciel, avec sa robe couverte d'hiéroglyphes.

— Peuh ! dit Edmée, tu m'avoueras que ça ne vaut pas la tour Eiffel.

— Bien entendu, fit le capitaine, surpris de l'impression profonde produite par la tour. Mais je t'assure que c'est encore un monument très présentable.

— Que veux-tu ? il ne me produit aucun effet.

Le soir, on dîna au Palais-Royal, et Pouraille commanda un dîner catapultueux, des plats rares, entre autres des asperges qui, vu la saison, furent

très difficiles à trouver et qu'il fallut quérir chez Chevet.

— Bien grosses! je les veux bien grosses! les plus grosses qu'on pourra trouver! dit encore Edmée, dont l'œil s'allumait.

On apporta les asperges. Elles étaient superbes, longues, charnues, d'un calibre très anormal, des phénomènes.

— Eh bien! dit Pouraille avec satisfaction, j'espère qu'elles sont belles! Tu n'as pas l'air enthousiasmée?

— Dame! mon cher ami, tu comprends... ça ne vaut pas la tour Eiffel.

— Diable! se dit le capitaine un peu agacé, je commence à être inquiet. Cela tourne à l'obsession, et j'ai peut-être eu tort de suivre pour l'exhibition de mes monuments une progression décroissante.

* *
*

Le soir, dans la chambre de l'hôtel Continental, à la douce lueur de la veilleuse, derrière les grands rideaux de soie brochée qui ornaient le lit conjugal, on entendit la voix vibrante du capitaine Pouraille qui disait :

— Oh ! ma petite Edmée, ma chère femme adorée, sens-tu, sens-tu combien je t'aime !...

Mais la voix d'Edmée répondit encore avec une désillusion profonde :

— Ah ! non... mon pauvre Hector. Non... Ça ne vaut pas la tour Eiffel !...

LE RÊVE DU FUMEUR D'OPIUM



C'ÉTAIT NOTRE PREMIER BANQUET. Depuis quatorze ans, le hasard nous avait, après Saint-Cyr, éparpillés un peu partout dans les garnisons de France, mais heureusement Chambenoit, le capitaine Chambenoit, le *père-Système* de la promotion, avait eu la bonne idée de nous réunir au Grand-Véfour, si bien qu'à huit heures du soir nous étions là environ deux cent cinquante – les autres étaient morts sous les balles prussiennes – réunis, le verre en main, autour d'une table en fer à cheval.

Et c'était des cris, des onomatopées, des souvenirs évoqués, des gaudrioles formidables qui provoquaient des éclats de rire à ébranler les vitres. Quant à moi, Chambenoit m'ayant absolument persuadé qu'il fallait y aller de mon discours au dessert – *un laïus* – je n'étais pas sans une certaine inquiétude; pour chasser mes appréhensions et me donner du cœur, Chambenoit ne cessait de remplir mon verre de vin de Champagne, et moi je le vidais avec conviction. Dame!... quand on n'est pas ora-

teur. Sur la nappe blanche, les cristaux, les pyramides de fruits, les bougies des candélabres, tout cela prenait des formes vagues ; les têtes moustachues de mes camarades me souriaient comme dans un songe, je trouvais que la vie était belle, et que les truffes sentaient bon, lorsque tout à coup Chambenoit me donna un terrible coup de coude, me cria :

— À toi. Vas-y, mon vieux, et *broutasse* bien.

Et j'y allai ! Et je broutassai ! je crois même, par Saint-Georges, que c'était en vers, je rappelai le vieux bahut.

...Le dimanche, à Paris – vrai jour d'apothéose –
Où, le cœur débordant d'un plaisir merveilleux,
Nous voyons l'avenir, ensoleillé, tout rose
À travers le plumet qui nous masque les yeux...

Et j'adjurai mes camarades, à l'avenir, de toujours rallier à ce banquet annuel, à ce dîner de promotion.

Partout où nous aurons conduit nos destinées,
Ce jour-là, nous serons jeunes comme au bon temps
Et nous retrouverons, eu dépit des années,
la gâté de jadis... quand nous avions vingt ans.

Ah ! mes enfants ! Quel enthousiasme ! Je ne sais si je parlais la langue des dieux, mais la salle entière trépignait. Mon camarade n'embrassait en pleurant d'attendrissement, et l'on portait des toasts au poète, – c'était moi le poète ! – et je buvais, et je tenais tête, et je criais sur le ton de la théorie pour dominer les applaudissements.

– Hein ! Quel succès ! Tu es heureux ? Me dit Chambenoit... Il avait la langue pâteuse, Chambenoit.

– Oui, répondis-je, mais cela manque d'air... je dirai plus, ça manque de femmes.

– Eh bien ! viens fumer une bonne pipe d'opium.

Et, sans me laisser le temps de répliquer, au milieu du brouhaha, des cris du coq et des chants patriotiques, mon ami me prend par le bras et nous sortons à l'anglaise.

Dehors, l'air froid de la nuit m'achève ; les réverbères du Palais-Royal oscillent avec des lueurs tremblotantes et falotes qui se reflètent sur le pavé humide. Nous voilà rue des Petits-Champs, – était-ce bien la rue des Petits-Champs ? – Nous enfilons une ou deux ruelles noires, et je me trouve devant un immense palais dont les fenêtres à tous les étages

étincellent de lumières derrière les persiennes fermées. Nous soulevons un marteau d'argent ciselé et soudain, comme par enchantement, la porte s'ouvre. Nous montons un large escalier recouvert d'un tapis de Smyrne. Dans la cage de l'escalier, émergeant au milieu des fleurs rares et des plantes vertes, une grande statue représentant la Vérité sortant du puits, porte une torchère terminée par un globe de verre rose, qui jette une lueur douce sur les objets environnants.

Nous arrivons au premier ; Chambenoit soulève une portière, me pousse en avant et je reste littéralement ébloui. Dans un salon étincelant de lumières, une quinzaine de femmes costumées sont étendues sur de grands sofas dans les attitudes les plus diverses, attitudes que les glaces répercutent à l'infini. Au centre de la salle, un jet d'eau envoie dans les airs un panache d'argent et retombe en pluie mélodieuse dans une vasque de marbre. Où suis-je ? En Occident ? En Orient ? Il y a réunis à cette fête les types les plus bizarres et les nationalités les plus diverses, ici, une Espagnole, en mantille, avec une robe de satin bleu très courte, avec des jambes admirables moulées dans des bas de soie bleue à côte brodée. Là, une Circassienne laisse tomber jusqu'à terre une

immense chevelure noire dans laquelle sont enroulées des perles. Ailleurs, une Arabe au teint cuivré comme une orange, porte un riche costume de soie rouge tout soutaché d'or. Ce qu'il y a de particulier dans ces costumes, c'est qu'on dirait qu'il n'y a qu'une agrafe à ouvrir ou un bouton à lâcher pour qu'ils tombent à terre. Tout cela, d'ailleurs, indécis, à peine estompé dans des lueurs lilas d'apothéose...

Et tandis que j'essaye de me ressaisir au milieu de ce conte des *Mille et une Nuits*, la Circassienne avance vers moi, me darde avec deux grands yeux noirs, et sans un mot, souriant d'un sourire étrange, m'entraîne au premier étage vers je ne sais quel paradis.

Me voici dans une pièce orientale, étendu sur un divan bizarre formé d'une coquille d'argent supportée par un cygne. La Circassienne, dans une adorable attitude, à genoux à mes côtés, allume la pipe d'opium. Je ferme mes yeux, alourdis par les fumées du vin et le rêve commence.

* *
*

... Un paysage indécis ayant tout le flou, tout le vague d'une œuvre de Corot, avec des lignes, à peine estompées, baignées dans une vapeur bleuâtre.

Et tandis que vibrent les notes poignantes d'une valse jouée en sourdine, des femmes venues des pays inconnus descendent en tourbillonnant dans l'éther comme les anges du Tintoret, et me regardent curieusement en me frôlant de leurs ailes. Et ce frôlement tiède, parfumé comme une caresse d'éventail, me cause une sensation d'une douceur infinie.

C'est à peine si elles touchent la terre, exécutant devant moi une danse lente sur la pointe des pieds nus et tout à coup s'évanouissent dans l'azur en laissant derrière elles comme un sillage d'odeurs troublantes.

Et voilà que peu à peu les nuages roses disparaissent, comme des rideaux de gaze, successivement soulevés, et je vois sous de hauts portiques mauresques, le long des escaliers de marbre, le cortège de la reine qui défile. D'abord les hérauts nubiens, noirs sous la peau de tigre, aux sayes blanches rayées de rouge, puis les prêtres à longue barbe, à vêtements éclatants constellés de pierreries ; puis des guerrières nubiennes, l'arc et les flèches aux épaules, de longues flammes de drap rouge dentelé flottant sur les cheveux épars ; puis enfin la reine, drapée dans un manteau royal dont la doublure égyptienne, à raies concentriques, lui forme comme une gloire de

rayons. Sur ce fond, son beau corps ondule libre et quasi-nu, puissant et langoureux au-dessus des bandelettes nouées très bas.

... La musique du cortège joue un air vif et joyeux, d'un rythme régulier, automatique, avec des traits d'une indicible fierté ou d'une tendresse déchirante ; des surcharges, des complications de sons, des brusques changements de mesure qui me déroutent tout d'abord et ensuite me saisissent tout entier. Ce sont des thèmes se déroulant à l'infini, d'abord simples, peu à peu se perdant dans un inextricable enchevêtrement de broderies folles ou de variations lointaines. De temps en temps une mélodie surgit sauvage, impérieuse, passionnée, avec des ralentissements imprévus, des emportements bizarres qui tout à coup s'arrêtent brusquement, me laissent prêt à défaillir.

La marche continue généreuse et fière, par moment s'alanguissant comme un adieu de femme pour reprendre plus résolue et plus farouche. Peu à peu la mesure s'accélère, et dans les renflements de cuivre de l'orchestre, je perçois je ne sais quel rythme entraînant, joie et ivresse ! La ronde galope plus furieuse et plus sonore, on entend comme des cris humains, des plaintes ou des sanglots. Emporté dans ce

tourbillon, je ne sais si je meurs de plaisir ou de douleur...

Et là-bas, hautaine et dédaigneuse, toute droite sur son trône comme une divinité hindoue, la reine implacable et froide m'attire cependant avec une force irrésistible. Elle m'exhorte à monter jusqu'à l'idole, à arracher ces bandelettes d'or qui cachent sa dernière nudité, à saisir dans mes mains ce corps insensible et à l'animer par le feu de la passion triomphante.

Mais soudain c'est elle qui descend de son trône. C'est elle qui avance lentement vers moi allant au-devant de mon désir. Nos lèvres s'unissent, et les cuivres de l'orchestre déchaînés dans un ouragan, dans une tempête sonore, font éclater comme un coup de tonnerre les accords surhumains d'un grand air triomphal qui, après un cri suprême, diminue peu à peu, peu à peu et meurt...

* *
*

La pipe d'opium est éteinte. Le rêve est fini. Je rouvre les yeux. Accroupie près de moi, dans une attitude grotesque, ma compagne décoiffée, rouge, les perles pendant ridiculement de ses cheveux em-

broussaillés, me regarde satisfaite, avec le sourire humble et plat de la fille.

— Eh bien ! mon chéri, me dit-elle d'une voix rauque de rogomme, as-tu fait un beau rêve ?

Oh l'atroce réveil que celui qui fait revenir des paradis artificiels !...

— Tiens, m'écriai-je, je t'ai en horreur, Prends ton louis, et vas-t'en !

Et je suis rentré chez moi, très triste, très écoeuré, à travers les passants crottés, les rues noires, les fiacres sordides et les chaussées boueuses, n'ayant jamais si bien senti qu'après ce rêve sublime et fou toute la laideur de la vie réelle. Et, le lendemain, j'avais un mal aux cheveux !... Satané Chambenoit !

LES BOURSES ESPAGNOLES



JACQUES DE PRESSAC revenait de Biarritz où il avait passé trois semaines en garçon. Chaque année, tandis que M^{me} de Pressac allait chez sa mère, Jacques en profitait pour faire une petite fugue sur une plage à la mode où dans une ville d'eaux quelconque.

Pendant ce temps de liberté – liberté chérie ! – il reprenait un peu la vie du club, dînait avec ses camarades, taillait quelques banques au Casino, puis après avoir bien rempli ses poumons du bon air de la mer ou de la montagne, il venait reprendre, – et très gaie-ment ma foi –, le doux collier du mariage, rapportant à M^{me} de Pressac quelque bibelot ou quelque souvenir du pays visité.

— Vois-tu, ma bonne Suzanne, disait-il en embrassant sa femme avec effusion, c'est très bon de se quitter un peu. On ne s'en aime que davantage au retour.

Que pendant ce temps de vacances Jacques ne donnât pas parfois quelque coup de canif dans le

contrat... je n'oserais pas l'affirmer ; de Paris à Biarritz, il y avait certainement plus de huit kilomètres et plus d'une rivière, mais Jacques était un homme prudent, rangé, méthodique, qui pour rien au monde n'aurait voulu compromettre sérieusement la sécurité de son ménage ; aussi fuyait-il les grandes liaisons pouvant enchaîner sa vie et causer des chagrins à Suzanne, et se contentait-il de ces caprices banaux qui n'ont pas de veille et ne sauraient avoir de lendemain. Évidemment, dans ces conditions, le niveau de ses conquêtes n'était pas très relevé, et les *momentanées* auxquelles il demandait des faveurs n'étaient pas toujours de très haute marque, mais comme nous l'avons dit en commençant, Jacques était un homme prudent et il savait prendre les précautions nécessaires pour qu'il n'en résultât pour lui aucun désagrément physique ni moral.

Cette année, il avait été, à son retour, particulièrement bien accueilli. Il rapportait de superbes mantilles en dentelle, des éventails espagnols, où sur des satins de couleur vive apparaissaient les épisodes les plus mouvementés des combats de taureaux, des tambours de basque, des étoffes chatoyantes, des châles ornés de pampilles et une foule de ces jolis riens clinquants et joyeux, que vendent à Biarritz,

avec des fiertés d'hidalgos, des Castellans en veste de velours et en culotte courte. Tout cela serait précieux pour les cotillons de l'hiver prochain.

Et, assis après le déjeuner dans le fumoir, Jacques, envahi par une béatitude, indéfinissable, savourait le plaisir de se retrouver dans son intérieur coquet, confortable, avec sa petite femme qu'il pouvait aimer en toute sécurité, en toute confiance. Encore bien enfant, bien naïve, ignorant tout de la vie, mais charmante avec ses grands yeux bleus étonnés et rieurs, ses cheveux blonds tout ébouriffés lui formant tout autour de la tête comme un nimbe d'or, son corps souple et potelé deviné sous la matinée mauve ; tout cela mobile, remué, palpitant, exhalant une subtile odeur de jeunesse et de dragée. C'était le devoir, mais c'était aussi l'amour profond, sérieux, durable...

Et le souvenir lui revenait de sa dernière fredaine, là-bas, à Biarritz, à l'hôtel du Casino dans ce grand corridor où il logeait et qu'on appelait l'*entrepont*. Sa voisine, une petite actrice du théâtre de Bayonne, une certaine Zizi ou Zaza... il ne se rappelait plus au juste... Pas moitié si jolie que Suzanne. Mais voilà ! la perdrix, toujours la perdrix, à la longue on s'en lasse.

Et franchement on ne peut pas toujours
Manger du pâté d'anguille

C'est égal, il avait eu tort, grand tort, et certes, si c'était à refaire...

Un peu honteux de lui-même, il ouvrit son porte-cigarettes, voulant au moins dissimuler ses remords dans des nuages de fumée. Il saisit brusquement une cigarette, et se mit en devoir d'allumer... mais à sa grande surprise le papier se tendit, crépita, refusant de s'enflammer.

— Quelle singulière cigarette ! s'écria Suzanne.

Et avant que le malheureux Jacques n'eût pu s'opposer à ce dessein, elle déroula le tube en papier et en sortit une espèce de petit sac en baudruche blanche qui l'intrigua fort.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle à Jacques.

— Ça, ma chère amie, ça?... Et il cherchait ses mots, bredouillant, éperdu ; il aurait voulu se trouver à vingt pieds sous terre. Voilà l'inconvénient de ces paquets de cigarettes. On les fait tellement semblables qu'on se trompe, et alors il arrive des catastrophes.

Que trouver ? Comment expliquer ? Si Suzanne venait à deviner, ce serait terrible...

Tout à coup, il eut une inspiration d'en haut et dit d'un air dégagé :

— Ah ! je ne t'avais pas montré cela ? Ce sont des petites bourses espagnoles. Tu sais, dans ce pays-là, tout est aux cigarettes et aux castagnettes. Les paysans andalous... ou plutôt Catalans – oui, ce sont les Catalans – mettent là-dedans leurs douros et leurs pesetas pour se rendre au marché. On ferme ensuite par un lacet de soie. C'est très simple... mais cela a un côté naïf qui m'a séduit.

— Tu en as d'autres dans ton porte-cigarettes.

— Douze. Cela se vend à la douzaine, par paquet. Seulement, je n'en ai plus que onze, parce que... parce que – ici Jacques devint cramoisi – parce que, déjà une fois, je me suis trompé, et j'en ai allumé une.

— Oh ! je t'en prie, donne-moi celles qui restent. C'est si drôle !

— Et que veux-tu en faire, bon Dieu !

— Rien. Les garder dans un tiroir, avec les autres souvenirs que tu m'as rapportés.

— Ah ! si tu me promets de les cacher dans un tiroir, au fond, bien au fond. Tu comprends, c'est un

peu un objet de contrebande... à cause du papier à cigarettes, et alors, je ne voudrais pas...

— Sois donc tranquille.

Et bon gré mal gré, Jacques fut obligé de donner son paquet rose, encore heureux d'en être quitte à si bon marché. Quant à Suzanne, tout en riant, elle emporta ses petites bourses espagnoles dans sa chambre, et les serra précieusement au milieu des éventails, des tambours de basque, des écharpes et des bibelots divers rapportés par son mari. Puis, elle n'y pensa plus.

— Allons, se dit Jacques, je l'ai échappé belle.

* *
* *

À quelque temps de là, un domestique annonça à Suzanne que l'abbé d'Angel, premier vicaire de Saint-Philippe-du-Roule, demandait à être reçu. Tout Paris connaît le vieil abbé. Avec ses cheveux blancs, son grand air, son nez bourbonien, il est la personification vivante de la charité sur la terre, et consacre les dernières années qui lui restent à vivre, à soulager les souffrances morales et les misères physiques.

— Je parie, s'écria Jacques, qu'il vient encore te demander ton assistance, où te quêter pour une de ses innombrables ventes.

— C'est probable, et dans ce cas, mon cher ami, je te prie de me laisser en tête-à-tête. Je crains un peu tes plaisanteries, affreux sceptique, et je préfère accomplir mes petites aumônes sans témoin.

— Bon ! bon ! dit Jacques en l'embrassant. Je ne suis pas curieux, et je te laisse conspirer en toute liberté.

Là-dessus, il se retira discrètement, et le digne abbé fut immédiatement introduit.

— Madame, commença-t-il avec onction, je sais que jamais je ne suis venu frapper en vain à votre porte. Cette fois, il s'agit de l'œuvre si intéressante des *Madeleines repenties*... de pauvres filles que nous avons arrachées au vice, mais si l'esprit est fort, la chair est faible, et nous voudrions leur fournir les moyens ; matériels de ne plus... hum !... de ne plus..., enfin, de rester dans la bonne voie.

— Je vous comprends, monsieur l'abbé, et suis toute disposée à vous venir en aide.

— Voilà : nos ressources sont minces, et nous avons pensé à une vente de charité, espérant que quelques femmes jeunes, jolies, élégantes, consentiraient à être dames vendeuses, et à mettre leur beauté au service de la charité.

— Bravo ! J'accepte de tout cœur. Et où sera la vente ?

— Je voulais la salle Albert-le-Grand, mais elle n'est pas libre. Heureusement, M^{me} la comtesse Brannicka a bien voulu mettre à notre disposition son vaste hôtel de la rue de la Boétie, pour jeudi prochain.

— Monsieur l'abbé, vous pouvez compter sur moi.

— Maintenant, madame, permettez-moi d'insister. Il y a eu tant de ventes pendant la saison, qu'il faudrait réveiller l'attention du public un peu blasé ; on a assez des portes-cartes, des presse-papier et des ouvrages en tapisserie. Si vous pouviez trouver quelque objet nouveau, inconnu, bien moderne, qui attirât l'acheteur, ce serait parfait.

— Monsieur l'abbé, jeudi, vous aurez votre boutique et, si la Providence le permet, je vous jure que les clients ne chômeront pas.

Le vieux vicaire se retira enchanté et Suzanne enfiévrée se mit immédiatement à songer à sa vente. Elle avait en effet une idée, M^{me} de Pressac, une idée lumineuse ! Elle transformerait son échoppe en *posada*, en lui donnant un peu l'aspect des loges au Cirque Molier et là elle vendrait tous ces objets pim-

pants, coquets, pleins de grelots, de rubans et de pampilles rapportés de Biarritz par son mari. Impossible de trouver à Paris ces étoffes voyantes, ces écharpes soyeuses, ces éventails éclatants où les costumes de chaque toréador étaient formés de petits morceaux d'étoffe cousus et brodés de filigranes. Elle était sûre d'être la seule à tenir une boutique semblable, et le succès était certain.

Pour qu'on ne lui prît pas son idée, elle ne parla de son projet à personne, pas même à l'abbé d'Angel, pas même à son mari – une indiscretion est si vite commise – et elle n'arriva à l'hôtel Branicki que juste une heure avant l'ouverture des portes. Là seulement, tandis que les commissaires affairés allaient et venaient dans le grand hall, tandis que les dames vendeuses, en grande toilette, s'installaient dans leur boutique, déjà pourvues de ces mille riens qu'on trouve dans les petites fêtes de ce genre. M^{me} de Pressac, au milieu de l'inattention générale, se décida à déballer la grande caisse que venait de lui apporter un valet de pied. Elle en sortit tous les menus objets que nous avons ci-dessus énumérés, puis tendant une ficelle en travers de la devanture, elle suspendit toute fière six petites bourses espagnoles qu'elle accrocha avec amour. Les cinq autres

restaient enfermées dans leur papier à cigarette, à seule fin d'intriguer le public. Ceci fait, elle accrocha sur le fronton de la boutique un grand écriteau qu'elle avait rédigé elle-même :

ŒUVRE DES MADELEINES REPENTIES.

«*Protégeons-nous les uns les autres.*

» SAINT-MATHIEU. »

SPÉCIALITÉ DE BOURSES ESPAGNOLES
SOLIDITÉ – SÉCURITÉ

PAS DE CONCURRENCE

Puis, comme on ouvrait les portes, elle s'assit gentiment sur sa chaise, attendant la clientèle.

Ainsi qu'elle l'avait prévu, l'effet fut foudroyant. À peine les clubmen et les jeunes gens élégants qui avaient été convoqués à la vente eurent-ils aperçu la boutique de M^{me} de Pressac, qu'ils se ruèrent vers la *posada*, riant, s'exclamant, gesticulant, tous en proie à une vraie joie. On s'étouffait littéralement devant ce bienheureux étalage. Du coup on en avait abandonné toutes les autres dames patronnesses dévorées de jalousie, et les acheteurs étaient au moins sur huit rangs, les derniers se haussant pour mieux

voir sur la pointe des pieds, et prenant leur part de l'allégresse générale.

Quand Suzanne se vit ainsi entourée, toute rayonnante de la joie du triomphe, elle se mit à faire l'article et, d'une voix vibrante, elle commença :

— Messieurs,

Je suis sûre que parmi vous il y a des fumeurs. Permettez-moi donc de vous offrir quelques cigarettes tout à fait spéciales qui joignent l'utile à l'agréable. Les cigarettes habituelles s'en vont en fumée et il n'en reste rien, tandis que les miennes – et en disant ces mots elle déchirait l'enveloppe – contiennent une surprise : de charmantes petites bourses espagnoles.

Un pouffait. Suzanne continua, se rappelant ce que lui avait conté son mari :

... En Espagne, vous le savez, tout est aux cigarettes ou aux castagnettes. Les paysans catalans mettent là-dedans leurs douros...

— Qu'est-ce qu'ils mettent là-dedans ? interrompit un monsieur. Leurs douros ou leurs pesetas, pour se rendre au marché. C'est très simple, mais cela a un cachet naïf.

Et joignant l'exemple à la parole, elle se mit en devoir d'introduire son mignon petit doigt dans un

des sacs ; mais comme la baudruche était collée, elle eut quelque peine à y parvenir.

— Il faut souffler dedans, conseilla un petit jeune homme.

Et il ajouta gravement :

— Tous les Catalans soufflent dedans avant d’y introduire leurs douros... ou leurs pesetas.

Dès lors, ce fut du délire. Au milieu des cris, des quolibets, des interpellations saugrenues, les petites bourses furent, mises aux enchères par M^{me} de Pressac, qui, après avoir soufflé, les tenait en l’air au bout de son doigt. Elles montèrent successivement à quatre louis, cinq louis, dix louis. En moins d’un quart d’heure, la vente des onze bourses espagnoles avait rapporté plus de 2,000 francs, et le reste de la boutique s’écoulait aux mêmes conditions avantageuses entre les mains des acheteurs excités et mis en joie.

* * *

Le lendemain, l’abbé d’Angel, pénétré de reconnaissance, se précipitait chez Suzanne pour la remercier du fond du cœur. Malheureusement, madame était sortie, mais le brave vicaire put au moins trouver Jacques.

— Ah! monsieur, lui dit-il, en lui tendant les mains, quel triomphe! Près de 4,000 francs versés hier soir à notre œuvre par votre vaillante et chère femme. D'ailleurs, vous devez prendre, en bonne conscience, votre part du succès.

— Moi, dit Jacques étonné.

— Parfaitement. Ne faites pas le modeste. J'avais demandé à M^{me} de Pressac de trouver un objet de vente inédit, bien moderne, et grâce à vous, elle a, paraît-il, apporté de délicieuses petites bourses espagnoles, qu'on s'est littéralement arrachées.

Et comme Jacques, pâle, ahuri, restait atterré devant cette révélation, le vieux prêtre ajouta avec attendrissement :

— Oui, oui... la Providence avait guidé votre choix. C'était bien là ce qu'il fallait pour attirer l'acheteur – un objet bien moderne.

LE PETIT BOB



IL ÉTAIT BIEN GENTIL, le petit Bob ; ce n'était pas l'enfant mondain et chic célébré par notre spirituel confrère Gyp, mais un bon bébé de la petite bourgeoisie, très rose, très joufflu et très naïf. À peine âgé de trois ans, il était encore à cet âge adorable où les rires sont des cris de joie et les paroles des gazouillements. Sa mère, M^{me} Courtois, veuve d'un chef de bureau – la belle Jeanne, comme on l'appelait dans le monde administratif – adorait ce Bob, suprême souvenir d'un mari un peu vieux, mort épuisé après une année de mariage, comme un homme qui a trop présumé de ses forces. En tous cas, comme disait en souriant le ministre Picherol, il n'était pas mort à la peine.

Ainsi sevrée tout à coup des joies de l'amour légitime, M^{me} Courtois avait reporté toute sa tendresse sur cet enfant, ne le quittant jamais une minute, présidant à son bain, à ses repas, à ses dînettes, sortant avec lui aux Champs-Élysées, lui faisant exécuter sur ses genoux de bonnes galopades, que le

bambin enchanté ponctuait de vigoureux : *Hue dada ! hue dada !* Il adorait, en effet, les chevaux et la vue d'un cavalier passant au grand trot à l'anglaise le mettait en gaité, si bien que M^{me} Courtois avait, dès maintenant, décidé que Bob serait plus tard dans la cavalerie. Quel adorable petit hussard il ferait avec son dolman bleu et son shako à plumes de coq !

La nuit même elle ne s'en séparait pas, n'ayant jamais pu se décider à le confier aux soins de la vieille bonne Brigitte. Bob reposait dans un petit lit situé près de la fenêtre, et M^{me} Courtois ne s'endormait jamais sans avoir longtemps contemplé toute attendrie son garçon faisant des rêves couleur de rose sur son oreiller de dentelle.

Cependant, si bonne mère qu'on soit, l'amour maternel ne saurait suffire. La belle Jeanne avait vingt-huit ans, et il lui venait parfois, avec de chaudes bouffées, comme des souvenirs d'un fruit exquis auquel elle n'avait fait que grignoter. Ses seins superbes, sur lesquels se tendait le corsage, ses lèvres estompées dans les coins d'un léger duvet, ses yeux immenses d'une radiation troublante, tout en elle dénotait la belle créature débordante de vie, de sève et de jeunesse.

Aussi, le ministre Picherol, venu d'abord voir la pauvre veuve dont la situation lui avait été indiquée comme digne d'intérêt, avait ensuite renouvelé ses visites, guidé par un motif beaucoup plus humain. Deux ou trois fois par semaine – lorsque les soucis du pouvoir le lui permettaient – il sautait en coupé et venait après dîner passer une heure ou deux avec M^{me} Courtois, en tout bien tout honneur. Tout en tisonnant devant la cheminée, on causait, on faisait des projets d'avenir pour l'enfant, on cherchait s'il n'y avait pas un moyen légal d'améliorer un peu la mince pension de retraite, et quelquefois l'offre timide d'un bureau de tabac apparaissait dans un lointain prestigieux comme une chose difficile – très difficile –, mais qui pourrait à la longue s'obtenir en faisant jouer de hautes influences.

Ces conversations étaient coupées par les allées et venues de la belle Jeanne allant de temps en temps vers la fenêtre jeter un regard sur le marmot endormi. À dix heures, Brigitte apportait le thé et, à onze heures, Picherol, après avoir respectueusement embrassé la belle main de M^{me} Courtois, rentrait à l'hôtel du ministère très troublé, très ému... et, ma foi ! pourquoi ne pas le dire... chaque fois un peu plus amoureux.

* *
*

À ce petit jeu-là, ils avaient fini l'un et l'autre par trouver un charme exquis, plein de mille douceurs et d'énervantes attractions. Les chaises s'étaient insensiblement rapprochées devant les tisons fumants ; les mains se cherchaient, se fuyaient, mais restaient parfois longtemps enlacées jusqu'à ce que M^{me} Courtois se retirât tout à coup comme si elle avait conscience de sortir d'un rêve. Alors elle se levait brusquement, marchait vers le lit de Bob, regardait son fils avec tendresse et puisait dans cette contemplation une nouvelle force, elle venait ensuite se rasseoir, calme, rassérénée.

La présence de l'enfant obligeait d'ailleurs à causer à demi voix et ces chuchotements nécessaires donnaient à la conversation quelque chose de doux, de voilé et de mystérieux. Une ou deux fois, emporté par la passion, Picherol avait passé son bras autour de la taille de Jeanne, mais celle-ci s'était brusquement écartée avec un frisson d'effroi tout en montrant d'un regard sévère le petit Bob qui reposait tout près...

— Est-ce qu'on ne pourrait pas faire coucher l'enfant chez la bonne ? avait balbutié un soir le mi-

nistre la gorge sèche, la langue pâteuse, les yeux flamboyants.

— Non ! non ! avait répondu Jeanne avec énergie, je ne me sépare jamais de bébé, et d'ailleurs, Brigitte, serait tout étonnée de ce changement dans mes habitudes. M^{me} Courtois ne saurait être soupçonnée.

Et la conversation reprit, froide, banale, sérieuse, ne s'animant un peu que lorsque la question du bureau de tabac revenait sur le tapis.

Cependant, le lendemain, comme prise de remords, Jeanne redevint la coquette des jours précédents ; l'alanguissement de ses regards fut tel, son torse se renversa dans une pose si attirante, sa bouche parut si rouge, si désirable, que Picherol, perdant tout à fait la tête, attira M^{me} Courtois vers lui, en cherchant éperdu les lèvres qu'on lui refusait.

— Non ! non ! je ne veux pas ! Je vous en prie, murmurait Jeanne pâmée ; mais comme elle sentait que le ministre était décidé et qu'elle allait être vaincue dans cette lutte inégale :

— Au moins, s'écria-t-elle, laissez-moi arranger le lit de Bob.

Et alors rouge, palpitante, avec des mains qui tremblaient, elle tira les deux rideaux de la fenêtre et enveloppa complètement le berceau, se servant des

tentures, qu'elle ferma hermétiquement en haut et en bas avec deux épingles à cheveux, puis ceci fait, avec une délicieuse moue, en même temps câline et boudeuse, elle arrangea de petits coups secs les plis de sa robe froissée.

Alors Picherol n'y tint plus. Prenant Jeanne dans ses bras il couvrit de baisers ses yeux, ses lèvres, les frisons de sa nuque ; ses mains hardies s'égarèrent cherchant à dégrafer le corsage tandis que M^{me} Courtois se défendait, retenue cependant par la crainte de réveiller son Bob.

Rouge, décoiffée, ses magnifiques cheveux déroulés, elle appuyait pendant un instant de trêve sa tête sur l'épaule du ministre qui, très troublé, répétait : Allons, dites oui, dites donc oui !... et demain, la nomination du bureau de tabac sera signée.

— Mais Bob ! Vous oubliez Bob !

— Bob dort à poings fermés. À cet âge-là, un coup de canon ne vous réveillerait pas. Laissons Bob dormir. Je vous jure qu'il n'y a aucun danger.

Est-ce cette certitude ? Est-ce la reconnaissance pour le bureau de tabac ? Je ne sais, mais M^{me} Courtois finit par dire :

— Allons ! je cède, mon ami... tout ce que vous voudrez..., mais allez tisonner un peu.

Picherol, résigné, s'assit devant la cheminée en s'efforçant de lire le journal, dont les lettres semblaient danser devant sa vue, donnant au hasard des coups de pincettes nerveux dans le brasier incandescent.

Mais du coin de l'œil il suivait dans la glace tous les mouvements de Jeanne. En une seconde, la robe et les jupes tombèrent, faisant de grands ronds clairs sur les rosaces du tapis; puis le buste sortit de ce monceau d'étoffes... puis un froufrou de soie froissée, un craquement du lit, et Mme Courtois, souriante, se trouva couchée, le bras replié sous la nuque y dans une adorable attitude, les cheveux épars et voilant tout l'oreiller.

Ah! qu'il est doux parfois d'être ministre, d'avoir la toute-puissance et de faire un peu de bien en distribuant des bureaux de tabac aux veuves de modestes serviteurs de l'État! En une seconde Picherol est à son tour auprès de sa bien-aimée. La lutte recommence, molle, sans énergie, Jeanne fermant les yeux et cependant refusant encore, mais c'est la suprême résistance, la dernière cartouche, et, d'ailleurs, ne faut-il pas craindre de faire du bruit?

... Tout à coup, Picherol, terrifié, regarda dans la direction de la fenêtre. Une tête blonde, bouclée,

venait d'apparaître, toute rieuse, par l'entre-croisement des rideaux, et le petit Bob, sans doute très égayé par le spectacle qu'il avait sous les yeux, évoquant je ne sais quelle réminiscence de ses promenades aux Champs-Élysées, criait à pleine voix en battant des mains :

— Hue, dada, hue, dada !

* *
*

Seulement, aux Champs-Élysées les cavaliers ainsi interpellés par le joyeux Bob, n'étaient pas désarçonnés, tandis que la vérité m'oblige à dire que notre pauvre ministre, penaud, décontenancé, anéanti, se sentit incapable de continuer son discours. Il s'enfuit comme s'il avait vu le diable, en murmurant sur l'air de la *Timbale* :

Encore un qui glisse en bas
Sans timbale, sans timbale.
Mais la veuve n'aura pas
Son petit bureau d'tabac.

LE JUGEMENT DE LA COLONELLE



LA SANTÉ D'ERNESTINE VERTUCHAT commençait à inspirer de sérieuses inquiétudes à sa famille. Sans mal apparent elle s'étiolait, languissante comme une fleur qui penche sur sa tige. Le conseil de famille fut convoqué, et le docteur Bridet, cousin des Vertuchat, décida qu'il n'y avait qu'un seul remède : marier Ernestine dans le plus bref délai. Le mariage ferait sans doute disparaître tous les symptômes alarmants.

Après avoir honnêtement gagné une grosse fortune dans le commerce de la quincaillerie, Vertuchat, retiré des affaires, avait reporté toute son affection sur sa fille unique, charmante sans doute, mais petite et présentant tous les symptômes d'une constitution délicate. Aussi, dès qu'il s'agissait de cette chère enfant, on réunissait toujours le conseil de famille, composé des deux oncles Ramelot et Lardêche, et du docteur Bridet déjà nommé.

Une fois la résolution prise, on décida qu'on ne refuserait plus, comme on l'avait fait jusqu'ici, toutes

les invitations, et qu'on mènerait Ernestine dans le monde. Il y avait précisément un grand bai chez la colonelle de Beaurain, le lundi suivant, et Vertuchat n'eut garde d'y manquer. Ernestine eut beaucoup de succès, et le beau capitaine Breteuil s'en occupa d'une façon qui fut très remarquée. C'était vraiment un spectacle étrange de voir cette petite fille si frêle, si mignonne, valser dans les bras de ce robuste cuirassier qui était jadis le plus grand des cent-gardes au beau temps où il y avait des cent-gardes. À chaque mesure on eût dit qu'il allait la briser ; mais, au contraire, il l'enlevait de terre avec des mouvements si doux, avec des attentions quasi-paternelles ; on eût dit un gros lion jouant avec un jeune chien.

À en croire certains potins, Breteuil aurait été du dernier bien avec la colonelle ; il y avait de cela belle lurette ; elle n'était plus, d'ailleurs, de la première jeunesse. Les lignes du visage commençaient à s'empâter un peu, et la taille tournait au majestueux ; mais les dents étaient toujours superbes, et l'œil n'avait rien perdu de son velouté ni de son éclat, un grand œil bleu, par lequel passaient parfois toutes sortes de lueurs étranges, et qu'elle soulignait le soir par une pointe de fard indien. Plongée dans la dévotion, Mme de Beaurain passait pour avoir re-

noncé à Satan et à ses œuvres, et cherchait un bon parti pour Breteuil, son ancien amoureux.

Ce dernier, dans l'épanchement du souper qui termina le bal, demanda la permission de venir au jour des Vertuchat, et, au bout d'un temps suffisamment long, il prit un soir, au moment du café, M. Vertuchat dans un coin, et lui déclara carrément qu'il était éperdument épris de M^{lle} Ernestine, et qu'il la demandait en mariage.

M. Vertuchat devint tout rouge à cette agréable nouvelle.

Un capitaine ! un capitaine de cuirassiers ! celui qu'on appelait le beau Breteuil, lui demandait la main de sa fille ! Quel honneur !

— Capitaine, lui dit-il avec émotion, croyez que je suis flatté, très flatté... et, si cela ne dépendait que de moi, je répondrais oui avec enthousiasme ; mais nous avons un vieil usage chez les Vertuchat, nous ne prenons jamais une décision grave pour Ernestine sans convoquer le conseil de famille. Attendez quelques jours, et je vous ferai connaître là décision prise.

* * *

Le soir, dans le grand salon blanc et or avec portières en lampas grenat, toute la famille se rangea solennellement autour d'une table à pieds de sphinx. Bien entendu, Ramelot, Lardêche et le docteur Bridet avaient été convoqués. M. Vertuchat, après avoir solennellement agité la sonnette, commença :

— Je dois saisir le conseil d'une grave nouvelle : Ernestine est demandée, en mariage par le capitaine Breteuil.

— Ah ! ah ! fit-on à la ronde.

— Je n'ai rien voulu décider avant d'avoir votre avis à tous, et je vous prie de bien vouloir me donner votre opinion franchement, sincèrement, comme de bons amis qui ne désirent que le bonheur de mon enfant.

M^{me} Vertuchat s'écria que le capitaine était charmant et qu'on ne pouvait être qu'honoré d'une semblable demande. Les oncles Ramelot et Lardêche opinèrent dans le même sens. Seul, le docteur Bridet se leva et, d'un ton très grave, fit observer qu'il y avait à ce mariage une grave objection.

— Et laquelle ? demanda-t-on avec étonnement.

— Vraiment, dit le docteur, je suis désolé d'être obligé d'entrer dans certaines explications physiologico-médicales...

— Comment dites-vous cela ? demanda l'oncle Lardèche.

— Je dis physiologico-médicales, mais mon devoir de cousin et de docteur me force à dire la vérité. Il y a une disproportion physique évidente entre le beau Breteuil et la frêle Ernestine ; et dame ! vous pouvez tuer votre fille.

— Que nous racontez-vous là ? s'écria la maman ahurie.

— Mon Dieu ! ce n'est pas absolu ; on a vu certains colosses qui, au point de vue du mariage, faisaient des mâles très ordinaires, tandis qu'au contraire certains hommes petits, mais bien râblés comme Vertuchat... Bref, il nous faudrait quelques renseignements préalables.

On s'exclama. C'était bien difficile ; on ne connaissait pas à Breteuil de maîtresse attitrée, et l'on ne pouvait décemment aller demander à une hétaire quelconque. Ah ! si le capitaine avait eu une liaison avec quelque femme du monde bien élevée, comprenant la vie, avec laquelle on pourrait s'expliquer en toute sincérité !

— Et la colonelle ? s'écria tout à coup le docteur Bridet.

Ce fut un trait de lumière. À l'unanimité, le conseil décida qu'en sa qualité de père de famille Vertuchat se rendrait chez M^{me} de Beaurain et s'arrangerait pour savoir la vérité.

— Mais, sapristi ! s'écria Vertuchat terrifié, vous me donnez là une commission des plus délicates.

— Pas plus délicate que la santé de ton enfant, riposta sévèrement Bridet.

Vertuchat s'inclina en soupirant et, le lendemain, revêtu de la redingote de cérémonie ; il se rendait chez la colonelle. Le cœur lui battait à tout rompre, et, lorsqu'il se trouva devant elle, il sentit qu'il avait assumé une grande responsabilité. Elle était encore bien belle, mais terriblement imposante. Vêtue d'un long peignoir de crêpe de Chine blanc, garni de nœuds vieil or, tenant le milieu entre la robe de chambre et la robe de bal, elle exhalait un âcre parfum mélangé de chypre et de peau d'Espagne. Les manches larges laissaient apercevoir de beaux bras nus, peut-être un peu replets, mais blancs comme du marbre, et terminés par des mains à fossettes toutes garnies de bagues. Elle avait relevé ses beaux cheveux noirs sur le sommet de la tête par un grand peigne planté un peu de côté, et sur sa nuque puissante se tordaient des petites mèches en révolte.

— Madame, commença le pauvre Vertuchat, qui suait à grosses gouttes ; madame, vous n'êtes pas sans savoir que je suis sur le point d'accorder la main de ma fille Ernestine au capitaine Breteuil, de votre régiment.

— Parfaitement, monsieur, et j'ai appris cette nouvelle avec un vif plaisir, car je porte beaucoup d'intérêt à cet officier.

— Je le sais, madame, ou plutôt je l'ignore tout en m'en doutant. Mais, dans votre, situation particulière... de colonelle... Enfin, vous devez connaître à fond les cadres du corps. Aussi, avant de me décider, j'ai pensé que vous pouviez peut-être me renseigner...

— Sur sa moralité ? sur sa position de fortune ?

— Non, madame, sur... Enfin, vous ne voyez rien de disproportionné dans cette union ?

— Nullement ; la position sociale, l'âge, les caractères, s'accordent admirablement.

— J'en conviens, mais je parle d'une disproportion... physique.

M^{me} de Beaurain regarda en face Vertuchat qui devint jaune, vert, bleu, et pensa défaillir sous cette inquisition hautaine. Puis, étouffant un imperceptible sourire, elle ajouta :

— Évidemment, monsieur de Breteuil est très grand ; mais pour bien pouvoir me prononcer il faudrait que je visse les fiancés l'un à côté de l'autre. Tenez, amenez-les-moi donc à dîner demain ; il y a repas de corps et le colonel sera enchanté d'avoir à sa table la future d'un de ses plus dévoués capitaines.

* *
*

Vertuchat s'en revint très perplexe, annonça au conseil de famille qu'il n'était pas plus avancé qu'avant sa visite, mais qu'il espérait avoir bientôt une solution définitive. Cependant, au fond, il n'espérait guère. Le moyen de croire que la colonelle se déciderait jamais à fournir un renseignement aussi compromettant ? Sans grande conviction, il se rendit donc avec Ernestine chez M^{me} de Beaurain, et vit placer sa fille à la gauche du colonel. Breteuil se trouvait à côté de sa fiancée, et par conséquent presque en face de M^{me} de Beaurain. Jamais, du reste, la disproportion n'avait paru plus évidente, Ernestine, petite, maigre, sanglée dans une robe bleu de ciel qui montrait les salières des épaules, paraissait à peine émerger au-dessus de la table ; Breteuil, avec sa carrure encore soulignée par les épaulettes d'argent, étalait un torse immense, bombé comme un coffre,

sur lequel s'étalait une éblouissante brochette de décorations. Vertuchat, assis près de la colonelle, constatait tristement ce contraste. Le docteur Bridet devait avoir raison ; Breteuil pouvait peut-être tuer Ernestine. Ah ! si la colonelle avait voulu se prononcer, elle qui, pour toutes sortes de bonnes raisons, se trouvait en possession du document humain !

On était arrivé au dessert, et M^{me} de Beaurain, après avoir coupé avec des ciseaux d'argent des grappes étagées devant elle, avait servi du raisin à ses convives.

— Les magnifiques grappes pour la saison ! s'exclama Breteuil ; c'est même étonnant qu'un raisin aussi gros ait des feuilles aussi petites.

Et il regardait avec curiosité quelques feuilles de vigne qui étaient restées fixées sur le cep.

Alors la colonelle arracha à son tour une de ces feuilles ; puis, après l'avoir déchiquetée de manière qu'il en restait juste assez pour couvrir un petit cigare, elle fixa Vertuchat avec le même sourire ironique et gouailleur qu'elle avait déjà eu la veille, puis elle tendit la feuille ainsi rognée au capitaine en lui disant le plus naturellement du monde :

— Tenez, mon cher Breteuil, ce sera bien assez grand pour vous.

* *
*

Le soir même, Vertuchat disait triomphalement au docteur Bridet :

— J'ai le renseignement. Rien à craindre. Nous pouvons accorder au capitaine la main d'Ernestine.

LA FILLE DU PHARMACIEN



MONSIEUR, disait sentencieusement M. Lar-dêche, pharmacien de première classe, à son gendre Raoul Nervault, vous n'aviez plus que des dettes, vous ne descendiez pas des Montmorency, et vous n'avez jamais inventé la poudre – même une poudre dentifrice ; eh bien ! cela ne m'a pas empêché de vous donner ma fille Églantine, avec trois cent mille francs sur la table.

— Je ne conteste pas votre magnanimité, mais où voulez-vous en venir ?

— Si je vous ai choisi, c'est non seulement parce que votre moustache noire plaisait à Églantine, mais parce que vous étiez carré d'épaules, avec des cheveux, de l'œil et de la dent, et parce que, malgré vos trente-huit ans, vous me paraissiez beaucoup moins décati que vos contemporains, – je parle de ceux qui, comme vous, ont fait la grande fête. J'ai cru que vous aviez encore tout ce qu'il faut pour rendre ma fille heureuse... au moins pendant une dizaine d'années.

— Eh bien ! papa beau-père ?

— Eh bien ! mon gendre, j'ai questionné Églantine... adroitement, Églantine qui possède encore toutes les saintes pudeurs de l'enfance... et j'ai le regret de vous dire que – je – ne – suis pas – content.

Raoul frisa sa moustache d'un air un peu décontenancé, puis il reprit :

— Je sais bien qu'au premier abord ma conduite peut paraître blâmable, peut-être insuffisante, mais les apparences seules sont contre moi. Je vous affirme sur l'honneur, monsieur Lardêche, que vous n'avez pas été volé. Oui, Dieu merci, j'ai encore de l'œil, du cheveu et de la dent, et si vous voulez seulement questionner à mon sujet M^{lle} Nini Trompette, ma dernière liaison, – je l'ai quittée deux mois avant mon mariage – je crois sans fatuité qu'elle pourra vous donner les meilleures références.

— Alors, quoi ? Églantine ne vous plaît pas ?

— Ne pas me plaire, seigneur ! avec sa frimousse aux yeux malins, aux attirantes fossettes, avec sa bouche charnue, ses yeux bleus ingénus, ses épaules rondes qui, sous l'épaulière de la chemisette, me rappellent ces jolies poupées qu'on vend avec le costume à part.

— Mais, saperlipopette, expliquez-vous, alors !

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple. Que diriez-vous si on commençait le dîner par vous offrir un gros plat de rosbif !

— Mais... j'en mangerais très volontiers.

— Parce que vous n'êtes pas un raffiné, vous êtes un primitif, un être simple, robuste et pas nerveux ; mais moi, hélas ! j'ai été gâté par vingt ans de fête, mon estomac est sinon fatigué, du moins blasé. Je ne demande pas des épices, de la cantharide ou du poivre rouge, mais avant d'entamer les pièces de résistance, j'aime à me préparer par des apéritifs... quelques hors-d'œuvre, un peu de caviar, un doigt de... madère, une langue... aux pickles ; que voulez-vous ? affaire d'habitude, et lorsque je trouve tout de suite le gros plat... nature, offert sans préparations, ou, si vous voulez, sans préparatifs, je ne me sens pas en appétit.

— Diable !

— Voulez-vous une autre comparaison plus pratique ? Vous savez que je suis d'une jolie force au piano, eh bien ! il me serait impossible d'attaquer immédiatement mon grand air ; je prélude, j'effleure quelques dièses, je risque quelques trémolos par-ci, quelques trilles par là, ma main légère et gamine se promène sur tout le clavier, faisant jaillir au ha-

sard de la fantaisie une modulation douce comme un chant d'oiseau, un soupir ému, parfois une note claire aiguë, rappelant un cri de femme effarouchée ; puis, peu à peu, j'accélère le mouvement, j'appuie graduellement la pédale, et alors, seulement alors, je plaque de grands accords triomphants, je déchaîne la tempête, la basse vibre avec ma main gauche, le chant hurle sous ma main droite, c'est un éblouissement, une fusée de feu d'artifice, les trompettes sonnent, le ciel s'entr'ouvre, jusqu'au grand cri final, délirant, terrible, après lequel... je referme le piano. Telle est ma méthode.

— Oui, voilà ce que c'est que d'avoir trop vécu dans la société des femmes faciles et un peu dépravées. Bref, si je vous comprends bien, vous avez besoin d'entraînement.

— Parfaitement. Or, l'ange que vous m'avez donné, ferme les yeux, croise les bras comme elle croiserait ses ailes, fait sa prière, et attend dans cette chaste attitude la révélation des sensations inconnues, me rappelant tout à fait le mot d'un ancêtre à moi qui disait à mon aïeule pour la décider à remplir le devoir conjugal : *Approchez-vous, madame, et faisons un chrétien*. Est-ce que cela vous aurait excité, vous ?

— Évidemment, si l'aïeule avait été jolie, j'aurais fait le petit chrétien avec enthousiasme ; mais comme vous le disiez tout à l'heure, nous ne voyons pas les choses au même point de vue. Je suis un primitif, moi, et n'ai pas connu comme vous les raffinements voluptueux des Nini Trompette. Donc, au lieu de vous faire des sermons inutiles, ce qu'il y a de plus simple c'est de vous administrer un remède qui puisse, par son action, remplacer la science de ces demoiselles.

— Oh ! beau-père, vous me sauvez la vie !

— Je vais vous fabriquer un certain emplâtre. Ce soir avant de vous coucher, vous le ferez un peu chauffer devant le feu, vous vous l'appliquerez sur le ventre... et, si ce que vous m'avez dit au sujet des *bonnes références* est exact, je réponds du reste.

* *
*

Le soir même, M. Lardèche embrassait sa fille Églantine avec une tendresse encore plus attendrie que d'habitude ; puis, il lui dit à l'oreille :

— Jure-moi d'obéir toujours à ton père et de suivre à la lettre toutes ses prescriptions.

— Oui, papa, répondit Églantine un peu étonnée.

Ce devoir rempli, le pharmacien pénétra dans le cabinet de toilette où son gendre était en train de préparer sa toilette de nuit ; puis, après avoir déposé mystérieusement son emplâtre sur la table, il se retira en souriant, un doigt sur la bouche, comme on fait dans les pantomimes quand on vient de préparer une bonne farce.

— Merci ! merci ! répondit Raoul à voix basse. Vous êtes un père pour moi.

— Tachez d'en être un aussi pour moi, c'est tout ce que je vous demande.

Un bon feu flambait dans la cheminée ! Raoul qui se sentait très gai, très en train, se soigna avec un soin tout particulier ; il se frisa, se vaporisa au Chypre, retroussa sa moustache d'un air vainqueur. Vainqueur ! Certainement il le serait ! Tous les grands capitaines ont éprouvé ainsi le pressentiment de la victoire. D'ailleurs n'allait-il pas faire donner la garde sous la forme de ce petit emplâtre qui devait être le « Sésame », le talisman qui détruit tous les maléfices, surmonte tous les obstacles ?

Déjà la voix d'Églantine s'était fait entendre dans la chambre à côté.

— Eh bien ! Raoul ! Comme vous êtes long, ce soir, mon ami ; je vous attends.

— Tout de suite, mon Églantine, j'arrive. Et il se la figurait mutine, souriante, avec son sourire un peu ironique et sa petite tête blonde enfouie dans les grands oreillers, tout cela vague, à peine entrevu dans la pénombre, car elle n'avait pas encore pu se décider à la grande lumière, et la chambre à coucher était seulement éclairée par une veilleuse rouge qui brillait dans une lampe persane suspendue au mur par sa potence. Elle était là, calme, les yeux déjà brouillés de sommeil, avec des prunelles dormantes, un sourire calme, paisible, rassuré, ne se doutant pas de la lutte qui l'attendait.

La toilette était terminée. Raoul regarda dans la psyché, non sans un certain orgueil, son torse vigoureux comme celui d'un athlète, puis après avoir un moment chauffé l'emplâtre magique devant le feu, il se le colla sur le ventre ; ceci fait, il chercha la grande chemise de soie, avec cordelière et bouquets pompadour, la chemise parfumée à l'iris, qui devait recouvrir le corps du délit ! Miséricorde ! Elle était restée dans la chambre à coucher !

— Eh bien ! loup, y es-tu ? venait encore de crier Églantine avec sa voix moqueuse.

Cette question rappela à Raoul le jeu de son enfance, et, sans trop y songer, il répondit comme le loup :

— Je cherche ma chemise.

— Votre chemise ? mais elle est étendue, sur le couvre-pied. Allons, dépêchez-vous, car je tombe de sommeil.

Il fallait prendre un parti héroïque. Ce diable d'emplâtre était très grand et devait former comme une large affiche beaucoup trop visible à l'œil nu, mais la veilleuse éclairait mal, et avec un peu d'adresse, surtout, un peu de célérité, Églantine, déjà à moitié endormie, ne s'apercevrait sans doute de rien. Il entra donc bravement dans la chambre, se rua vers le lit, et enfila rapidement sa chemise. Hélas ! il avait oublié de déboutonner le bouton du col, si bien que la tête ne pouvait passer et que Raoul se débattait, luttant en efforts impuissants.

— Attendez, je vais vous aider, dit Églantine, mais pour cela il faut que je voie la boutonnière.

Elle alluma une allumette-bougie, et Raoul, enfin délivré, se blottit rapidement sous les couvertures.

— Tiens ! tiens !... se disait Églantine toute songeuse.

— Pourvu qu'elle n'ait rien vu ! se disait Raoul un peu inquiet.

... À ce moment l'allumette-bougie s'éteignit, et dans la chambre tiède et parfumée on n'entendit plus, avec le tic-tac de la pendule, qu'un bruit vague de soupirs et de baisers.

Sonnez heures heureuses ! Blonde Vénus soyez propice aux amants ! C'est la nuit amoureuse, la douce nuit de folies que ne viendra troubler ni le rossignol, ni même l'alouette. *Alléluia !* C'est l'amour qui passe et qui, dans des strophes ardentes, envoie comme son ode à la chair, son grand cri triomphant....

* *
*

Le lendemain, Raoul, radieux, se précipitait chez M. Lardèche pour lui exprimer sa reconnaissance.

— Victoire, beau-père, victoire sur toute la ligne ! J'ai retrouvé ma fougue, ma vaillance, ma vigueur de jadis. Ah çà, dites-moi, il ne faut sans doute pas abuser de ce remède-là ? Ce doit être très énergique, très violent...

— Vous pouvez vous en servir tous les soirs.

— Bah ! Enfin qu'est-ce qu'il y avait dans votre emplâtre ?

— De la simple mie de pain.

— Allons donc ! Ce n'est pas possible ! De la mie de pain aurait produit sur mon organisme un résultat aussi merveilleux ?

— Je vais vous dire, c'est que peut-être... Églantine avait lu ce que j'avais écrit en grosses lettres au verso de l'emplâtre...

— Il y avait donc une prescription ?

— Oui, celle que j'inscris toujours sur les remèdes de ce genre : *Agiter avant de s'en servir.*

COMMENT CELA COMMENCE



IL Y AVAIT CE SOIR-LÀ dîner très élégant au Grand-Seize du Café Anglais. Ernest, le fameux Ernest avait déployé toute sa science pour la confection du menu écrit sur un vélin orné d'eaux-fortes d'un parisianisme exquis. Devant chaque couvert se dressait un bouquet de corsage pour les femmes et une boutonnière pour les hommes, et le service marchait très bien, sous la direction de maîtres-d'hôtel stylés, ayant cette grâce souriante et cette dignité de gens qui, pendant vingt ans, ont vu manger tout Paris.

La toute jeune marquise de Cerneuil s'amusait follement. À peine sortie du couvent, mariée seulement depuis trois mois, elle rêvait de ce dîner au Grand-Seize comme d'une partie indispensable à une jeune femme qui veut se lancer dans la haute vie. Brune, grande, bien découplée, avec un soupçon de moustaches qui ombragent la commissure des lèvres, et donnait au visage, même au repos, l'expression du sourire, elle avait été obligée, à la

suite d'une grave maladie nerveuse, de couper, ses cheveux qu'elle portait maintenant courts et tout frisés à la façon de la pauvre Adah Menken. Les côtelettes de homard créole avaient été merveilleuses, le canard Richelieu étonnant; quant au faisan à la Lucullus il tendait l'estomac en velours, comme disait Grangeneuve, et l'avait préparé à recevoir dignement les écrevisses dont le court-bouillon avait été le dernier mot de l'art culinaire. Le tout d'ailleurs arrosé d'un *Beychevelle* 1848, et d'un certain vin de Champagne *Dry-Monopole* qui sont la gloire de la maison.

Aussi le dîner avait été très gai. Les Hautpavey et les Mezensac, jeunes ménages flanqués de leurs inséparables amis Pardaillan et Grangeneuve étaient en train, et à chaque instant les éclats de rire paraient comme des fusées de feu d'artifice. L'influence de la bonne digestion et des vins capiteux commençait à se faire sentir et la conversation était devenue très libre. Les femmes se penchaient vers leur voisin dans des attitudes alanguies; on se parlait les yeux dans les yeux, les mains se rapprochaient sur la nappe, se frôlaient aux bras nus, et de temps en temps éclatait quelque énormité applaudie par tous les convives, à l'exception du marquis de Cerneuil,

un blond froid, à la barbe en éventail, qui restait toujours d'une impeccable correction d'attitude.

— Alors, comme cela, monsieur de Grange-neuve, vous n'avez jamais pensé à vous marier ? demandait la marquise de Cerneuil.

— Si madame, répondait l'interpellé, j'y ai pensé quelquefois... le matin.

On s'exclama. La marquise, les deux coudes sur la table, grignotait ses écrevisses avec de jolis mouvements de doigts chargés de bagues, et riait aux anges se sentant peu à peu envahie par un bien-être indéfinissable. Les pyramides de fruits étagées sur la table, la lumière des bougies répercutée à l'infini dans les glaces, les toilettes chatoyantes des femmes, les plastrons blancs des hommes formant comme une tache claire sur la tenture sombre de la pièce, tout cela prenait à ses yeux des formes vagues qui s'estompaient, comme dans un rêve, sans ligne précise, avec le *flou* d'un paysage de Corot. De temps en temps quand elle sentait les fumées du vin lui monter au cerveau, elle secouait ses boucles brunes, sans force pour lutter contre un envahissement graduel qu'elle trouvait délicieux. Cerneuil cependant la regardait avec une sollicitude paternelle où perçait une certaine inquiétude, et deux ou trois fois, il avait fait

un signe imperceptible à Ernest afin qu'il ne remplît pas à nouveau le verre de la marquise.

* *
*

À la fin du dîner l'atmosphère du cabinet était lourde, chargées d'odeurs de fraises, de truffes, de vin d'Espagne, auxquelles se mêlaient les âcres senteurs du Chypre et de l'impériale Russe.

— On étouffe ici ! s'écria M^{me} de Cerneuil qui, décidément, se sentait un peu partie. On ouvrit les grandes fenêtres donnant sur les boulevards, et aussitôt la vie bruyante du Paris nocturne fit son entrée avec l'air frais de la nuit. Le bruissement de la foule, le roulement des voitures, les cris des camelots, les appels des cochers, tout cela formait des onomatopées bizarres qui se fondaient dans une symphonie à grand orchestre. Instinctivement la marquise se leva de table et, bientôt imitée par tous les convives, alla s'accouder sur le rebord en velours de la croisée. Grangeneuve l'avait accompagnée, et fumait voluptueusement un gros cigare dont il envoyait les bouffées vers les étoiles. Aussi, pour se faire pardonner, avait-il persuadé à sa voisine d'allumer une cigarette turque dont elle aspirait la fumée avec une touchante inexpérience.

— C'est gentil les boulevards à cette heure-ci, disait-elle toute charmée. Ce grouillement de la foule devant la Librairie nouvelle, toutes ces tables sur les terrasses des cafés, avec ce va-et-vient de garçons affairés en tablier blanc, ces fenêtres éclairées de la Maison-d'Or faisaient ressembler la façade à celle d'un château de féerie ; puis sur la chaussée, cet enchevêtrement de voitures dominé par les lourdes silhouettes des omnibus à trois chevaux, et sur les trottoirs cette longue procession de flâneurs, tout cela dégage une exubérance de vie, une intensité de mouvement qui met en joie.

— Le fait est que c'est un spectacle que Paris seul peut nous donner, répondit Grangeneuve en boulevardier convaincu.

— Mais dites-moi ? Que font ces femmes fardées montant la garde avec la régularité d'un pendule, et saisissant parfois au hasard le bras d'un passant ?

— Ma foi ! madame, ce sont... des péripatéticiennes de l'amour, les hétaires du trottoir, cherchant à raccrocher un amoureux de hasard.

— Pas possible ! Et qu'est-ce qu'elles leur disent à ces passants ?

— Dame... vous m'embarrassez beaucoup... cela dépend... des phrases mielleuses, faites pour éveiller

le désir : « Monsieur, voulez-vous venir chez moi, je serai très gentille, très aimable, etc. »

— Vraiment ! s'esclaffait la marquise entre deux bouffées. Mon Dieu, que ce doit être amusant ! Je suis sûre que je saurais très bien raccrocher, moi. Et se penchant, et en faisant mille singeries, elle répétait d'une voix flûtée : « Monsieur... écoutez-moi donc... voulez-vous venir avec moi... vous ne vous ennuierez pas ! » Et elle riait aux éclats.

— Vraiment, marquise, vous n'y songez pas. Si Cerneuil vous entendait. Vous avez des idées !...

— J'y songe si bien, que je vous parie que je descends dans la rue, et je vous parie également que le premier monsieur que je prends par le bras ne me résiste pas. Je vous le ramène ici, et je vous le présente à tous. Voyez-vous d'ici sa tête ahurie...

— Madame, c'est de la folie, vous ne ferez pas cela !...

Il n'avait pas fini que la petite marquise, nu-tête, la cigarette aux lèvres, sortait du cabinet et descendait au galop l'escalier qui conduit au boulevard.

Grangeneuve, très ennuyé, n'osait pas prévenir le mari qui, sans se douter de rien, continuait à causer avec ses convives à l'autre fenêtre. Tout à coup,

celui-ci poussa un cri, en se penchant par la croisée ; puis, tout effaré, ne pouvant en croire ses yeux :

— Comment ! c'est Marguerite qui est en bas !

Tout le monde se précipita pour regarder, tandis que Grangeneuve balbutiait : Oui... c'est un pari... elle veut nous ramener un monsieur ici. J'ai voulu l'en empêcher, mais...

La marquise venait, en effet, de se suspendre au bras d'un très joli garçon, et lui murmurait je ne sais quoi à l'oreille, lorsque tout à coup deux agents en bourgeois surgirent du coin de la rue de Grammont, prirent brusquement M^{me} de Cerneuil sous le bras, et l'emmenèrent vers la rue Drouot ; tout cela en une seconde, et avant que les convives ne fussent revenus de leur stupeur.

— La malheureuse ! Courons à son secours ! s'écriait M^{me} de Pardaillan, éperdue.

— Mais où, bégayait le marquis de Cerneuil, absolument hébété et anéanti.

— Ma foi, dit Hautpavey, c'est une rafle. On va sans doute la conduire à Saint-Lazare.

— Il n'y a pas une minute à perdre. Allons la réclamer.

Et toute la bande, affolée, dégringola à son tour l'escalier du Café Anglais, et sauta dans quatre voi-

tures qui, au grand trot, et à la queue leu leu, s'élançèrent vers les hauteurs du faubourg Poissonnière.

* *
*

Pendant ce temps-là, la pauvre petite femme était tout simplement emmenée au poste de la rue Drouot.

— Monsieur, disait-elle en arrivant, je vous en supplie ! Vous faites erreur. Je suis la marquise de Cerneuil.

— Cerneuil. Nous la connaissons, parbleu ! Ce doit être la fille de celle qu'on appelait autrefois : *la fausse Impératrice*. Elles sont toutes marquises aujourd'hui.

— Une marquise qui se promène nu-tête dans la rue ! Avec les cheveux en garçon ! En fumant la cigarette ! Et qui raccroche les passants sur le boulevard ! Elle est bien bonne ! Allons, houst ! Dans le panier à salade.

Et, avant qu'elle eût pu se reconnaître, elle se trouva poussée vers une grande voiture cellulaire attelée de deux chevaux qui attendait devant la porte. En même temps une demi-douzaine de filles cueillies dans la rafle étaient extraites du poste.

— Mais où nous mène-t-on ? disait la pauvre marquise, en se tordant les mains de désespoir.

— Au Dépôt ! lui répondit une grande blonde, ravissante, avec des yeux bleus et d'immenses cils noirs, qui se trouvait auprès d'elle, au moment de l'embarquement. Bah ! consolez-vous, madame, on en revient. Et, lui donnant la main, elle l'aida à monter dans la voiture. Un garde municipal s'assit devant la porte à laquelle on donna un tour de clef, et le lourd véhicule s'ébranlant avec un bruit de ferraille, se mit en route vers le boulevard du Palais.

Cependant la grande blonde essayait de consoler la petite M^{me} de Cerneuil qui sanglotait. Elle lui prenait les mains, coupant ses plaintes par de petits mots mignards comme on en dit aux enfants, la couvrant de caresses, si bien que la pauvre marquise, heureuse, dans son malheur, de se sentir une protection, et d'ailleurs toujours un peu grise, avait laissé aller sa tête sur l'épaule de sa voisine.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle ?

— Louise Goliath dite *la Bonne-Affaire*.

— Eh bien ! mademoiselle Louise, savez-vous que vous êtes très jolie.

— Oui, on le dit. J'ai un type. Mais il y a mieux. Ainsi j'aurais raffolé d'être comme vous, brune avec

des petites moustaches. C'est autrement excitant qu'une blonde fadasse comme moi.

Et pour corroborer son opinion, elle embrassa passionnément la marquise derrière l'oreille, et celle-ci, sous ce baiser brûlant, tressaillit tout à coup comme si elle eût reçu la décharge d'une pile électrique, puis leurs yeux se rencontrèrent et la marquise ne put s'empêcher de dire avec un soupir :

— Ah ! mademoiselle Louise, comme vous embrassez bien !...

On était arrivé à la préfecture. Les femmes étaient descendues une à une du panier à salade, et un agent tout en leur mettant une lanterne sous le nez, avait commencé l'appel de leur nom.

— Demandez la pistole, souffla Louise à la marquise ; de cette manière vous serez séparée.

— Mais j'aurai peur toute seule : Jurez-moi que vous ne me quitterez pas.

— Parbleu, ma belle chérie, j'y compte bien, et c'est précisément parce que j'ai une envie folle de passer la nuit avec vous que je vous donne ce conseil.

Un quart d'heure après, M^{me} de Cerneuil et Louise étaient installées dans la cellule n° 69, la plus confortable du Dépôt.

* *
*

Pendant ce temps, le marquis et sa bande de dîneurs roulaient à travers Paris, et les quatre voitures commencèrent une longue pérégrination. À Saint-Lazare on apprit que la marquise n’y serait amenée que le lendemain.

— Mais alors, ce soir, où l’a-t-on conduite ?

— Probablement au poste de la rue Drouot. Quand on arriva rue Drouot, la voiture cellulaire venait de partir pour la Préfecture. Sans tarder, on galopait vers le Dépôt, mais là on se heurtait, vu l’heure avancée de la nuit, à une consigne inflexible du concierge :

— Voyez, monsieur le préfet de police, si toutefois il consent à vous recevoir.

À force d’insistance, de bruit, et aussi de louis d’or glissés dans la main des subalternes, le marquis de Cerneuil arrivait enfin à voir le préfet de police, lui racontait textuellement le cas, lui expliquant comment la catastrophe était survenue, et obtenait un quart d’heure après un ordre d’élargissement. Muni du précieux papier, le marquis courut vers le Dépôt. Il était environ trois heures. Comme la pauvre petite marquise allait être heureuse

d'échapper à cet affreux cauchemar et d'être enfin rendue à ses amis !

— C'est bon, dit un des agents après avoir lu le papier, je vais ramener la Cerneuil.

Mais cinq minutes après il revenait tout seul :

— La Cerneuil m'a prié de dire à monsieur le marquis qu'elle était très fatiguée, et qu'elle préférait finir sa nuit au Dépôt, où elle se trouve très bien. Elle prie monsieur le marquis de revenir la chercher le matin, à neuf heures.

À neuf heures, la marquise, toute pâle, les paupières meurtries par cette nuit d'émotion, montait dans son coupé et rentrait à l'hôtel, doucement grondée par son mari au sujet de cette folle escapade qui avait eu un dénouement si tragique.

— Bah ! répondit Mme de Cerneuil avec un étrange sourire... je ne regrette rien.

... Et c'est depuis cette nuit-là que la marquise – explique qui pourra ce mystère – est devenue la meilleure amie de Louise Goliath – et de bien d'autres.

PARTIE À TROIS



ELLE ÉTAIT BIEN TRISTE, ce soir-là, la pauvre Carmen de la brasserie Concini, – une brasserie splendide dont la façade illuminait tout le trottoir de la rue d'Enghien ; une brasserie, monsieur, où le service était fait par des femmes en costume Louis XIII !

Elle allait et venait au milieu des buveurs attablés, la mine sombre, le cœur gros, mais charmante quand même, avec sa large collerette de dentelle et son corsage de velours mauve orné de crevés, de ferrets et d'aiguillettes, le tout complété par le petit tablier de soie et la sacoche en cuir de Russie, qui constituent la tenue de la fille de brasserie sous les armes.

— Allons, disait le patron, un vieux monsieur très bien, costumé je ne sais trop pourquoi en maréchal d'Ancre ; un peu d'entrain, que diable, mademoiselle Carmen ! Si vous croyez que c'est avec cette tête-là que vous attirerez les clients !

Et Carmen s'exécutait, esquissant un sourire contraint, s'asseyant de table en table et buvant tout ce qu'on lui offrait et même tout ce qu'on ne lui offrait pas. Il fallait bien s'étourdir !... Et, malgré elle, le souvenir de Pigne-Pigne lui revenait ; le petit Raoul de Pignerolles, attaché au ministère des affaires étrangères, si distingué, si joli, élégant, avec sa figure rose un peu poupine et sa moustache blonde retroussée en chat furibard. Un jour, il serait secrétaire, attaché d'ambassade, ministre plénipotentiaire, ambassadeur peut-être, mais pour le moment il n'était que surnuméraire et n'avait pas les moyens d'enlever Carmen à la... tutelle du maréchal d'Ancre. Aussi ne devait-il jamais arriver à la brasserie avant minuit et demi ; c'était bien convenu. Jusque-là elle se consacrait aux clients avec le rire éclatant, le mot leste, la réponse prompte, s'asseyant sur les genoux des gens cossus et laissant prendre, entre deux verres de chartreuse, quelques baisers sur son cou blanc et satiné, même parfois sur le coin de la bouche plus pourpre que nature lorsque le maréchal l'exigeait. Mais dès que Pigne-Pigne arrivait elle ne connaissait plus personne, elle ne servait que lui, ne buvait qu'avec lui, restant les coudes sur la table à le manger des yeux ; et à une heure, lorsque la boutique fermait, Carmen

se coiffait d'une toque, jetait sur son costume Louis XIII un grand manteau de loutre, et l'on parlait, bras dessus bras dessous, pour le coquet appartement que Pignerolles habitait rue de Trévise, petit nid que la comtesse de Pignerolles avait meublé avec amour. Oh ! les bonnes heures passées dans cette chère chambre capitonée de satin réséda, dans le grand lit à baldaquin, meuble gigantesque venant du château de la Châtaigneraie, dans lequel six personnes eussent pu coucher à l'aise ! Il semblait à Carmen que les heures écoulées dans cet intérieur comme il faut, confortable, dans cet appartement dont elle avait la clef, constituaient une sorte de réhabilitation morale. Là elle ne se vendait pas, elle se donnait pour rien, pour le plaisir, aimant son Pigne-Pigne pour lui-même... à condition qu'il n'aimât pas avant minuit et demi.

Cela durait ainsi depuis trois semaines, trois semaines de bonheur pur, sans mélange ; mais, la veille, Pignerolles avait commis l'imprudence d'arriver à minuit ; et, *naturellement*, il avait trouvé Carmen sur les genoux d'un gros monsieur décoré qui, tout en buvant à petits coups un verre de sherry-brandy, fourrageait avec son nez rouge dans les mèches brunes de sa compagne. Il n'avait pas l'air de

s'ennuyer, le gros monsieur, tandis que le maréchal d'Ancre contemplait ce spectacle enchanteur d'un air attendri. Mais Pigne-Pigne, le naïf enfant, était resté atterré devant cet immonde spectacle ; en une seconde, il avait eu la vision nette de l'infamie de sa liaison, et rouge, écœuré, il était sorti de la brasserie Concini en flanquant à tour de bras la porte derrière lui et en jurant de ne jamais revenir.

En vain Carmen, désespérée, avait couru derrière lui ; en vain elle avait voulu ouvrir rue de Trévis avec la petite clef suspendue à sa châtelaine ; elle avait trouvé le verrou tiré, et il lui avait fallu ce soir-là retourner coucher seule dans son garni de la rue Maubeuge. Le lendemain, elle avait reçu de Pignerolles une lettre très froide, très correcte, disant que tout était fini. À la lettre était joint un billet de cinq cents francs, avec les regrets de ne pouvoir faire plus ni mieux.

Carmen avait senti que la rupture était irrévocable ; et tous ces souvenirs lui revenaient en foule tandis qu'elle tenait tête à un superbe marchi de spahis en train de vider consciencieusement avec elle un immense cruchon de curaçao. Le cerveau alourdi par les fumées alcooliques de tout ce qu'elle avait absorbé ce soir-là, elle regardait comme dans un rêve la

figure bronzée du gaillard qu'elle avait devant elle. – Un autre type que Pigne-Pigne ; – pauvre Pigne-Pigne, si blond, si rose, si gentil ! – mais pas mal tout de même avec cette grosse moustache noire qui donnait à la physionomie un air si crâne, avec la *chéchia* rejetée en arrière, avec la veste rouge largement décolletée, laissant apercevoir le cou de taureau robuste et puissant. Lui aussi, le spahi paraissait un peu parti.

– Comprends-moi bien, ma fille, disait-il avec la langue pâteuse, je m'appelle Chambenoit, le marchi Chambenoit ; j'ai raté Saumur, j'ai rengagé, et je suis venu manger la prime à Paris. Tu m'entends bien ?

– Parfaitement, répondait Carmen avec un geste vague et en avalant un nouveau verre.

– Pas d'amour, rien que du plaisir ! D'un côté, les chagrins, les larmes, les ennuis ; de l'autre, un spasme de deux secondes... et on aime ! Puis, philosophant tout à coup avec une logique d'ivrogne : Le plaisir pris en lui-même, et sans accessoires, a ceci d'admirable... c'est qu'il élève l'homme à hauteur de la brute.

– Ah ! comme vous avez raison, disait Carmen. Le cœur, c'est de la blague et ça ne vous donne que des embêtements. Il n'y a que le plaisir. Moi, ce que

je vais faire la noce ! À votre santé, militaire. Vous me plaisez beaucoup.

— À la tienne ! Toi aussi, tu sais, tu es *chouïa*, *chouïa*, comme disait Corbineau, et si tu veux m'offrir ce soir une hospitalité écossaise...

— Bah ! pourquoi pas ? dit Carmen en éclatant d'un rire nerveux. Une nouvelle nuit seule, comme la dernière, merci ! je serais trop triste !

Et comme le maréchal d'Ancre, en soulevant sa cape Louis XIII, avec un geste qui sentait bien son gentilhomme, les avertissait gracieusement que le couvre-feu avait sonné au beffroi des Folies-Bergères, elle se campa sa toque au hasard sur les yeux, s'embobina dans son manteau de fourrure et partit au bras du spahi.

La fraîcheur de la nuit les acheva. Partis de la brasserie un peu lancés, ils étaient dans la rue absolument gris, et le couple avançait en traçant sur le trottoir les zigzags les plus réjouissants. Aussi Carmen, dont la première intention avait été de rentrer dans son logement personnel de la rue de Maubeuge, reprit machinalement le chemin de l'appartement de Pignerolles, le chemin qu'elle faisait chaque soir, depuis trois semaines, au bras de Pigne-Pigne. Au fait, à qui donc donnait-elle le bras ?... Elle ne savait

plus... Arrivée rue de Trévis, elle prit la clef et entra dans la chambre réséda qu'une veilleuse rose éclairait d'une lueur douce.

— Mazette ! balbutia Chambenoit en se débarrassant de son burnous, tu es bigrement bien installée. Bono bezef !

Et, avec une satisfaction immense, il se laissa tomber sur le grand lit à baldaquin.

... Un quart d'heure après, le maréchal des logis et Carmen, tendrement enlacés, ronflaient comme deux tuyaux d'orgue.

* *
*

De son côté, lui aussi, Pignerolles avait tâché d'oublier ; il s'était rendu aux Montagnes-Russes, décidé à faire la fête, et là, en compagnie de filles plâtrées, il avait absorbé pas mal de petits verres ; mais, malgré lui, il se sentait triste comme tout. Évidemment, il n'y avait pas à hésiter ; il fallait rompre, et cet amour malpropre avec une servante de brasserie n'avait déjà que trop duré. Cependant, il faut être juste, c'était une bien bonne fille, aimante, désintéressée, toujours prête aux plus folles fantaisies... et le plus merveilleux livre de volupté qu'on pût lire. Bah !

il l'oublierait avec d'autres ; une de perdue, dix de retrouvées.

Il regarda ses compagnes, et, en dépit de ses libations, les trouva atroces. Il les lâcha avec dégoût, entra un moment au café de la Paix dans le fol espoir d'y rencontrer une horizontale de grande marque, avala tout seul une nouvelle bouteille de Montebello carte blanche, et, de plus en plus sombre, se décida enfin à rentrer chez lui. En route, il se heurta à deux ou trois soldats qui se mirent à rire en le traitant de pochard, et enfin, avec beaucoup de peine, parvint à retrouver le chemin de son appartement.

Là, dans une demi-obscurité, il aperçut bien, dans un coin de son lit, une forme vague qui lui sembla être Carmen ; mais, très décidé à rester froid quand même et à ne pas renouer, il s'étendit dans le coin opposé et s'endormit bientôt avec la sensation que son sommier était animé d'un bizarre et inexplicable mouvement de tangage et de roulis.

À six heures du matin, Carmen se réveilla la première et étouffa un cri de joie en trouvant à côté d'elle son Pigne-Pigne qui reposait la bouche ouverte. Mais comme elle allait lui sauter au cou son attention fut attirée par un burnous étalé sur une chaise avec un grand sabre ; puis, stupéfaite, elle se

retourna et aperçut à côté d'elle Chambenoit, dont la grosse moustache se profilait sur la blancheur de l'oreiller garni de dentelles. Ah ça ! comment se trouvait-elle entre ces deux hommes ? Tout à fait dégrisée maintenant, les idées lui revenaient... C'est elle qui, hier au soir, avait ramené le spahi, et elle l'avait conduit chez Pignerolles ! Là situation était terrible. Dans une seconde peut-être, les deux dormeurs, allaient s'éveiller, et alors qui sait ? une lutte, une boucherie ; là-bas, à la lueur rose d'une veilleuse, la grande latte de cavalerie paraissait déjà toute tachée de sang. Le cœur battant à tout rompre, envahie par une terreur folle, elle supputait déjà les suites du scandale, sa comparution en police correctionnelle, son renvoi de la brasserie Concini. Que dirait le maréchal d'Ancre, si chatouilleux sur le point d'honneur ?... Il n'y avait pas à hésiter : elle enjamba délicatement Pigne-Pigne et, retenant sa respiration, étouffant le bruit de ses pas, elle s'habilla à la diable et s'enfuit, laissant en présence Chambenoit et Pignerolles, qui continuaient à dormir les poings fermés. À neuf heures, Chambenoit s'étira, ouvrit un œil, puis deux, regarda un peu surpris autour de lui, et tout à coup aperçut avec stupeur la silhouette de son voisin. Ah ça ! comment se trouvait-il dans le lit

de ce jouvenceau rose et blond, à figure efféminée. Aussitôt il lui revint à l'esprit les vieilles légendes racontées par les spahis, le soir, autour des feux de bivouac. La veille, il était un peu parti. Est-ce que lui aussi?... Horrible !

Et dans le mouvement brusque qu'il fit pour se lever, Pignerolles se réveilla à son tour et regarda, ahuri, le rude compagnon moustachu qu'il avait à ses côtés. Qu'est-ce que cela signifiait ? Ah ça ! qu'avait-il fait la veille ? Il avait été à l'Eden, il s'était grisé, il avait été heurté par des soldats sur les boulevards... puis après ? Il ne se rappelait plus, les événements s'estompaient dans une ombre vague. Mais enfin, il y avait un fait brutal ; il avait ramené chez lui, dans son propre domicile, un maréchal des logis de spahis ! Son amour pour une fille de brasserie l'avait-il donc amené si rapidement à cet état de dégradation !... C'était épouvantable !...

Alors, rougissant en même temps, pleins de honte et de confusion, les deux hommes se levèrent, s'habillèrent en un clin d'œil, et après s'être regardés avec une méfiance atroce, Pignerolles et Chambenoit se séparèrent comme des malfaiteurs, sans oser même échanger un dernier salut.

L'AVENTURE DE PONTBARREY



IL FAISAIT RUDEMENT CHAUD cette année-là, au petit Mourmelon, et les distractions étaient rares. Le 30^e chasseurs était venu y passer quinze jours pendant les grandes manœuvres, et le pauvre camp de Châlons, si abandonné, avait repris un peu de son animation de jadis. On ne rencontrait dans les rues poudreuses que des lignards en capote grise, des artilleurs au dolman soutaché, des cuirassiers à la légère, en képi et pantalon de treillis, des hussards, en veste bleu de ciel, et tous ces uniformes faisaient sous la lumière crue du soleil comme une orgie de couleur. Dans la rue du Génie surtout, c'était un grouillement merveilleux : officiers se retrouvant, camarades échangeant une poignée de mains ou s'embrassant en pleine rue, groupes bruyants s'ouvrant en hâte pour laisser passer quelque fourgon d'artillerie, ou quelque estafette de cavalerie, filant au grand trot avec la gibecière en sautoir, dans la direction de l'obélisque. L'hôtel Marillier, le café Fossé regorgeaient de monde. Par les fenêtres entrou-

vertes on entendait les éclats de rire, le bruissement de la vaisselle, le choc des billes sur le billard, et parfois quelque juron bien français, bien énergique qui vibrait tout à coup comme un roulement de tambour au milieu de ces sonorités diverses.

Tout ce monde-là se revoyait avec plaisir, revivant le passé, se rappelant les bons souvenirs d'autrefois. Ce village de Mourmelon avec ses rues portant un nom de victoire ou de général populaire, avec ses enseignes spéciales : *À Malakoff! Au Zouave galant! À la prise de Solférino!* semblait le cadre voulu pour ces effusions patriotiques. Les jeunes gens seuls ne partageaient pas complètement l'allégresse des anciens, car il faut bien l'avouer, le pays ne produit pas de femmes. Sous l'Empire, le village de Mourmelon était arrivé, grâce à des importations multipliées et successives, à posséder cinq cents femmes qui, malgré toute leur bonne volonté, ne suffisaient que bien imparfaitement au service des soixante mille hommes représentant la garnison d'alors.

Elles ne s'étaient d'ailleurs jamais complètement acclimatées, et, depuis les événements de 1870, elles ont disparu sans... passer la main à de nouvelles arrivantes. Aussi notre ami Pontbarrey, robuste lieu-

tenant au 30^e chasseurs, était-il véritablement navré. Arrivé récemment en France, après un séjour de trois ans à Tlemcen, où il était sous-lieutenant au 3^e chasseurs d'Afrique, il avait eu beaucoup de peine à se plier à la discipline du quartier, à quitter ses dolmans larges, ses pantalons bouffants à la zouave, et ce laisser-aller dans la tenue et la manière de servir qui, en Afrique, est presque une nécessité. Le capitaine adjudant-major Brulard l'avait certainement à l'œil, ayant, comme il le disait lui-même, détesté toute sa vie ces *fumistes d'Africains*.

Et, pendant ces jours de jeûne forcé, Pontbarrey songeait avec attendrissement à l'esclave qu'il avait laissée là-bas, la belle Aïcha, si gracieuse avec sa veste de velours grenat brodée d'argent, son étroit pantalon de damas bleu soutaché de perles, ses babouches en « filali », sa ceinture de soie bleue et blanche frangée d'argent, et ses bracelets de pied pesant au moins vingt douros. Tout cela était bien loin ! Il n'y avait même aucun espoir de faire venir de Paris quelque petite amie, car Brulard faisait bonne garde, et, de plus, avait donné des consignes terribles aux factionnaires placés à l'avancée du camp. Il y avait déjà une douzaine de jours qu'on était arrivé, et pendant tout ce temps, lieutenants et sous-lieutenants

avaient pu chanter comme Granier dans le *Petit Duc* :
« Pas de femmes ! Pas de femmes ! »

* *
*

Pontbarrey devenait littéralement enragé. Il en arrivait à faire des risettes aux rares paysannes abruties et sexagénaires qu'il rencontrait dans les champs. Après les repas des plus plantureux servis au mess, il sentait de chaudes bouffées lui monter au cerveau ; il avait des bourdonnements dans les oreilles et des espèces d'étourdissements, bref il marchait tout droit à la fâcheuse congestion. Un soir, il eut une folle joie. Un industriel, profitant des grandes manœuvres, avait eu l'idée bizarre de rouvrir l'ancien concert Pazza, si célèbre au temps de la garde. Le soir, il allumait une lampe à sa porte, et, se campant en faction, regardait s'il ne voyait rien venir. Une affiche écrite à la main annonçait que M^{lle} Pauline et M^{lle} Antonia, de Reims, feraient entendre un répertoire des plus modernes et des plus variés.

Le cœur battant d'espoir, Pontbarrey entra dans l'établissement, tandis que le patron ravi se précipitait dans la salle en criant :

— Mesdemoiselles, à vos postes ! Voici un client !

La salle était immense et aurait pu contenir un millier de spectateurs, mais il n'y avait absolument personne. Le théâtre seul était éclairé. Devant un décor représentant une forêt – et quelle forêt ! – deux pauvres filles en jupe courte et en corsage de velours râpé, étaient assise sur des chaises de paille. La grosse, M^{lle} Pauline, était une blonde fadasse, débordante de graisse, et frisant la cinquantaine. Il n'y avait pas à y songer ; quant à M^{lle} Antonia, elle était vraiment jolie. Mince, très brune, avec une tête un peu bohémienne, elle avait des yeux bleus d'acier qui faisaient un contraste bizarre avec sa peau dorée comme une orange. Très grande avec cela, et bien découplée, avec un soupçon de moustache ombrant la commissure des lèvres ; c'était là ce qu'on est convenu d'appeler une gaillarde.

Le patron s'était mis au piano, et les chants commencèrent, – tout le répertoire que Thérèse chantait il y a quinze ans. Bien qu'il n'y eût qu'un seul spectateur, les chanteuses, par habitude, continuaient à *envoyer* leur couplet tout au fond de la salle sombre. Après chaque chanson, la diva descendait avec une petite assiette, pour faire la quête. Antonia, avec une voix tonitruante et des gestes faux, venait d'entamer l'air du *Sapeur* :

Il m'dit : Ça se trouve à merveille,
Je vous optempèr cett faveur.
Et puis, il lich tout la bouteille,
Rien n'est sacré pour un sapeur.

Et pendant qu'elle chantait, Pontbarrey réfléchissait au plaisir fin qu'il y aurait à posséder cette belle fille, avec sa mine garçonnière, si étrange et si canaille, à l'emporter dans sa baraque, au camp, et à embrasser à pleines lèvres cette bouche pourpre et jeune :

Mais les sentinelles !... Mais la consigne !... Mais le terrible adjudant-major Brulard... C'était impossible.

Quand Antonia fut arrivée au dernier couplet, elle lança avec intention, dans la direction du lieutenant, les deux vers :

Vous n'auriez pas besoin d'un' bonne ?
J' frais votre affair', parol' d'honneur.

Puis elle descendit quêter, tout en le dardant avec ses yeux clairs. Pontbarrey jeta dans l'assiette une pièce de monnaie, puis il invita M^{lle} Antonia à se rafraîchir.

— J'aimerais mieux manger, lui dit-elle. Demandez donc au patron la permission de m'emmener.

— Mais, mademoiselle, vous ne connaissez pas Mourmelon. À cette heure-ci, il n'y a pas la plus petite auberge qui soit ouverte.

— Eh bien ! emmenez-moi chez vous. Elle était campée devant lui, la main sur la hanche, la poitrine en parade, désirable en diable, sentant l'action irrésistible qu'elle exerçait sur le pauvre lieutenant, sévré depuis tant de jours de toutes les joies de la vie.

— Au camp, mademoiselle ! Hélas, c'est impossible. Les ordres les plus sévères sont donnés, et aucune femme ne saurait franchir le front de bandière.

— Comment faire ? Je n'ai pas de domicile. Nous devons retourner avec Pauline à Reims, ce soir... Dites donc, s'écria-t-elle tout à coup, voulez-vous que je vienne en zouave ? J'ai un petit travesti avec lequel je chante : *V'là le zouzou !* et qui me va fort bien. Vos factionnaires n'y verront que du feu.

En zouave, c'était impraticable. Il n'y avait pas de zouaves parmi les troupes du camp, et ce costume eût attiré l'attention. Cependant la proposition d'Antonia avait donné une idée au lieutenant.

— Monsieur, dit-il au *directeur*, permettez-vous à M^{lle} Antonia de quitter la représentation ?

— Oh ! monsieur, c'est impossible, c'est elle qui fait le plus de recette.

— Mais il est dix heures, il ne viendra plus personne.

— Qui sait ? Son départ pourrait peut-être me causer un préjudice de dix francs.

— Eh bien ! je vous les donnerai, ces dix francs, mais c'est à une condition : c'est que vous allez immédiatement prier mon ordonnance, – le nommé Tarot, du 4^e escadron –, de m'apporter ici sa tenue n^o 2.

— J'y cours, mon lieutenant.

Un quart d'heure après, le fidèle Tarot avait apporté dans une serviette une veste bleu de ciel, un pantalon garance basané, un col noir, et un képi à turban bleu. Antonia disparut dans la coulisse et, aidée par la grosse Pauline, elle revenait quelques minutes après, transformée en adorable petit chasseur. Le pantalon était bien un peu long, mais la basane n'en faisait que quelques plis de plus sur le pied. La veste était bien un peu étroite de poitrine, mais comme elle était trop large de taille, elle faisait compensation ; quant au képi, il entraînait carrément sur le front, dissimulant les tresses noires relevées par une épingle sous la coiffe. Avec ses petites moustaches

imperceptibles, on eût dit un jeune *involontaire* d'un an, dix-huit ans à peine.

— C'est parfait ! s'écria Pontbarrey, et sans perdre de temps, il s'enfonça avec Antonia dans la nuit sombre, avec le camp pour direction et l'amour pour objectif.

* *
*

Tout en marchant, on causa, et le lieutenant ne put s'empêcher de demander à Antonia pourquoi elle avait si faim.

Voilà : le patron nous nourrit. Il doit nous donner deux plats. Alors, il nous sert du bœuf avec des légumes ; seulement, il met les légumes à part, et il prétend que cela fait deux plats. Nous crevons de faim.

— Et qu'est-ce qu'il vous paye ?

— Il m'avait promis dix francs par jour, puis c'est tombé à six, puis à trois. Il est vrai que nous avons les quêtes... Mais il ne vient jamais personne. Pour ce prix-là, nous devons *répéter* de deux à cinq heures, pour faire venir du monde, et puis de six à onze heures du soir ; L'autre jour, nous étions à déjeuner avec Pauline. Le patron nous dit : Venez vite ! Il y a

quatre dragons dans la rue, ils vont peut-être entrer. Il a fallu y aller.

Tous ces détails si navrants de réalisme avaient ému de compassion le brave Pontbarrey, et, avec une tendresse très sincère, il avait passé son bras autour de la taille de la pauvre fille. Arrivé seulement à hauteur des sentinelles, le lieutenant reprit sa distance, salua et passa suivi du chasseur, qui fut pris dans l'ombre pour l'ordonnance Tarot. Sans perdre de temps, le lieutenant gagna sa baraque, ferma la porte au verrou, puis il alluma sa lampe, dressa à la hâte sur la table un petit souper froid, et prit sur ses genoux Antonia qui s'était mise à manger avec voracité.

C'était plaisir de la voir grignoter avec ses dents de jeune chien, et Pontbarrey, entre deux morceaux, l'embrassait sur la nuque, où entre le képi et la veste apparaissait une petite languette de peau blanche, satinée et couverte d'un fin duvet...

Malheureusement, à cette heure-là, le capitaine Brulard faisait sa ronde de nuit. Bien que la sonnerie pour l'extinction des feux ne s'appliquât pas aux baraques d'officier, il était bien rare, après minuit, de voir encore de la lumière dans les baraques.

— Tiens ! Tiens ! se dit-il, que peut bien faire à cette heure indue ce fumiste d'Africain.

Et avec des précautions de policier, étouffant ses pas, marchant avec précaution sur les cailloux qui craquaient sous, ses bottes éperonnées, il se glissa auprès de la fenêtre de l'officier, et là il aperçut un spectacle horrible.

Pontbarrey tenait sur ses genoux un jeune cavalier en tenue d'écurie, devant une table portant encore les traces du festin. Il embrassait ce cavalier à pleines lèvres, sur les joues, sur les yeux, sur la bouche et comme il commençait, d'une main que l'émotion rendait tremblante, à déboutonner un à un les boutons d'argent de la veste bleue, le chaste Brulard s'enfuit épouvanté, ne voulant pas assister davantage à une orgie aussi immonde.

... Le lendemain matin dès l'aube, l'adjudant-major faisait son rapport au colonel en des termes précis qui ne laissaient aucun doute sur la culpabilité du lieutenant, et quinze jours après, sans raison indiquée, sans motif d'aucune sorte, Pontbarrey était renvoyé d'office à Tlemcen où il avait l'inappréciable plaisir de retrouver Aïcha.

L'autre jour, on parlait de Pontbarrey devant le colonel du 30^e chasseurs. On vantait son fanatisme militaire, son amour du métier, sa raison, sa sagesse.

— Oui, certes, messieurs, dit le colonel avec une moue significative, Pontbarrey est un sage... à la façon de Socrate.

... Et voilà comment on écrit l'histoire.

LA RESSEMBLANCE



IL Y AVAIT CETTE NUIT-LÀ un monde fou dans la grande salle du restaurant Mater's. Les petites tables étaient encombrées de soupeurs faisant vis-à-vis à des jeunes personnes – quelques-unes fort jolies, ma foi! – vêtues pour la plupart de toilettes à tons clairs, complétées par l'inévitable boa. Accoudées sur la nappe, les bras nus, elles grignotaient des pommes de reinette en épluchant des écrevisses avec de jolis mouvements de doigts chargés de bagues. Les couples se penchaient l'un vers l'autre, s'embrassaient entre deux bouchées, et le brigadier Brasseur eût certainement trouvé que c'était « dégoûtant. »

On mangeait dans la même assiette, on buvait dans le même verre, sans que personne songeât à s'en étonner. Un véritable retour à l'âge d'or. De temps en temps quelque belle fille se levait dans le but de livrer à l'admiration de la galerie son torse moulé dans un corsage de satin ou de peluche, et, tout en faisant des effets de hanche, se promenait

de table en table, appuyant familièrement sa main sur le dos rebondi de quelque joyeux soupeur, ou encore tâchait d'écouler son addition pliée en quatre lorsque le menu indiquait des gens cossus.

C'était un brouhaha d'éclats de rire, de bruits d'assiettes, de bouchons de vin de Champagne sautant en l'air, d'interpellations aux garçons affairés. Un immense lustre de cristal éclairait ce spectacle répercuté à l'infini dans les glaces, tandis qu'au milieu des groupes, grave, gourmé, circulait le patron Félicien, daignant parfois adresser la parole à quelque client de choix. Cependant, indifférente au bruit, la grande Berthe – dite Berthe-revolver – une brune pâle, serpentine, avec des yeux qui lui faisaient le tour de la tête, racontait ses malheurs à Gabrielle Tambour – Gabri – qui l'écoutait les yeux mi-clos en fumant une cigarette turque.

— Ah ! ma pauvre Gabri, disait-elle de sa voix mélodieuse et boulevardière, le métier ne va plus du tout ; c'est-à-dire qu'il y a des jours où j'ai envie de revenir à la vertu et de me mettre petite servante avec un bonnet blanc dans un bouillon parisien quelconque.

— Dans un bouillon ! tu ne ferais pas ça ? répartit la grosse Gabri interloquée.

— Si; qu'est-ce que tu veux, je me sens envahie par le marasme. Est-ce que tu trouves ça amusant de faire la fête, de se lever à six heures du soir et de passer sa nuit ici, dans la chaleur du gaz, à manger sans faim des charcuteries infâmes, avec la perspective de rentrer au bras du premier venu ?

— Tu es sévère pour le foie gras de la maison, et puis il y a parfois des *revenants bons*. Ainsi moi, samedi, j'ai fait la connaissance d'un petit sous-lieutenant arrivé de Saumur dans la journée. Il était si joli, avec sa figure toute neuve et sa moustache retroussée en chat, sans compter une fougue, un enthousiasme, une conviction dans l'amour !

— Parbleu ! ces petits-là ne viennent à Paris qu'une fois par semaine. Mais le lendemain dimanche, je t'ai vue partir avec un pot à tabac...

— Un Hongrois, ma chère, un magnat qui fait partie de la cour des comtes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est une cour où tous les seigneurs siègent avec leur couronne sur la tête.

— Eh bien ! moi, ce sont les étrangers que je ne peux plus voir en peinture. Ces gens-là ont des exiges ! des fantaisies ! Je ne sais pas où ils vont

chercher ces idées-là. Ainsi, tu ne devinerais pas ce qui m'est arrivé hier ?

— Conte-moi ça.

— Je m'étais rendue aux Montagnes-Russes avec mon chapeau *Pepa*, tu sais le grand noir et or garni de marguerites et de chrysanthèmes ; de plus, j'avais mon manteau de satin prune soutaché d'or, ma mèche de front était réussie... Bref, je me sentais très bien, et tout en regardant la cascade, tout en écoutant les chansons de M. et M^{me} Sans-Chagrin, j'avais comme la vague intuition que je ferais mes frais. Tout à coup, j'entends près de moi un monsieur qui disait, avec un accent britannique très prononcé : « Aoh ! médème, je trouverais *very good* dormir près d'une belle. » Je savais assez d'anglais pour avoir compris, et sans trop le regarder, voyant seulement qu'il avait des cheveux blancs, des favoris mousseux et l'air très gentleman, je lui prends le bras. Je jette un coup d'œil à l'horloge de la cascade, et comme il n'était pas tout à fait onze heures, je tâche de l'occuper, cet honnête vieillard. Je lui fais exécuter huit fois le voyage en wagon, je lui fais boire des bocks, casser des pipes, entendre les tziganes, bref une fête complète ; puis, quand je vois arriver minuit, je lui dis : « Eh bien ! mylord, voulez-vous me recon-

duire ? Je ne demeure pas loin, 37, rue de Berne. – Je volais absolument, » qu’il me répond, et il chantonne abominablement faux :

Près d’une belle j’aimais bien pioncer.

— Ce que tu devais rigoler !

— Je te crois, ma chère. Il avait sa voiture, cet homme, un beau coupé de louage à deux chevaux ; cocher très chic avec bottes à revers et pardessus gris. Je connais ça, au moins quarante francs par jour chez Grion. J’étais donc tout à fait rassurée. Nous arrivons chez moi, et immédiatement j’installe ce que j’appelle le grand jeu. Je dis à Lazarine de faire un bon feu dans la chambre à coucher, et j’allume les six bougies du salon. Un petit 14 Juillet en chambre. Tandis que j’enlevais mon *Pepa* et mon manteau prune, lui allait et venait regardant mes tableaux, mes photographies, les invitations dans le cadre de la glace ; je lui conseille de se mettre à son aise ; enfin il se décide à se débarrasser de son mac-farlane et à ôter son chapeau. Je le regarde, je pousse un cri : il ressemblait tout à fait à mon père !

— Ton père était Anglais ?

— Mais non ! mon père était concierge rue Rambuteau ; il est mort il y a dix ans, par conséquent ce n'était pas lui.

— Évidemment !

— N'empêche que plus je regardais, plus je retrouvais papa avec son gros nez, ses cheveux blancs, ses favoris, ses dents jaunes avançant un peu comme le caïman. S'il avait eu seulement une calotte de velours sur la tête...

— Le caïman ?

— Non, mon Anglais, la ressemblance eût été complète. Alors le voilà qui se met à rire, tout à fait le rire de papa ; il étend le bras, tout à fait le geste de papa quand il tirait le cordon ; il marche sur le tapis, tout à fait le geste de papa quand il frottait le vestibule. Alors moi, voilà l'attendrissement qui me prend ; je repense à mon passé, à notre petite loge qui sentait toujours le miroton, à pauvre maman qui me donnait de si bonnes taloches quand je revenais en retard de l'école. Je revois ma robe blanche de première communion, si jolie, si simple, avec un grand voile de tulle qui me tombait dans le dos. Plus je regardais mon Anglais, plus ces doux souvenirs me revenaient en foule, et, loin d'avoir le cœur à la fête, j'avais comme une grosse envie de pleurer.

— Je comprends ça !... Ah ! comme je comprends ça ! dit la grosse Gabri en laissant tomber une larme dans son grog américain.

— Cependant mon Anglais commence à s'allumer. Il s'approche de moi, je le repousse ; il veut m'embrasser sur les lèvres, je me détourne. Lui, très étonné d'abord, dit tout à coup : « Aoh ! Je savais ce que c'était ! » Alors il ouvre son portefeuille, un portefeuille bourré de banknotes et met sur la cheminée un beau billet de cent francs. Tu sais, ma chère, s'il eût été le bienvenu, le billet de cent francs ! J'ai après-demain la traite Bourrimel pour mon piano. Je regarde les cinq louis, je tâche de penser à autre chose, à Édouard, à Ernest, à Jules, à Paulus, à M. Carnot, à n'importe qui, va te faire fiche ! Dès que mon gentleman revenait à la charge, il me semblait que j'allais commettre un sacrilège et que papa, là-haut, au ciel, ne serait pas content !

Gabri sanglotait. La grande Berthe continua, très émue :

— À la fin, mon Anglais se fâche ; c'est bien ce que je craignais et il me dit : « *By God !* Qu'est-ce que vous avez ? Si je plaisais pas à vous, je allais tirer mes pattes. »

Il me faisait de la peine, ce pauvre vieux, mais aussi il m'inspirait trop de respect :

— Monsieur, lui dis-je, pardonnez-moi, je vous vénère, mais je ne puis pas être à vous, c'est impossible.

— Et pourquoi ?

— Parce que vous ressemblez trop à mon père.

Là-dessus, voilà le vieillard très étonné, très flatté : « Aoh ! je ressemblais à monsieur votre papa. Étonnant, très particulier ! Alors je comprenne – oui – vous ne pouvez pas... avec votre papa... *A shame !* Mais il y a une chose que vous pourrez peut-être me faire et qui serait grand plaisir pour moi. Vôlez-vous... oui... volez-vous... m'éternuer sur la figure ?

— Ah ! ces Englishs ! il n'y a qu'eux pour avoir des idées pareilles !

— Moi, ça ne m'a pas trop étonnée. On m'a parfois demandé des choses bien plus extraordinaires... et bien plus difficiles ! Comme j'hésitais encore, mon Anglais, pour me décider, tire un deuxième billet de cent francs qu'il joint au premier sur la cheminée : « Tenez, me dit-il, ces dix louis si vous éternuez sur le nez de moi. » Jamais on ne m'avait offert autant. Tu penses, ma chère, si cette somme me tirait l'œil... la traite Bourrimel... et puis j'aurais pu retirer

mon bracelet du clou... Et alors je me mets à essayer de le satisfaire. Je dilate mes narines, je respire, on essayant de songer à des choses qui piquent. Lui se tenait près de ma bouche, tout prêt à recevoir l'éternuement d'un air béat. Eh bien ! dès que je revoyais à quelques centimètres de moi cette face vénérable avec ses favoris gris, toute mon envie d'éternuer s'en allait. Voyons, j'en appelle à toi, Gabri, toi qui as de l'expérience ; eh bien ! est-ce qu'une femme bien élevée, une femme qui a du cœur peut éternuer sur la figure de son père ?

— Évidemment non, on ne peut pas exiger ça !

— Cependant, tu comprends, les dix louis me tenaient au cœur ; aussi je poussais tant que je pouvais, mais rien ne venait, c'était décourageant. Alors voilà mon Anglais qui se froisse ; – oh ! l'amour-propre des hommes ! – il me dit très vexé : « Aoh ! je voyais bien que vous ne m'aimerez jamais ! »

— Ça n'avait pas de rapport.

— Il aurait dû comprendre mon respect filial. Enfin, avec beaucoup de dignité, il reprend les dix louis sur la cheminée, les refourre dans son portefeuille et s'en va, me laissant très ennuyée avec mes frais de bougie, mon feu et ma traite Bourrimel. Eh bien ! ma chère, tu vas voir la guigne... il n'avait pas seule-

ment descendu l'escalier qu'un éternuement me venait, puis deux, puis trois... je ne déséternuais plus !

JOYEUX VIVEUR!...



DEPUIS LE FAMEUX SOIR où le théâtre des *Folies-Plastiques* avait donné cette revue qui fit courir tout Paris, Pardaillan avait enfin un but dans sa vie désœuvrée. Non pas que la Revue fût plus spirituelle ou plus idiote que celle des autres scènes où l'on *tripatouille* consciencieusement les événements de l'année ; mais, dès le deuxième tableau, apparaissait Georgette Ariège, d'abord en costume de levrette, moulée dans un maillot gris souris qui permettait d'apprécier ses jambes fines et élégantes, ses hanches flexibles, ses bras gantés de gris jusqu'au-dessus du coude, mais dont le haut resplendissait ferme et clair. Elle n'avait pas un bien grand rôle, elle disait simplement au compère :

« Moi, monsieur, je suis la levrette. »

Et le compère répondait avec conviction : – « Vous en avez bien l'air. » C'était peu de chose et c'était exquis. Ensuite, elle apparaissait en vin de l'année, dans un maillot couleur chair, à peine recouvert d'une minuscule peau de tigre qui la faisait res-

sembler à une jeune bacchante échappée de l'enfer tel que l'a conçu M. Hector Crémieux avec musique d'Offenbach.

Puis enfin en Exposition-Universelle, le chignon haut, des touffes de cheveux sur le front, sous un diadème figurant la tour Eiffel. Par l'échancrure d'une écharpe d'or qui ceignait les reins, la jambe sortait libre et nue; le pied seul, emprisonné, dans une haute bottine de satin rouge. La moindre incertitude dans l'aplomb de ces hauts talons sur lesquels Georgette semblait piaffer, faisait alternativement saillir une hanche ou l'autre, cambrant la taille en arrière ou la rejetant comme affaissée de côté. Le ton rosé du maillot de soie donnait l'illusion de la chair, à la croire nue.

De son fauteuil, Pardaillan dardait sur l'actrice sa lorgnette, la suivant dans tous ses mouvements qu'il savait par cœur. Il était quelque peu peintre, il ne pouvait assez admirer la grâce, l'aisance de cette admirable créature divinisée par le feu de la rampe, l'entourage, les chants, les danses dont elle était le centre naturel de par son éclatante beauté. Rien d'éhonté, rien d'impudique, tant ces formes divines ne laissaient à l'esprit satisfait que des idées de noblesse et de perfection, tant cette tête hautaine, in-

différente à tout, semblait se complaire au seul sentiment de son indiscutable supériorité.

Pardaillan était, en effet, arrivé à ce moment psychologique de l'existence où il devient très difficile pour un viveur d'éprouver une sensation nouvelle. Il avait tellement jeté pendant vingt années sa jeunesse aux quatre vents, avait tellement joui de tout, s'était tellement amusé que la satiété était venue, et avec cela, tout au fond du cœur, restait cependant comme un besoin inassouvi, une aspiration vers un idéal artistique que cette belle fille venait de réveiller.

Il s'enquit auprès des ouvreuses, envoya des bouquets, et des lettres auxquelles on ne répondit pas. Au fait peut-être ne savait-elle pas écrire ? Tant mieux ! Pardaillan préférait ne se sentir attiré que par l'irrésistible et magique puissance de la bête. Il essaya de pénétrer dans les coulisses, mais il fut repoussé avec perte par un cerbère incorruptible qui accepta ses louis, mais refusa brutalement de le laisser pénétrer, disant qu'il ne voulait pas perdre sa place.

— Oui, oui, disait-il en ricanant sous sa calotte de velours. C'est pour M^{lle} Ariège, je sais bien... Vous êtes comme ça cinq cents tous les soirs.

Comme il arrive toujours en pareil cas, tous ces obstacles avaient encore excité le désir de notre ami. Un soir, il alla à tout hasard la guetter à la sortie. Corridor noir, lueurs fumeuses, vagues odeurs de pommades et de plombs; sueurs de femmes trop musquées et de figurants malpropres; milieu fantasque équivoque, nauséabond, en somme... et qui, cependant, lui semblait l'entrée du paradis.

Après avoir attendu près d'une demi-heure, il vit enfin Georgette emmitouflée dans une mantille de dentelle et dans un manteau de loutre. Ahurie, bousculée, elle déclara à Pardaillan qu'il lui faisait perdre un temps précieux, et sauta en voiture sans vouloir en entendre davantage.

Le lendemain, les camarades du cercle des Truffes, auxquels il raconta sa mésaventure, éclataient de rire : Je crois bien, malheureux, que tu lui faisais perdre son temps. C'est l'heure où elle va faire son petit pèlerinage quotidien rue X...

— Comment ! cette merveilleuse créature...

— Tu peux t'en informer. Elle est engagée par traité; en dehors de l'amant sérieux qui l'entretient, elle a signé avec *bonne-maman* un papier en vertu duquel elle ne peut se donner ailleurs, sous peine d'un fort dédit.

Pardaillan fut d'abord écœuré par cette révélation, mais après deux soirées passées aux *Folies-Plastiques*, son désir reprit bien vite le dessus, et ma foi ! le lendemain, il se dirigea vers le petit hôtel de la rue X.. Une camériste en tablier blanc l'introduisit dans la première salle du rez-de-chaussée. On eût dit absolument le cabinet d'affaires de quelque honnête consultant, avec ses meubles de reps, sa pendule de marbre noir, et la grande table centrale sur laquelle trônait le fameux registre. C'est là que bonne-maman donnait audience.

— Vous avez de la chance, lui dit-elle, vous n'attendrez pas, « Nous » avons justement le jeudi libre. Voulez-vous jeudi minuit, après la sortie du théâtre ?

— Parfaitement, inscrivez-moi pour jeudi. Ce soir-là Pardaillan put se repaître et se griser à nouveau par la vue suggestive de la levrette, de la bacchante, et de l'Exposition universelle, se disant avec raisonnement que tout cela allait être à lui, dans quelques heures. Quand le rideau tomba, lorsqu'on eut chanté les couplets insensés de la fin, *y compris le traditionnel couplet qui ne rime pas*, Pardaillan, la gorge sèche, le cœur battant à tout rompre, s'élança

hors du théâtre et prit le chemin de la rue X... La majestueuse matrone le reçut avec un sourire :

— Je vous ai fait préparer la « chambre héraldique », lui dit-elle. Lazarine, conduisez monsieur.

Il suivit la femme de chambre, qui l'introduisit, au premier, dans une chambre toute tendue de satin rouge, sur laquelle des lions dorés rampaient la langue pendante et la queue flamboyante. Un grand lit Henri III, à colonnades et en chêne sculpté, occupait la plus grande partie de la pièce, qui n'avait d'ailleurs d'autres meubles qu'une chaise longue et un large fauteuil très bas. Et partout des lions dorés avec queue flamboyante sur le satin cramoisi. Sur la cheminée, le *Baiser*, de Houdon, en plâtre terre-cuite, et une lampe à abat-jour rose. C'était là « la chambre héraldique », exhalant une forte odeur de poudre de riz et de tabac. Un grand feu flambait dans la cheminée, Pardaillan se mit à tisonner dans les cendres remplies de bouts de cigarettes, rêvant à la statue d'une jeune Lacédémonienne qui se trouve au Musée, vêtue d'une transparente chemise courte commençant sous les seins et laissant les jambes extrêmement découvertes. Telle il se figurait Georgette plus belle encore qu'au théâtre, les cheveux épars en grappes drues et brunes. Une bottine à enlever, la

chevelure à relever, une épingle à ramasser devait motiver chez ce grand corps libre des mouvements de Diane au bain. Ah ! comme il l'étreindrait furieusement, l'étouffant dans ses baisers jusqu'à ce que tous deux roulassent enlacés sur le tapis...

Un quart d'heure, une demi-heure, quarante minutes se passèrent, et Pardaillan commençait à craindre d'être venu pour rien ; lorsqu'une voiture s'arrêta devant la porte, un froufrou de soie se fit entendre dans l'escalier, et une femme entra toute essoufflée, la tête enfermée dans une dentelle. C'était bien Georgette Ariège.

Elle regarda à peine son hôte, le salua imperceptiblement de la tête, puis, sans ôter ses gants ni sa dentelle, elle lui dit :

— Je suis un peu en retard, mais ce n'est pas ma faute. Aussi je vous prie de ne pas me retenir et de ne pas trop lanterner. Mon amant m'attend.

— Comment ! fit-il stupéfait, vous allez conserver ce manteau de loutre, et ces gants ?

— Oui, répondit-elle avec impatience. Dépêchons ! Je n'ai tout au plus que dix minutes à vous donner.

Si Pardaillan eût été plus jeune, plus timide, peut-être eût-il été obligé de se contenter de ce mi-

nimum ; mais, ma foi ! devant la réalité par trop crue de la situation, il se révolta.

— Eh bien ! lui dit-il, si le temps vous manque, je ne veux pas vous retenir.

À son tour, Georgette se trouvait prise au piège. Dans une minute de réflexion, elle entrevit toutes les conséquences du mécontentement du client ; une perte réelle d'argent, les reproches de la matrone, qui sait, peut-être la résiliation du traité quotidien, le payement du dédit...

En faisant la moue, elle voulut s'en tirer en enlevant seulement son manteau de loutre. — Maintenant, ôtez vos gants, ôtez votre robe, vite, vite, ou je fais sauter tous les boutons. Alors Georgette, toute pâle, les dents serrées, obéit. Oh ! la rage de n'être ainsi qu'une bête de somme, une machine à plaisir — à l'heure et à la course ! On voyait dans l'œil implacable de Pardaillan qu'il était décidé à aller jusqu'au bout. Alors ce fut le tour du corsage, du corset de satin rose, du jupon garni de dentelles qui tombait en traçant un grand rond clair sur la rosace du tapis. Et à mesure que contrainte et forcée, Georgette enlevait une à une toutes les pièces de l'armure, sa voix canaille et boulevardière crachait à la figure de son maître toutes les injures, toutes les ordures, toutes

les interpellations crapuleuses qu'elle pouvait trouver dans son imagination de Parisienne élevée dans un bouge. Cette jolie bouche si rose, si charnue, si voluptueuse semblait devenue une gueule d'égout exhalant les relents les plus infâmes. L'invective était sa seule vengeance, et elle se vengeait.

Enfin, elle n'eût plus sur son beau corps qu'une chemise de crêpe de Chine crème, d'une propreté douteuse, fripée par la sueur, froissée à l'endroit du corset, et, croisant les bras avec un regard de haine atroce, elle cria d'une voix rauque :

— Eh bien ! ça te suffit-il. En as-tu pour tes vingt-cinq louis ?

Oh ! les évocations sublimes des Muses de Raphaël, les Aurores du Guide, les Grâces de Jean Goujon, les Nymphes du Garrache, tout ce que Pardaillan avait rêvé, tout ce que l'homme épris du beau avait cru trouver, tout cela s'effondrait, s'enlisait, disparaissait dans la boue !... Il n'avait devant lui qu'une fille, et quelle fille ! Grossière, commune, devenue presque laide à force de rage. Un peu plus, l'artiste qui était en lui eût sangloté. C'en était trop !

— Ma jeune enfant, dit Pardaillan d'une voix grave, calmez-vous. Je ne vous ai jamais aimée et je

ne vous désire plus. Je n'ai donc pas besoin de vous torturer davantage. Rhabillez-vous, et allez-vous-en !

* *
*

Et, en proie à un désespoir morne, Pardaillan solda à bonne-maman le prix des illusions qu'il n'avait plus et rentra tout seul dans sa garçonnière, encore un peu plus triste, un peu plus écœuré que d'habitude de l'existence immonde du joyeux viveur.

LE NEZ D'ARGENT



ELLE ÉTAIT BIEN MALHEUREUSE depuis plus d'une année, la pauvre M^{me} d'Habeylard. Pierre, son mari, celui qu'on appelait le beau vicomte, alors qu'il servait aux zouaves pontificaux, avait eu un soir une altercation, au théâtre, avec un gigantesque cuirassier qui s'appelait – nom de fâcheux augure – le capitaine Fulbert. Celui-ci n'avait jamais voulu se battre qu'au sabre et la nuit, à la lumière des falots – on a ses idées – et Pierre, qui était d'une bonne force à l'épée, ignorait absolument les moulinets, les coups de hanche, les coups de tête et les coups de banderole. Aussi avait-il précisément attrapé un diable de coup de banderole qui l'avait mis en fâcheux état. Son nez, son pauvre nez, si robuste, si bien planté, son nez, qui avait fait tant de conquêtes, était considérablement endommagé. Non pas complètement coupé, si vous voulez, mais écorné, abîmé, et désormais incapable d'un service sérieux. Pierre était amoindri.

Si vous croyez que c'est amusant pour une femme de vingt-cinq ans, jolie, sensuelle, potelée comme une petite caille, avec des lèvres rouges et des quenottes qui ne demandent qu'à mordre ; si vous croyez que c'est amusant, dis-je, de posséder un mari pas entier, un mari qui n'a presque plus de nez ! À quoi bon les tendres épanchements, les caresses, les serremments de main, les yeux noyés de langueur, tous ces préliminaires qui sont à l'amour ce que l'apéritif est au dîner, alors qu'on sait qu'on ne dînera pas, alors que le baiser final et triomphant ne pourra pas être donné par cette bouche sans nez.

Et ce qu'il y avait d'atroce dans la situation, c'est que Madame adorait son mari et que, pour rien au monde, elle n'eût voulu jeter même un regard sur les autres nez. Il y en avait pourtant beaucoup qui tournaient autour d'elle, des nez busqués, des nez camards, des nez frétilants, et surtout des nez en trompette ! Mais elle n'avait pour ces nez illégitimes que du dédain et continuait pure, sans tache et sans reproche, plus blanche que la blanche hermine, à porter haut et ferme le drapeau des Habeylard.

Naturellement, elle avait lu et relu le *Nez d'un Notaire*, d'Edmond About ; outre qu'elle n'avait pas une confiance absolue dans le moyen préconisé par

le fantaisiste romancier, où trouver à notre époque égoïste et dégénérée, l'Auvergnat capable d'un pareil sacrifice ? Elle se rappelait les couplets de Judic, dans *Lili* :

Vrai ! les Turcs t'ont bien arrangé !

Et, comme elle était Parisienne, elle n'avait même pas la ressource de pousser un : « Ques acco ben provençal. »

Une telle situation ne pouvait durer. La jeune épouse s'étiolait. Ses yeux jadis si rieurs s'enfonçaient de plus en plus dans leur orbite et se cernaient d'un cercle bleuâtre ; le teint prenait des pâleurs de cire, tout le corps émacié semblait dévoré d'un feu intérieur. Dans le monde on savait la vérité ; on admirait l'épouse sublime... mais on la plaignait... avec le vague espoir que quelque jour Pierre d'Habeylard finirait par avoir, sur le front, la protubérance qui lui manquait ailleurs.

Un jour Suzanne n'y tint plus. Je ne sais pas si je vous ai dit que notre héroïne s'appelait Suzanne – et elle alla voir au faubourg Saint-Germain sa tante de Quimper-Karadec, qui demeurait dans un vieil hôtel de la rue de Poitiers. La noble Bretonne était

toute confite en dévotion. Son salon ressemblait à une église, son boudoir à une sacristie, et sa cheminée à un reposoir. C'était en même temps la femme de toutes les piétés, mais aussi de toutes les indulgences.

— Ma tante ! ma pauvre tante ! s'écria Suzanne en tombant dans ses bras. L'esprit est fort, mais la chair est faible. Sauvez-moi de moi-même !

Et tout en versant des torrents de larmes, elle lui raconta tout – tout ! – ses chagrins, ses privations, les tentations dont elle était assiégée. Jusqu'ici elle avait résisté, mais aurait-elle la force de gravir jusqu'au bout ce long calvaire ? Devait-elle irrémédiablement sacrifier sa jeunesse, sevrée de tout plaisir ? Un jour sonnerait pour elle la trentaine – le glas de la trentaine ! comme a dit Musset – et alors arrivée au sommet de la montagne, et revoyant son passé, elle ne trouverait pas une heure d'amour, elle ne pourrait se souvenir ni des morbidesses étirantes et lascives, ni des baisers frissonnants qui donnent la volupté finale des suprêmes étreintes. Était-ce possible ?

La douairière l'avait écoutée en silence, puis quand elle eut fini, elle lui prit les mains avec gravité :

— Ma nièce, il n'y a qu'un miracle qui puisse vous sauver. Allez au pèlerinage de saint Kerpiniou, en Bretagne, près de Morlaix. C'est un très grand saint que ce Kerpiniou. Il a parfois obtenu des cures merveilleuses. Priez Kerpiniou, priez-le avec ferveur, et qui sait – les desseins de la Providence sont impénétrables... Ayez la foi qui soulève les montagnes et Pierre vous sera rendu tout entier. En tout cas, quoi qu'il arrive, jurez-moi de respecter toujours l'écusson de la noble famille dans laquelle vous êtes entrée.

Et elle lui montra du doigt les armes des Habeylard brodées sur un écran : *Un serpent coupé en deux tronçons*, et comme devise : *Cauda recordor*.

— Je le jure ! s'écria Suzanne toute rassérénée.

Le soir même elle partait, pleine d'espoir, pour la Bretagne.

* *
*

Arrivée à Morlaix, elle apprit que la chapelle du fameux saint était située à Plouganou, petit village situé au bord de la mer, à environ huit kilomètres de la ville, et desservie par un vieux prêtre répondant au nom de : Père Keraël.

Elle sauta dans la voiture de l'hôtel et, sans attendre une minute, se fit conduire chez le révérend Keraël.

— Mon père, lui dit-elle, on m'a affirmé que saint Kerpiniou faisait des miracles, et qu'en le priant avec ferveur on pouvait voir renaître à la santé les membres endoloris des personnes qu'on aime.

— Madame, puis-je vous demander en faveur de qui vous faites cette demande ?

— Pour mon mari, le comte d'Habeylard.

— Oh ! dans ce cas, c'est parfait, car notre saint est austère, et comme je le dis toujours quand on vient me consulter :

Saint Kerpiniou n'imploreras
Qu'en mariage seulement,

Maintenant, prier ne suffit pas, et pour que le miracle ait lieu, il y a une petite formalité à accomplir.

— Une formalité, mon père ?

— Oui, venez avec moi à la chapelle, et vous me comprendrez mieux.

Suzanne suivit le digne vieillard, traversa un petit jardin tout encombré d'herbes folles, et, non sans

un certain respect religieux, entra avec lui dans la chapelle.

Sur un socle de velours rouge, entouré de cierges allumés, au milieu du parfum des fleurs et de l'encens se dressait la statue de Kerpiniou. Il avait décidément une bonne figure, ce Kerpiniou, avec sa grande barbe, son sourire gouailleur, et ses cheveux bouclés. Il étendait en avant ses deux mains pleines de miséricordes, pleines de pardons. Mais ce qui frappa surtout Suzanne, c'est que tout autour de la statue étaient suspendus des ex-voto bizarres, bras, jambes, tendons, humérus, tibias, pieds atrophiés, mains crispées, doigts tordus, le tout en argent massif, comme de gros lingots qui rayonnaient sous la lumière des cierges.

— Qu'est-ce que c'est que ce... musée d'anatomie ? demanda Suzanne un peu surprise.

— Madame, lorsqu'un fidèle désire la guérison d'un membre appartenant à une personne chère, il doit d'abord commander ce membre en argent à un certain orfèvre très habile, très artiste, qui demeure à Morlaix, et qui s'appelle Yvan Krebeck.

— Ah !... C'est à lui qu'il faut...

— C'est indispensable. Il a le monopole de ces sortes d'objets d'art, et en retour de ce monopole il

nous verse une légère rétribution pour nos pauvres et pour l'entretien de la chapelle. Ainsi, par exemple, si monsieur votre mari s'est cassé un bras ou une jambe...

— Ce n'est ni un bras, ni une jambe.

— Peu importe le membre, n'hésitez pas ! ne regardez pas à la dépense ! faites-vous ciseler par Krebeck, un membre en argent absolument semblable, et venez le suspendre ici au milieu des autres offrandes. Je répons de la guérison.

M^{me} d'Habeylard repartit très troublée pour Morlaix. Qu'allait-elle dire à cet Yvan Krebeck ? Une telle confession n'était pas facile à faire à un inconnu. À l'avance elle se sentait défaillir, mais cependant puisque Kerpiniou l'exigeait, cela valait bien le sacrifice de sa timidité, et alors Pierre redeviendrait frais, vigoureux, avec un nez complet et gaillard. Rien qu'à cette idée des bouffées de chaleur lui montaient au cerveau, et de petits frissons lui couraient tout le long de la nuque.

Arrivée à la ville, on lui indiqua l'atelier de l'orfèvre, rue de Coatserho, tout près du quai, à deux pas des grandes piles soutenant le viaduc du chemin de fer. Elle entra avec un atroce battement de cœur, et se trouva en présence d'un beau vieillard qui –

chose bizarre – ressemblait vaguement à Saint Kerpinou, même barbe blanche, même sourire gouailleur, mêmes yeux malins vous perçant comme une vrille jusqu’au cœur.

— Ah! monsieur, ne put-elle s’empêcher de s’écrier, vous avez un faux air de saint Kerpinou.

— Ça ne m’étonne pas, madame. C’est moi qui ai sculpté sa statue. Mais que puis-je faire pour votre service ?

— Mon Dieu ! monsieur – c’est mon mari qui a attrapé un coup de sabre, et alors, alors... la pauvre Suzanne bafouillait éperdue... son pauvre... son pauvre nez a été blessé, et le père Keraël m’a dit qu’il était nécessaire de suspendre comme un *ex-voto*, dans la chapelle, un... nez en argent.

— Parfaitement, le désir est des plus louables, mais je voudrais quelques détails.

— Des détails ?

— Oui, des détails très complets. Pour que le miracle réussisse, il faut que le membre ou, si vous voulez, que le bijou fabriqué par moi soit exactement semblable comme dimension et comme forme. Permettez-moi donc de vous poser quelques questions indispensables :

— Faites, dit M^{me} d'Habeylard, en baissant les yeux.

— Le nez de monsieur votre mari était-il espagnol ou français ?

— Je ne comprends pas.

— Voici : nous avons deux formes ; le nez espagnol qui est long et mince, et le nez français qui est court et bien râblé.

Alors Suzanne, après un moment d'hésitation et devenant pourpre sous le malin regard d'Yvan Krebeck, répondit :

— Eh bien ! monsieur... faites-moi un espagnol bien francisé.

LE CAPITAINE BRETEUIL



L'AUTRE JOUR, en traversant la place de l'Opéra, j'aperçus tout à coup, assis devant la terrasse du café de la Paix, mon vieux camarade le capitaine Breteuil. Un peu vieilli, la moustache grisonnante maintenant et ne retroussant plus en chat comme autrefois, le chapeau toujours fièrement campé sur l'oreille, mais fatigué. Au fait, Breteuil avait certainement dépassé la cinquantaine et devait maintenant être au moins chef d'escadrons. Absorbé par la confection consciencieuse d'une absinthe savante, vieille habitude d'Afrique, – il *battait* le vert breuvage de gouttes d'eau tombant une à une, et regardait avec satisfaction le précipité ainsi obtenu ; aussi ne me vit-il pas approcher.

— Breteuil ! m'écriai-je.

— Toi ! fit-il avec une joyeuse surprise ; et il me tendit cordialement les mains en me faisant asseoir à côté de lui.

— Eh bien ! dois-je dire mon commandant ?

— Commandant, moi ? allons donc ! Est-ce que Breteuil pouvait avoir la chance de passer officier supérieur ? À cinquante-trois ans, on m’a fendu l’oreille avec mes trois galons et mes treize ans de grade. Que veux-tu, mon pauvre ami, c’est ma guigne !

Et, tout en continuant à travailler sa mixture, il continua :

— Cela a commencé à Saint-Cyr. J’étais le plus ancien numéro matricule du bataillon, le *père Système*, comme on disait, et à ce titre j’attrapais toutes les punitions comme responsable. Je vois encore l’officier de service, après quelques chahut formidable à l’étude de Mazagran, s’approcher du contrôle affiché sur la muraille, piquer le premier nom au haut de la colonne – Breteuil 1659 ; et je n’y coupais pas : j’y allais de mes huit jours d’ours.

— Mon pauvre vieux !

— Enfin, tant bien que mal, j’allais atteindre la fin de ma seconde année, n’ayant pas les deux cents jours de consigne nécessaires pour être sec... Mais je n’en étais pas loin et j’ouvrais l’œil. Un jour, je rapporte un petit obus que j’avais trouvé sur le polygone de Satory. Je le montre le soir en me couchant à Chavoye, mon voisin de lit, qui me le fait toucher

des mains par plaisanterie ; l'obus roule sur le plancher, l'adjudant du grand carré monte et me trouve en chemise courant après mon obus. Bien entendu, il me flanque son maximum avec ce motif arabe : *Fait rouler des obus dans le dortoir*. Tu penses si j'ai été *rabiauté* en haut lieu. Bref, j'ai été sec, et il m'a fallu recommencer ma troisième année au bahut spécial.

— C'était un mauvais début.

— Cela m'a suivi pendant toute ma carrière. J'ai commencé dans les Chass-d'Af par écopier des garnisons impossibles, des trous d'Algérie, Mostaganem, Sidi-Bel-Abbès, Tlemcen, Aghades, où je rôtais tout en menant une existence abrutissante. Je m'ennuyais tellement que je finis par acheter une femme, Aïcha, à son père l'agha Mohamed-Ben-Ali. Pas aussi jolie que la belle Fatma, mais grassouillette et agréable sous la tente. Le marché n'avait pas été facile ; le père ne voulait pas vendre sa fille à un « Roumi ; » un moment même il avait exigé le mariage devant le cadî, ce que le colonel n'eût pas autorisé ; mais moyennant huit cents douros, vingt mètres d'étoffe à kaïck, un burnous de Mascara, une selle de Tlemcen, Mohamed oublia ses scrupules, et grâce à un léger supplément de six mesures d'orge

et d'une casserole en fer, l'affaire fut conclue à l'amiable.

— C'était bien payé !

— Pas trop ; dans le Sud-Oranais, une belle femme vaut communément soixante têtes de bétail ; chez les Samoïedes, une jeune fille de haute lignée se paie cent peaux de castor, plus un certain nombre de mètres de drap rouge ; chez les Orampas, il est vrai, une femme ne vaut pas plus de deux vaches, mais en moyenne Aïcha n'était pas trop payée. De son côté, le père m'avait donné de la charbâa, du cous-cous et de la mergâa de quoi nourrir toute une tribu pendant plusieurs lunes. Précédé de la musique de « l'alouba » et accompagné de l'inévitable négresse, j'étais entré dans la chambre au seuil de laquelle, suivant l'usage, j'avais renversé la cruche d'eau contenant l'œuf. Si l'œuf se casse, c'est signe de prospérité et de bonheur ; aussi mon œuf à moi resta intact...

Et le vieux capitaine continua, excité par ses souvenirs :

— Elle était vraiment charmante, mon Aïcha, avec sa veste de velours grenat brodée d'argent, son étroit pantalon de damas bleu soutaché de perles, ses babouches en « filali, » sa ceinture de soie bleue et blanche frangée d'argent, et ses bracelets de pied pe-

sant au moins vingt douros ; mon cœur battait à tout rompre en lui arrachant sa gandourah... lorsqu'on sonna à cheval pour je ne sais quelle alerte ordonnée par Saussier. Quand je revins, mon Aïcha avait filé avec mon ordonnance qui s'entendait, d'ailleurs, avec le père Mohamed-Ben-Ali.

— Patatras !

— Cela m'avait, comme bien tu penses, légèrement dégoûté de la vie de famille. Je me suis mis à chasser et à boire, à boire et à chasser. Pendant ce temps les grades venaient lentement, péniblement. Je passai à mon tour de bête lieutenant, capitaine, continuant dans ces diverses situations, à être *l'officier malheureux*. Si la morve éclatait, c'était dans mon peloton ; si un maréchal-des-logis-chef filait après avoir mangé la grenouille, c'était dans mon escadron. Si un accident survenait en colonne, c'était toujours chez moi. Quand l'adjudant major rendait compte au colonel de quelque nouvelle catastrophe, celui-ci disait toujours : « Quel escadron ? »

— Quatrième escadron, capitaine Breteuil.

— Alors le colonel ajoutait : « J'en étais sûr ! » Épidémies, coups de pied de cheval, vols, désertions, rixes mortelles, la série complète des fautes de discipline prévues par le code militaire, tout cela éclatait

toujours parmi mes hommes. Pendant trente-quatre ans, je puis dire que je n'ai pas eu une bonne parole de mes chefs, pas un moment de plaisir ni même d'insouciance qui n'ait, été gâté par quelque contrariété spéciale éclatant pour moi et réservé à moi, quelque chagrin ou quelque désillusion. Voilà quelle a été ma vie, toute ma vie... jusqu'à ma retraite. Si je n'avais pas bu pour me consoler, il y a longtemps que je serais mort.

Et Breteuil versa gravement une cuillerée d'anisette dans son absinthe qu'il se remit à battre à petits coups.

— Mais pourtant, objectai-je, intéressé malgré moi par cette malechance persistante, dans cette existence d'Algérie si active, si libre, si mouvementée, il devait y avoir parfois de bons moments. Il n'y avait pas que le service ; tu ne buvais pas toujours ? Il y avait les marches en colonne, les voyages, les chasses.

— Les chasses, fit Breteuil en bondissant, les chasses ! c'est précisément une chasse qui m'a laissé le plus exécrable souvenir !

— Conte-moi cela, quand ce ne serait que pour te soulager.

— Eh bien ! voici : J'avais demandé ma mise à la retraite. *Demandé* est un euphémisme ; mais enfin, quand on approche de la limite d'âge, il est d'usage de faire ce simulacre. La pension avait été liquidée, y compris croix et campagnes, et je devais être rayé sous quelques jours des contrôles. Mes camarades Sennevoye, La Briolle, Champagne et Grandfort avaient eu l'idée d'organiser en mon honneur une grande partie de chasse dans les *Sahels*, c'est-à-dire ces longues collines qui s'étendent au nord de la Mitidja.

Nous étions partis depuis le matin ; le soleil se levait lentement à l'horizon et la chaleur était accablante. Ah ! mon ami, tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir soif dans ces sacrés pays ! C'est désagréable partout, mais là-bas c'est une souffrance atroce ; la gorge est desséchée et semble enflée ; on sent des picotements sur les papilles de la langue, on a des bourdonnements dans les oreilles et on croit à chaque instant que la respiration va vous manquer. Peut-être mes camarades étaient-ils, en général, plus sobres que moi, – bah ! je puis bien l'avouer –, mais moi, habitué à boire à ma soif, parfois plus qu'à ma soif, j'éprouvais des douleurs beaucoup plus vives

que les leurs, et j'eusse donné un mois de solde pour un verre de champoreau glacé.

Tout à coup La Briolle, qui marchait en avant, poussa un cri de joie ; à deux cents mètres venait d'apparaître une espèce d'oasis avec quelques lentisques, quelques dattiers sauvages, quelques brins, d'herbe, et sur cette herbe, mollement couché, un petit troupeau de chèvres, environ une demi-douzaine, gardé par un superbe Touarek. C'était du lait, c'est-à-dire la soif étanchée, c'est-à-dire la délivrance ! Nous accourûmes au galop, et, après avoir jeté quelques menues monnaies au berger, nous nous étendîmes dans l'herbe, couché sous les bonnes chèvres qui nous laissaient faire, les chères bêtes, comme si elles eussent compris combien nous avions besoin d'elles.

Arrivé le premier, j'avais sauté sur la première venue, et mes camarades m'avaient imité. Je les entendais tout autour de moi se délecter, la moustache toute barbouillée d'un lait magnifique. Sennevoye criait : « *Bono bezef!* c'est du nanan ! du vrai nanan ! » Moi, je m'évertuais à tirer tant que je pouvais sous les yeux du Touarek, qui me regardait avec une certaine surprise. Il y avait cinq minutes que je tra-

vaillais et rien ne venait, lorsque tout à coup j'entendis mes camarades qui pouffaient de rire.

Mon cher ami... j'étais tombé sur le bouc !

Et comme ces pénibles souvenirs avaient sans doute altéré mon ami Breteuil, il se prépara à avaler l'absinthe, qu'il avait travaillée depuis une heure avec amour. Mais, à ce moment, une petite dame blonde, toute frisée, entra comme un ouragan au café de la Paix, et, du pan de son long manteau, renversa à terre le vert breuvage qui avait coûté tant de science et de labeur.

Breteuil me regarda de son œil rond et mélancolique, comme un homme que les plus grands malheurs n'étonnent plus, puis il me dit avec amertume :

— Eh bien ! qu'est-ce que je te disais ? Ça continue. Garçon ! une autre absinthe !

COMME LES ROIS ESPAGNOLS



M^{LLE} ODETTE FRIMARD n'avait que quinze ans et trois mois, lorsque sa main fut demandée par son cousin, Oscar Comfort qui, pour me servir de l'expression empruntée au style capillaire, *frisait* la quarantaine. Il la frisait d'ailleurs d'une main très élégante, ayant conservé tous les dehors du joli garçon, sauf peut-être un crâne un peu dénudé – ce qui l'exposait à de fréquents coryzas. Quant à Odette, c'était encore une enfant, blonde, pâle, très jolie, mais un peu chétive et qui n'avait pas complètement cessé de jouer à la poupée. Si l'on eût bien fouillé dans ses tiroirs, l'on eût trouvé de belles demoiselles en cire, avec des yeux d'émail, qu'elle ressortait encore de temps en temps pour les babiller, avec des robes de satin et pour leur faire un brin de causettes. Mais au milieu de ces jouets, on eût aussi trouvé des petits bibelots mystérieux, des fleurs desséchées, des accessoires de cotillon, des dessins à la plume signés Oscar, et aussi une photographie d'un

beau lieutenant de territoriale qui ressemblait terriblement à Comfort.

Odette était, en effet, depuis longtemps éperdument éprise de son cousin. Cela lui était venu à la suite d'un certain bal de jeunes filles donné chez les Frimard. Oscar valsait si bien, avait si grand air dans son frac impeccable orné du gardénia, et puis ses moustaches effilées sentaient si bon, un parfum âcre, et pénétrant – mélange de Chypre et de peau d'Espagne qui, lorsqu'on dansait vous montait au cerveau, en vous causant de petits frissons délicieux par tout l'être !...

De ce jour, elle avait perdu sa gaieté, son bel appétit, et tenait à ses poupées des discours incohérents et mélancoliques tout en les embrassant avec frénésie. M^{me} Frimard était une femme de tête, et une bonne mère. Elle interrogea, elle questionna adroitement, et Odette, toute en pleurs, lui avoua son grand secret, déclarant que si on ne la mariait pas immédiatement à son cousin Oscar, elle en mourrait.

— Ma pauvre Dedette, on ne marie pas les bébés. Il faut attendre.

— Mais si j'attends on me le prendra, il est si beau ! il se mariera à une autre. Vois-tu, maman, si ce malheur arrivait, j'irais me jeter à la Seine.

Que faire ? Le docteur Bordas, consulté – un vieil ami de la famille – déclara qu’il y aurait, pour le moment, les plus graves dangers à marier Odette. Sa croissance n’était pas terminée, son épanouissement n’était pas complet, et il fallait encore attendre que le bouton fût devenu fleur ; sans cela on risquait à tout jamais d’en froisser les pétales délicats.

Fiancez les amoureux, dit-il, et attendez.

Oscar Comfort, toujours bon garçon, accepta parfaitement ce projet de fiançailles, mais Odette, très entêtée et très pratique, ne se contenta pas du tout de cette fiche de consolation et de cette espérance lointaine :

— Oui, oui, dit-elle en pleurant, des promesses, un anneau échangé, tout cela c’est très joli, mais tant qu’on n’a pas passé à l’église et devant M. le maire, cela n’empêche pas du tout le fiancé de tomber amoureux d’une autre belle dame et de convoler avec elle. Je veux le sacrement !

M. Frimard, très perplexe, retourna auprès de Bordas.

— Écoutez, lui dit le docteur, après avoir mûrement réfléchi. Vous pourriez faire comme les rois espagnols.

— Je ne demande pas mieux, répondit Frimard – qui, en sa qualité d’ancien bonnetier retiré, était au fond assez flatté de se comporter comme les rois espagnols, – mais donnez-moi quelques explications.

— Eh bien ! avez-vous vu le *Petit Duc*, à l’Éden ?

— Parfaitement, et même M^{lle} Granier nous a fait grand plaisir.

— Eh bien ! rappelez-vous que le duc de Parthenay épouse la petite Crouzet ; mais comme celle-ci n’est pas encore nubile, le duc, aussitôt la cérémonie terminée, est obligé de partir pour la guerre, si bien que les petits pages chantent :

Il a l’oreille basse,
Ah ! le pauvre mari,
Pour lui quelle disgrâce,
Quel contre-temps pour lui !

— Je ne puis vraiment pas demander à Oscar de partir pour la guerre..., ni même de rejoindre son régiment territorial. De plus, vous m’aviez parlé de rois espagnols, et je ne vois pas du tout...

— Attendez donc. Quand les rois espagnols demandaient la main d’une princesse trop jeune, – la politique a ses exigences –, le mariage avait lieu quand même à l’église, mais il n’était consommé –

ce qui s'appelle consommé – que quelques mois, parfois quelques années plus tard. Eh bien ! rien ne vous empêche d'accorder à M. Comfort M^{lle} Odette, dès qu'elle aura quinze ans et trois mois, âge légal, et faites jurer à votre gendre d'attendre que sa femme ait seize ans pour... user de ses droits de mari ; vous m'avez compris ?

— C'est très délicat, mais Oscar est un si bon garçon... il est de la famille... enfin, on peut toujours lui proposer, en faisant valoir le précédent du petit Duc et des rois espagnols.

Comfort accepta tout ce qu'on voulut, – non pas que le précédent royal le touchât beaucoup –, mais il trouvait sa cousine charmante... et neuf mois à attendre ne sont pas un siècle. Cette facilité à accepter donna même beaucoup à penser, et M^{lle} Frimard, méfiante comme toutes les mères, se promit d'avoir l'œil et de veiller à la sécurité de son enfant.

* * *

Pendant tout le mois qui précéda la cérémonie, Oscar autorisé à faire sa cour et, à ce titre, venant dîner tous les soirs chez ses beaux-parents, fut soumis à un régime sévère : viandes blanches, épinards à profusion, salsifis, salades, fruits variés, vins dû-

ment baptisés, jamais de liqueurs, tel fut le menu d'anachorète auquel le pauvre futur se soumit sans trop regimber. Sa cousine était si jolie!... Mais après le dîner, le supplice commençait. Non seulement, on ne le laissait jamais en tête-à-tête avec Odette, mais dès qu'il voulait ébaucher quelque phrase tendre, on le rappelait immédiatement à la bienséance et à la pudeur.

Un soir, il s'était permis de prendre furtivement une petite main qu'on ne lui avait pas refusée, mais immédiatement M^{me} Frimard s'était levée en lançant un regard menaçant :

— Monsieur, je vous serais obligée de vous rappeler où vous êtes, et de vous comporter comme les rois espagnols !

Et le pauvre Oscar, confus et repentant, avait vite lâché la menotte et s'était assis à une distance respectueuse.

On tâchait d'ailleurs de lui faire oublier, à force d'amabilités, de soins et d'affection vraie, la dureté de la situation.

M. Frimard lui offrait de bons cigares, lui faisait des petits cadeaux. Il avait retrouvé dans son fonds de bonneterie de ravissants foulards, d'adorables

bonnets de nuit, très élégants, avec houpette en soie floche.

— Tenez, mon cher, lui avait-il dit, je sais que vous vous enrhumiez facilement, vous êtes un peu chauve... Je crois que cela pourra vous être très utile.

Comfort avait accepté avec reconnaissance, mais persistait à trouver qu'on exagérait un peu les précautions.

— Bah ! avait-il murmuré un jour à Odette, exaspérée, soumettons-nous. Vos parents ne seront pas toujours là, que diable !

Malheureusement, M^{me} Frimard, grâce à son oreille très fine, avait entendu ce propos, qui avait encore redoublé ses craintes. C'était évident ; il y aurait un moment après la cérémonie où elle ne pourrait plus surveiller, et alors qui sait si Oscar tiendrait son serment ? Ces vieux garçons-là, ces quadragénaires un peu corrompus adorent les fruits verts. Cela les change de toutes les vieilles cocottes fardées et maquillées qu'ils ont connues pendant leur existence de joyeux viveur, et alors, peut-être que, emporté par la passion... C'était épouvantable.

Le jour de la cérémonie, au dîner qui suivit, elle prit son mari dans un coin et lui dit mystérieusement :

— Tu sais, deux précautions valent mieux qu'une. Ce soir, tous les plats sont accommodés au nénuphar. J'en ai mis jusque dans la tarte aux pommes !

— Tu fais bien de me prévenir, répondit Frimard terrifié ; je ne mangerai de rien... Ce sera peut-être un peu pénible pour nos invités, mais tu as agi en bonne mère, et je t'approuve.

À minuit, M^{me} Frimard, très tourmentée, prit encore son gendre à part, et avec un attendrissement profond, elle lui dit :

— Rappelez-vous, Oscar, vous l'avez juré... Comme les rois espagnols !

— Mais oui, belle-maman, c'est convenu ! répondit Comfort un peu énervé. Puisque j'ai juré... vous pouvez compter sur moi.

Là-dessus, il prit tendrement Odette par le bras, comme il eût fait pour une petite fille qu'on va coucher, et l'emmena vers les deux chambres qui leur avaient été réservées dans l'aile opposée de l'appartement.

— Il m'a semblé qu'il avait l'œil bien allumé en s'en allant ! murmura Frimard. Tu n'as peut-être pas mis la dose de nénuphar assez forte ? Oscar est un gaillard !...

— Oh ! mais je veillerai, sois tranquille ! dit M^{me} Frimard, je ferai bonne garde, et, en sentinelle attentive, je ne m'en rapporterai qu'à moi-même.

Et, prenant à peine le temps de revêtir une camisole et de faire ses bigoudis, elle enleva ses bottines ; puis, étouffant le bruit de ses pas, elle alla coller sa fine oreille à la porte de son gendre. On ne pouvait pas voir ce qui se passait, hélas ! une portière obstruant le trou de la serrure, mais on pouvait tout entendre.

Il y eut d'abord quelques éternuements de mauvais augure.

S'il éternuait c'est qu'il ne dormait pas, et s'il prenait froid, c'est qu'il n'était pas correctement couché, avec la couverture bien et dûment bordée sous le menton. Pourquoi avait-il une partie du corps hors du lit. Pourquoi ? — Mais tout à coup une phrase, très distinctement perçue, vint la glacer d'horreur :

— Ah ça ! disait Comfort avec une mauvaise humeur marquée, ça entrera-t-il, ou ça n'entrera-t-il pas ?

Il n'y avait pas à hésiter. On pouvait encore empêcher un meurtre. Prompte comme l'éclair, effarée, le bonnet de nuit de travers, M^{me} Frimard indignée, se précipita dans la chambre !

— Monsieur ! c'est une infamie !... Vous m'aviez juré d'imiter les rois espagnols !

... Mais elle se trouva nez à nez avec Comfort, qui, assis sur son séant, et un peu frissonnant dans sa chambre déserte, essayait simplement de coiffer sa tête chauve d'un des bonnets donnés par son beau-père, bonnet qui se trouvait être un peu étroit pour lui.

— Mais, sacrebleu, madame, dit-il avec rage, vous ne m'aviez jamais dit que les rois espagnols ne portaient pas de bonnet de coton !

LA VEUVE DU CHEF DE GARE



P ARDAILLAN RENTRAIT assez énervé dans le grand salon du cercle des Truffes. Il avait eu encore la culotte au baccara, la fâcheuse culotte. Aussi l'on n'a pas idée d'une guigne semblable ! Au dernier coup, le tableau de droite s'y tenait, il avait donné une bûche au tableau de gauche. Quant à lui, il avait trois, et comme le premier tableau était le plus chargé il avait tiré. Parbleu ! tout le monde eût tiré, n'est-ce pas ? J'en appelle à tous les banquiers... seulement il avait amené un sept, ce qui lui faisait baccara. Total pour cette soirée-là, encore une perte sèche de cinq cents louis. Évidemment, s'il continuait ce jeu, son petit saint frusquin ne durerait pas longtemps, et il faudrait vendre la terre de la Châtaigneraye. Heureusement que Pardaillan avait un oncle, le baron de La Briolle, affligé de soixante-seize ans et d'une centaine de mille livres de rente ; peut-être aurait-il mieux valu qu'il eût cent ans et soixante-seize mille livres de rente. La Briolle était encore très vert, très noceur, mais enfin soixante-

seize ans... C'est ce qu'on appelle un âge respectable, un âge qui donne des espérances.

Pardaillan se faisait toutes ces réflexions en buvant à petits coups son thé devant la grande table du hall. Au fait, pourquoi perdait-il toujours ? Parce qu'il était aimé, trop aimé par M^{me} de Ballantroy. Heureux en amour, malheureux au jeu ; c'est fatal.

— Monsieur, lui dit tout à coup le valet de pied, il y a en bas une dame qui vous demande.

— Jeune, jolie, élégante ?

— Jeune, très jolie, pas élégante ; on dirait une femme de chambre.

Pardaillan alluma un cigare, endossa sa pelisse et, arrivé dans le vestibule, se trouva nez à nez avec Francine, la camériste de M^{me} de Ballantroy.

— Eh bien ! Francine, qu'est-ce qu'il y a ? Vous m'apportez encore une lettre de madame ?

— Une lettre ! il s'agit bien de ça ! Monsieur, je suis renvoyée.

— Diable ! c'est contrariant ; cela va bien changer mes petites habitudes. Et pourquoi vous renvoie-t-on ?

— Oh ! je rends justice à madame ; elle ne pouvait pas faire autrement. Tantôt, elle est entrée brus-

quement dans la lingerie sans frapper, et elle m'a surprise avec monsieur... sur la table à repasser.

— Ce sacré Ballantroy ! Mais pourquoi la table à repasser, cela devait être bien peu confortable ?

— À qui le dites-vous ? Mais aussi monsieur n'était pas raisonnable. Quand une idée le prenait, n'importe où, dans le boudoir, au billard, même dans l'antichambre, il fallait céder à son caprice. Hier donc, j'étais en train de repasser une guimpe à madame, j'avais un peu chaud, le feu m'avait rendue très rouge, monsieur arrive et me dit brusquement : « Francine, ça vous va joliment bien d'avoir des couleurs ! » Je regarde monsieur : il avait ses yeux en boule de loto... et quand monsieur a ses yeux en boule de loto, il faut se méfier. En effet, j'ai eu beau dire : « Monsieur, je vous en prie, finissez, je vous jure, que c'est imprudent... et puis, nous serons atrocement mal. » Ç'a été comme si je chantais.

Là-dessus, madame est entrée au moment psychologique ; il n'y avait pas à nier. Elle a été parfaite, madame ; pas de cris, pas de scène, pas de récriminations... Il est vrai que je sais tant de choses !... N'est-ce pas, monsieur ? Elle m'a dit simplement, d'une voix très douce : « Francine, je vous donne deux heures pour finir vos malles et vous en aller. »

Alors j'ai fait mon petit baluchon. Madame a réglé mon compte largement, très largement, et me voilà.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? Pour de l'argent, je suis tout à fait à la côte. Vous pensez bien qu'après ce qui s'est passé, je ne puis pas décemment demander à madame de vous reprendre, — ça me serait commode —, ça serait aussi commode pour Ballantroy ; mais vraiment, en bonne conscience, je ne le puis pas.

— Évidemment, c'est tout à fait impossible de ce côté-là ; mais comme j'ai rendu pas mal de petits services à monsieur, comme je sais tous les détails de sa liaison, j'avais pensé, j'avais espéré que monsieur me caserait quelque part.

— Vous avez des certificats ?

— Pas un ! Vous comprenez, dans toutes les maisons où j'ai été, j'ai toujours été renvoyée pour la même motif.

— Tiens ! tiens !

— Oui, c'est la fatalité. Je plais aux bourgeois. D'ailleurs... je ne tiens pas beaucoup à reprendre du service ; ce serait à recommencer au bout de huit jours.

Pardaillan songeait, en regardant du coin de l'œil Francine. Jolie fille, en somme, avec ses cheveux

châtains, son nez droit, ses lèvres minces, grande, svelte, un type absolument comme il faut, si elle était un peu arrangée...

— Écoutez, lui dit-il tout à coup, au lieu de ce waterproof et de cette toque, vous n'auriez pas par hasard un chapeau à plumes bien sérieux, bien convenable, – cela ne fait rien qu'il soit un peu fatigué –, une robe noire un peu fanée et des gants de peau de Suède un peu défraîchis ?

— Je possède tout cela. J'ai la capote en loutre que madame portait l'hiver dernier.

— C'est parfait. Eh bien ! attendez-moi un moment.

Pardaillan remonta au premier, et, tout en souriant, il écrivit sur le papier du cercle :

« Ma bonne madame Lareine,

« Je vous adresse une de mes amies, dont la situation est absolument digne d'intérêt. C'est la veuve d'un chef de gare, et la maigre pension de retraite allouée par la Compagnie est tout à fait insuffisante pour payer les ajustements nécessaires à une aussi charmante personne.

« J'ai donc pensé à vous pour trouver, dans votre inaltérable bienveillance à l'égard des jolies femmes,

un moyen de venir en aide à cette victime de notre organisation sociale.

« À bientôt, madame Lareine ; quand je serai moins décavé, j'irai vous faire une petite visite d'amis et admirer vos petits Saxons.

« PARDAILLAN. »

— Voilà, Francine, dit-il en redescendant. Demain, habillez-vous comme je vous ai dit, et portez cette lettre à Mme Lareine, 122, rue Richepanse.

— C'est encore une maison bourgeoise.

— Chez bonne-maman, oui ; seulement là, si vous plaisez au bourgeois, vous ne serez pas mise à la porte, au contraire.

* *

Le temps se passa, et Pardaillan ne pensait plus guère à cette aventure. Depuis un an, il n'avait pas entendu parler de Francine et, par conséquent, tout laissait à supposer qu'elle avait enfin trouvé sa véritable voie, son chemin de Damas. Quand, par hasard, il songeait à cette aventure, il se sentait au cœur la petite chaleur qu'on éprouve avec le sentiment d'avoir fait une bonne action. En somme, tout était pour le mieux : cette Francine pouvait être

dangereuse, elle aurait pu parler, le brouiller avec son excellent ami Ballantroy, et, malheureusement, il était dans l'impossibilité absolue d'acheter le silence de la camériste. La déveine avait, en effet, continué, implacable, tenace, et si l'oncle La Briolle n'y mettait pas un peu du sien en quittant ce monde, qu'il connaissait depuis si longtemps pour un monde meilleur, la vente de la Châtaigneraye était inévitable.

— Un jour, il eut un mouvement de stupéfaction. Dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, il venait d'apercevoir Francine dans une calèche parfaitement attelée : la façon des livrées, la bonne tournure des hommes, la beauté des chevaux, la finesse du cuir des harnais, tout cela constituait un ensemble sobre de détail, mais harmonieux à l'œil et ayant excessivement grand air. La calèche, très élevée sur quatre ressorts en cerceau, était doublée en reps de soie assortie à la caisse tête de nègre. Les roues étaient d'une nuance plus foncée avec un réchampi ton sur ton. L'intérieur était un véritable nid avec boutons de capiton bleu. Nulle part un cuivre apparent ; la poignée seule, très simple, portait au milieu le chiffre. Cet équipage était complété par deux carrosses de Norfolk, bai-cerise, absolument semblables

et entièrement zains. Les harnais, très simples, très légers, avec double piquûre, avaient comme fronteaux des bandes de velours bleu recouvertes d'une légère gourmette serrée d'argent massif; les chaînes d'attelage étaient en acier poli comme l'extrémité du timon.

— Peste ! se dit Pardaillan, M^{lle} Francine a joliment fait son chemin.

Mais celle-ci avait reconnu son bienfaiteur et, faisant arrêter la voiture, elle racontait avec de grands gestes sa chance inespérée. Elle avait trouvé un monsieur d'un certain âge, très comme il faut, très riche, qui l'avait prise en affection; puis elle ajouta, en lui serrant la main avec effusion :

— C'est pourtant à vous que je dois tout cela, car ce Crésus, c'est cette bonne M^{me} Lareine qui me l'a présenté.

— Bravo ! S'écria Pardaillan ravi; mais il faut songer à l'avenir, et, puisque votre protecteur vous aime tant que cela, il faut vous faire épouser.

— Si j'avais un enfant, il n'hésiterait pas; mais ça, c'est le plus difficile.

— Allons donc ! répondit Pardaillan en éclatant de rire.

Ils se quittèrent très égayés par cette idée burlesque, et Pardaillan rentra au cercle où, fidèle à son habitude, il continua à perdre tout ce qu'il voulut. Il ne s'inquiétait pas d'ailleurs autrement, car, certainement, La Briolle baissait. À chaque instant Jean, le domestique, lui annonçait, navré, que l'état de santé de monsieur ne lui permettait pas de recevoir son neveu. La porte était maintenant presque toujours fermée, c'était bon signe ; l'état comateux avait sans doute commencé, et l'agonie ne tarderait pas. D'ailleurs, La Briolle savait que Pardaillan venait savoir souvent de ses nouvelles, et le fidèle Jean était toujours chargé des messages les plus affectueux du septuagénaire pour son cher neveu.

Un beau matin que ce dernier alignait chiffre sur chiffre, cherchait des moyens compliqués pour payer ses différences, il reçut la visite de Jean qui apportait une lettre de son oncle.

Sans doute ses dernières volontés !

Pardaillan ouvrit d'une main tremblante et lut :

« Mon cher neveu,

« Pardonne-moi de t'avoir si peu reçu ces derniers temps. Je n'étais pas malade, mais très occupé. Figure-toi qu'un jour, me trouvant en visite chez une vénérable dame, rue Richepanse, la maîtresse de la

maison m'a présenté une jeune femme, en me racontant sa vie, ses déboires, ses infortunes. C'était la veuve d'un chef de gare, réduite à la misère...»

— Hein ! ne put s'empêcher de s'écrier Pardaillan. Et il continua à lire, tandis que de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

« Que te dirai-je, mon cher ami ? Une distinction, un désintéressement, un ange sur la terre ! Je lui ai inspiré, en dépit de mes cheveux blancs, une passion profonde, et, ma foi, comme le ciel a béni notre union, comme dans quelques mois je vais être père, je veux que l'enfant soit légitime, et j'épouse... »

« J'espère que tu voudras bien me servir de témoin.

« Ton oncle et ami,

« LA BRIOLLE. »

« P. S. – Ma future s'appelle Francine. Joli nom, n'est-ce pas ? »

— Allons, se dit Pardaillan, absolument anéanti, j'ai bien travaillé ! Et maintenant, je crois que je peux vendre ma terre de la Châtaigneraye.

LE SOMMEIL DU CAPITAINE



C E JOUR-LÀ, la petite ville de Bailleau-sur-Gallardon était en fête. Le 35^e chasseurs, qui avait le malheur d'y tenir garnison, ne pouvait s'empêcher de trouver que cette localité était – ce qu'en terme du métier – on appelle un *fichu port de mer*. Après la manœuvre, toujours la même, dans le Champ de Mars rectangulaire, fermé de murs et d'une, régularité désespérante, près des formations cent fois répétées en bataille ou en lignes de colonne, on revenait à Bailleau pour le déjeuner de la pension. Dans la journée, la sieste lourde, l'absinthe à cinq heures au café, de la place d'Armes, puis après le dîner, les interminables parties d'écarté où l'on jouait son mazagran.

À dix heures du soir, le capitaine Chalagnac, un guignard, s'exclamait parfois :

— J'ai la culotte, la fâcheuse culotte; je dois quinze mazagrans et onze fines ! Je vais me coucher.

Bref, l'existence morne de la petite ville de province dans toute son horreur.

Aussi chaque officier du cadre avait-il cherché à se créer une occupation – ce qu'on appelle dans les notes d'inspection générale un *art d'agrément*. Le lieutenant Trublot jouait de la flûte et était tout au plus de la force de Paganini sur cet instrument; le major Potier, celui qu'on appelait, je ne sais plus trop pourquoi, le compotier, faisait de la peinture impressionniste; le lieutenant-colonel, comte de Poigne, jouait de la fille de l'air, et prenait le plus possible le train dans des directions différentes, afin d'échapper aux obsessions de son épouse.

— Quand je vais à Paris avec la comtesse, avait-il coutume de dire, je change de ligne, mais quand je vais seul à Toulouse, je change de bassin.

Quant au capitaine Belière, lui, il s'occupait d'hypnotisme. Abonné sérieux de la *Revue hypnotique*, lecteur assidu des articles fantastiques rédigés par la duchesse de Romar, disciple enthousiaste de Donato, il croyait fermement à la puissance de son fluide, et lorsqu'il avait trouvé un sujet, il le soumettait à des expériences extraordinaires qui stupéfiaient la galerie. Il réquisitionnait le fils du maître-bottier, et moyennant dix sous par séance, ce dernier s'endormait avec une bonne volonté touchante, répondait aux questions posées, dansait le cancan na-

tional et avalait bravement de l'huile de foie de morue en certifiant que c'était un délicieux champo-reau. Ces expériences maintes fois renouvelées avaient fini par impressionner beaucoup les camarades, et au 35^e chasseurs, Belière passait pour un savant un médium en puissance d'une force mystérieuse devant laquelle il n'y avait qu'à s'incliner.

Le chirurgien-major hochait de la tête d'un air entendu, comme un homme qui en aurait gros à révéler sur ce sujet; et le vétérinaire seul, Vesigon, – ce sceptique de Vesigon –, haussait les épaules avec toutes les apparences d'une supériorité évidente, et pouffait de rire en affirmant que le fils du maître bottier était un simple fumiste. C'était, d'ailleurs, la seule note dissidente dans le concert d'admiration résultant des expériences magnétiques du capitaine.

Cependant, malgré la flûte de Trublot, la peinture de Potier et le fluide indéniable de Belière, d'ordinaire on s'ennuyait ferme, et si je vous ai dit en commençant que Bailleau était en fête, c'est que ce jour-là on recevait le 14^e cuirassiers qui faisait étape, en se rendant aux grandes manœuvres.

Oh! ces cuirassiers! Tous des gaillards de six pieds, gais, bons vivants, mangeant comme des ogres, buvant comme des Templiers, et parmi eux

le fameux capitaine Chavoye ! Toute l'armée connaît Chavoye, le plus grand, le plus rouge et le plus corpulent des coquillards. Quand on voyait au quartier l'ordonnance apporter la cuirasse du capitaine, les passants s'arrêtaient ébahis devant cette masse métallique, ressemblant à une guérite double et dans laquelle il eût été facile de donner des rendez-vous secrets. Dans les villages, lorsqu'il passait fier et superbe à la tête de son escadron, les femmes, les enfants s'interpellaient de porte à porte, et couraient derrière lui en s'écriant :

— Il y en a un, ma chère, qui est gros, qui est gros !! Il faut voir ça.

Avec cela farceur comme on ne l'est pas, et ponctuant ses plaisanteries de formidables éclats de rire qui faisaient trembler les vitres. Aussi lorsqu'on apprit que le capitaine Chavoye était dans la colonne, on se dit au 35^e chasseurs qu'on allait enfin s'amuser, et l'on prépara une belle réception au café de la Place-d'Armes dont l'entrée fut, ce soir-là, interdite à messieurs les civils, à la grande fureur du notaire et du percepteur des contributions indirectes.

Toute la journée, les chasseurs se promenèrent, remorquant des cuirassiers auprès desquels ils avaient l'air de simples moucheron, et ayant dans la tête ce torticolis qu'on éprouve lorsqu'on a longtemps regardé au Salon les tableaux accrochés aux frises. Chavoye, très entouré, très fêté, fut l'objet de l'admiration générale, et Belière se sentit tout à coup pris d'une amitié attendrie pour ce géant, lorsque ce dernier lui eut assuré qu'il croyait au magnétisme :

— Oui, mon cher, à la fête de l'avenue de Saint-Cloud, à Versailles, un jour une somnambule, M^{lle} Prudence, m'a prédit que Tulipia me tromperait avec un homme de la campagne; eh bien! quinze jours après je l'ai trouvée dans les bras de mon ordonnance, un freluquet que j'aurais envoyé dinguer, rien qu'en soufflant dessus, jusqu'au magasin à fourrage.

— Eh bien! puisque vous êtes un adepte, j'espère ce soir vous faire assister à quelques curieuses expériences, répartit Belière d'un air mystérieux. Vous verrez, vous verrez!...

À neuf heures, une foule énorme se pressait dans les salons du café de la Place-d'Armes, illuminé *a giorno*. Le gaz étincelait, piquant des étincelles sur les épauettes d'argent des cuirassiers, dont les tu-

niques sombres faisaient agréablement ressortir les dolmans bleu de ciel des chasseurs. Officiers supérieurs et subalternes mélangés dans une salade fraternelle, étaient installés tout autour de la salle sur les banquettes de velours rouge. Sur les tables de marbre apparaissaient les chopes gigantesques dans lesquelles fumait le délicieux moka ; puis, dans une symétrie coquette, apparaissaient les bouteilles de fine (pomme de terre), les petits plateaux d'étain chargés de morceaux de sucre, et les assiettes remplies de londrès et de cigarettes caporal. Dans un nuage de fumée, d'un bout de table à l'autre, on s'adressait des interpellations joyeuses, on poussait des onomatopées sonores ; puis, sous l'œil attentif des commissaires, avait commencé le défilé traditionnel des consommations qui doivent figurer à ce genre de fête patriotique. D'abord le gloria, puis la fine, puis un bock, puis la marquise, puis le bischoff, puis un re-bock, puis enfin le punch flambant, moment des toasts et des paroles bien senties.

On avait débité tous ces récits joyeux, toutes ces légendes que les officiers se transmettent pieusement de génération en génération. Trublot, après un air de flûte, avait dit l'histoire du *commandant Fortempeigne* : « Si je convolais avec Anna ; c'est une

bonne fille ; il y a dix-huit ans qu'elle suit le régiment, il n'y a pas un officier qui ne le connaisse. Pour lors, je dis à cette superbe : « Ma fille, pas de réflexion, je t'épouse. File devant nous jusqu'à Hazebrouck ; là, il y a séjour. *Fectivement*, je l'épouse comme du chien. Huit jours après, nous arrivons à Lille éreintés ; j'avale une chope, deux chopes, trois chopes... peut-être quatorze, et me voilà avec la rougeole. Le major m'a donné de la mitraille d'argent, de l'ordure de potassium. Cette mâtine d'Anna prenait la moitié de mes médicaments pour me donner du cœur ! – Quinze jours après, elle en prenait encore, pour me faire honte. Seulement, le major m'a dit : Méfiez-vous ! Tenez-vous chaudement. Depuis ce temps-là, quand je prends un bock, je passe ma capote et je m'en trouve bien... »

Et l'on riait. Les histoires avaient d'autant plus de succès qu'elles étaient plus connues. De Poigne racontait la bataille de Waterloo par un Belge. « L'empereur, à cheval, dit à son officier d'ordonnance : « Quel est ce gros nuage noir que je vois là-bas ? – Sire, c'est des Autrichiens. – Allez, marchez, dit l'empereur, un escadron de cuirassiers en avant.

Brou dou doum ! Brou dou doum ! Plus d'Autrichiens. Finis, les Autrichiens. On descend, on prend le café. – Quel est encore ce gros nuage noir ? dit l'empereur. – Sire, c'est des Russes. – Allez, marchez, reprend l'empereur, un escadron de carabiniers en avant ! Brou dou doum ! Brou dou doum ! Finis les Russes ! Plus de Russes. – On descend, on reprend le café. Qu'est-ce que c'est encore que ce tout petit nuage noir ? – Sire, ça, c'est des Belges. – Des Belges ? dit l'empereur en pâlisant ; des Belges ! nous sommes fichus. »

Quand la joie causée par ces facéties fut un peu calmée, on se tourna vers Belière, et on lui demanda quelques expériences d'hypnotisme. Après s'être suffisamment fait prier et avoir dit en minaudant, comme une chanteuse, que, très fatigué ce soir, il ne se sentait pas en possession de tous ses moyens, Belière s'exécuta. Le fils du maître bottier était là *par hasard*. On l'assit sur une chaise, et les exercices habituels de cancan et d'huile de foie de morue réussirent à souhait. Cependant, il était visible que les cuirassiers, tout en riant, n'avaient qu'une foi médiocre dans le fluide magnétique de Belière, et croyaient à une bonne farce. Des discussions s'engageaient déjà à ce sujet avec les officiers de

chasseurs, soutenus par Vesigon, lorsque Belière, impatienté, s'écria :

— Messieurs, vous avez l'air de supposer que le fils du maître-bottier est un compère. De plus, vous objectez que c'est un enfant nerveux, malingre. Eh bien ! moi je me fais fort d'endormir devant vous notre camarade Chavoye, ici présent, qui, je le sais, ne partage pas votre scepticisme, et dont personne au moins ne pourra nier la compétence... et la corpulence.

— Ah ! si vous faites cela ! s'exclamèrent les cuirassiers.

— Oui, oui, endormez Chavoye, s'écrièrent les chasseurs.

— Messieurs, dit Chavoye très sérieusement, je ne demande pas mieux que de me soumettre aux expériences de l'ami Belière, mais la modestie m'oblige à dire que je n'ai pas les connaissances magnétiques qu'il me prête et que je suis très peu compétent...

— Assis ! Chavoye, assis !

Chavoye se leva docilement, établit confortablement sa puissante masse sur la chaise laissée vide par le fils du maître bottier, chaise qui gémit sous son poids. Puis, de son œil rond et largement ouvert, il se mit à fixer Belière. Celui-ci, debout, le regard

fixe, la mine convulsée, avait pris les deux mains de son camarade, puis s'était approché graduellement de lui en dardant prunelle contre prunelle. Chavoye ne bronchait pas et restait parfaitement éveillé. Et le pauvre Belière, suant à grosses gouttes, s'épongeant le front, continuait ses passes magnétiques, agitait ses bras, reculait, avançait, agitait ses doigts fuselés, se donnait un mal énorme... Et Chavoye restait impassible, avec son air indifférent et goguenard. Ah ! ces cuirassiers, ces grosses masses de chair peu impressionnables, quels exécrables sujets ! Déjà l'on commençait à risoter dans les coins ; Vesigon exultait, et Belière, en s'épongeant le front, se disait déjà qu'il avait peut-être eu tort de tenter une entreprise au-dessus des forces humaines, lorsque tout à coup Chavoye s'agita, tressauta, cligna de l'œil comme un homme congestionné, et laissa lourdement retomber sa tête sur sa vaste poitrine.

— Messieurs, s'écria Belière triomphant, ma constance est récompensée. J'ai enfin obtenu, et non sans peine, un des plus merveilleux résultats d'hypnotisme. Notre camarade Chavoye est parfaitement endormi, et nous allons maintenant pouvoir exécuter avec lui une des plus curieuses expériences.

On ne riait plus ; on ne blaguait plus. Un silence complet régnait dans la salle du café. Tous, les regards convergeaient sur Chavoye et l'on eût entendu une mouche voler.

— Capitaine Chavoye, commença Belière d'une voix caverneuse, dites-moi ce qu'il y a écrit page 25, à la douzième ligne de l'Annuaire.

Chavoye fronça le sourcil, et s'agita désespérément sur sa chaise, comme un homme qui refuse d'obéir.

— Je le veux ! je vous l'ordonne ! répondez-moi ! tonna Belière, étendant la main, en médium sûr de sa puissance.

Alors le capitaine Chavoye, comme un sujet dompté, leva légèrement la jambe droite, et au milieu du profond silence, éclata un bruit sec, une détonation déchirante ressemblant à une pétarade de mitrailleuse.

Puis, se levant tout à coup de sa chaise, ouvrant les yeux tout grands, et en éclatant de rire, d'un gros rire qui lui secouait les épaules, il dit à Belière stupéfait :

— Eh bien ! mon cher camarade, vous vouliez pour votre expérience un homme compétent !...

* *
*

Malgré les transports d'une joie délirante dans lesquels se tordaient tous les officiers, l'affaire faillit avoir des suites graves. Belière, exaspéré de la réponse bruyante qu'il considérait comme une insulte, voulait absolument se battre. Chavoye eut toutes les peines du monde à le calmer ; il y parvint cependant en lui disant sur le tard :

— Voyons, mon cher Belière, j'étais parfaitement endormi, mais ce n'est pas ma faute si je... ronfle en dormant.

LA CONFESSION DE LA MARQUISE



OUI, DISAIT EN SORTANT de Sainte-Clotilde la petite marquise de Latour-Denesles à son amie la comtesse Aqua-Sacerty, puisque vous me demandez de vous guider dans le choix d'un confesseur avant les fêtes de Pâques, je ne saurais trop vous recommander l'abbé Fribourg, un gros blond avec des lunettes ; pas joli... mais un vrai saint, ma chère, un vrai saint !...

La comtesse – une splendide Italienne, qui marchait majestueuse et divine avec un pas de déesse – fixa sur la marquise ses prunelles vicieuses et dit lentement, non sans quelque hésitation :

— C'est que, voyez-vous – *cara mia* – il me faudrait, un prêtre intelligent, un peu mondain, voyant la vie de haut, et excusant la faiblesse de la nature, parce que, en somme, elle est l'œuvre du Créateur.

— Précisément, ma mignonne, précisément ! L'abbé Fribourg est tout à fait l'homme qu'il vous faut. Tenez, je puis bien vous l'avouer ; j'avais, le mois dernier, un gros péché sur la conscience ; je ne

dormais plus, je ne mangeais plus ; comme a dit saint Augustin, le trouble était entré dans mon âme inquiète. – Est-ce bien saint Augustin qui a dit cela ?... Non, je crois que c'est Renan... ou François Coppée... Enfin, c'est un détail. Eh bien ! j'ai été trouver l'abbé Fribourg, je lui ai tout avoué ; il m'a infligé une pénitence que je qualifierais de géniale, et immédiatement je me suis trouvée soulagée, rassérénée. Tenez, vous n'êtes pas sans avoir eu parfois un petit cor qui vous gênait beaucoup ; le pédicure venait, vous faisait sa délicate opération et, après, vous remarchiez vive, alerte, pimpante, en faisant toc-toc avec vos talons sur le pavé sonore... Eh bien ! voilà tout à fait ce que j'ai éprouvé après avoir causé avec l'abbé Fribourg.

La comtesse Aqua-Sacerty prit le bras de la marquise, puis, avec une intonation caressante et chanteuse :

— Voyons..., nous sommes si liées. Vous ne pourriez pas me le raconter, ce gros péché ?

M^{me} de Latour-Denesles rougit beaucoup ; sa figure angélique prit une expression de pudeur adorable, et elle ajouta, toute confuse :

— Oh ! non, je n'oserais jamais ?

— C'était donc bien grave ?

— Très grave... et cependant Dieu m'est témoin que je n'étais pas coupable et que mes intentions étaient pures ; mais je ne voudrais pas risquer une seconde fois ma part de paradis.

On eût dit que l'Italienne se sentait toute heureuse d'avoir près d'elle une pécheresse, une coupable que sa complicité rendrait forcément indulgente. Aussi se fit-elle encore plus séduisante, plus chatte que d'habitude, et tour à tour enjôleuse, colère, priant, suppliant, mettant en jeu toutes ses séductions câlines, elle pressa son amie de questions, exigeant à tout prix des détails, des détails complets : — Songez, lui dit-elle enfin, que le temps presse, que dimanche prochain c'est la fête des Rameaux... et que le salut de mon âme est en jeu.

Cette dernière raison décida la marquise, qui commença en baissant les yeux :

— Il y avait bien longtemps que M. de Latour-Denesles me tracassait au sujet d'une visite à notre oncle le duc d'Arcole, visite que j'oubliais toujours. Le vieux duc, fidèle à ses habitudes guerrières, habite avenue de la Bourdonnaye, tout près du Champ de Mars, et j'ai l'horreur instinctive de ce quartier. Enfin, le mois dernier, mon mari étant revenu à la charge — et ma foi ! très tendrement, très gentiment

– on obtient tout de moi par la douceur – je me décidai, et comme le temps était superbe, je partis à pied. Le duc fut si content de me revoir qu’il voulut absolument me garder ; il me parla de Lamoricière, de Changarnier, du général Boulanger, un gaillard dont il est fanatique ; bref, le temps passa, et il était près de six heures lorsque je me décidai à reprendre le chemin de la rue Saint-Dominique.

La nuit était venue, et je descendais rapidement l’avenue de la Motte-Piquet, lorsque, en approchant de l’esplanade, je rencontrai un pauvre invalide, décoré de la Légion d’honneur et manchot des deux bras. Il paraissait souffrir beaucoup et poussait des gémissements inarticulés. Je m’approchai. – Qu’y a-t-il mon brave ? lui dis-je, émue de compassion : – Ah ! madame, c’est le ciel qui vous envoie ! Vous le voyez, je n’ai plus de bras et... Ici la marquise s’arrêta de nouveau très intimidée.

– Voyons, un peu de courage ! insista M^{me} Aqua-Sacerty.

– C’est que, ma chère, je ne sais trop comment vous raconter cela exactement... Enfin, me dit mon invalide, je n’ai plus de bras... je n’aperçois pas un camarade à l’horizon... et je meurs d’envie... de me moucher. Si vous daigniez, madame, rendre ce ser-

vice à un vieux serviteur de la patrie, à un chevalier de la Légion d'honneur, il vous en aurait une reconnaissance éternelle. Ma foi ? que vous dirais-je ? Il faisait très sombre, l'avenue était déserte ; je rangeai mon invalide contre un mur, et, saisissant mon mouchoir de dentelle, je pris délicatement son vieux nez entre le pouce et l'index et, détournant la tête, je le mouchai de mon mieux, jusqu'à la dernière goutte. Puis, je m'enfuis épouvantée, sans vouloir entendre le concert de ses remerciements. Vous allez me trouver bien naïve, mais, de ce jour, je me sentis bourrelée de remords. J'étais hantée par la vue de ce nez que j'avais, moi, marquise de Latour-Denesles, serré de mes doigts aristocratiques ; dans mon imagination troublée, je le revoyais toujours, ridé, exsangue, décoloré, attristant comme un appendice de momie égyptienne ; il m'apparaissait la nuit dans mes rêves, et, parfois, je croyais entendre à nouveau la voix de l'invalide, une voix caverneuse qui me disait : « Mouche moi ! » Je regardais avec horreur ma main droite, cette main qui avait servi à l'attentat ; je la brossai, je la savonnai, je la passai à la glycérine, à la pâte des prélats, je vidai sur elle mes flacons de Chypre et de sandringham en guise d'eau lustrale, et

il me semblait, comme dans *Macbeth*, que la tache, – la tache morale –, reparaisait toujours.

J'eus un moment envie de confier mes angoisses à M. de Latour-Denesles, de m'épancher dans son sein et de demander conseil au mari et à l'ami, mais il est très susceptible pour certaines questions de propriété, mon mari, et il a parfois des délicatesses exagérées... Peut-être allait-il trouver que j'avais été un peu loin; bref, je préfèrai m'abstenir, mais, comme je vous le disais en commençant, je ne dormais plus, je ne mangeais plus. Je dépérissais littéralement.

C'est alors que j'eus l'idée de m'adresser à l'abbé Fribourg, et là, dans un coin obscur du confessionnal, alors que la musique de l'orgue m'arrivait par bouffées lointaines semblant m'apporter l'apaisement et le pardon, j'avouai tout, je racontai tout, sans oublier le moindre détail. Ah! ma chère, que l'âme humaine a des côtés mesquins et étroits! Figurez-vous que j'appuyais à maintes reprises sur ce que mon invalide était décoré. Un chevalier de la Légion d'honneur... il me semblait que c'était moins commun, moins terre à terre... Je trouvais dans cette croix des braves comme une excuse relative. Et d'ailleurs, s'il avait ce ruban rouge, c'est parce qu'il

n'avait plus de bras, et s'il avait eu ses bras, même un seul bras, – il est évident qu'il n'aurait pas eu besoin de mes secours ; tout cela s'enchaînait dans ma tête par une association d'idées bien naturelle et il en résultait sans doute le plaidoyer le plus ridicule, le plus absurde, le plus fou que jamais confesseur eut été appelé à entendre.

L'abbé Fribourg m'avait écoutée avec une grande attention ; « Rassurez-vous, mon enfant, me dit-il avec bonté, sans doute votre péché est grand, mais le souverain juge tient compte des intentions et la miséricorde de Dieu est infinie. En somme, vous avez voulu appliquer le magnifique précepte chrétien qui contient dans sa forme synthétique le dogme de toutes les religions : « Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fit. » Je sais bien qu'en l'espèce, avec vous le cas n'eût pas été le même (... Ici, il me sembla que l'abbé bredouillait un peu, mais il se remit très vite)... vous avez, vous, des amis, des proches, vous n'êtes pas abandonnée. Bref, je vais simplement vous infliger une pénitence, et, après l'avoir accomplie, soyez sûre que le calme renaîtra dans votre âme troublée.

Il réfléchit un moment, puis il me dit : « Ce qu'il faut, c'est purifier votre chair de l'attouchement im-

pur. Vous allez donc aller à Notre-Dame, et là, vous plongerez... De quelle main vous êtes-vous servie ?

— De la main droite, mon père...

— Vous plongerez la main droite dans le grand bénitier qui est à côté du maître-autel, et vous la laisserez dans l'eau bénite pendant dix minutes en récitant deux Pater, deux Ave, et en disant entre chacune de ces prières : *Lavabo manus meas inter innocentes*. Là-dessus ; allez en paix, mon enfant, et ne péchez plus.

Immédiatement, je sautai en voiture, je me fis conduire à Notre-Dame ; je plongeai ma main dans le bénitier purificateur et, depuis ce jour – ô miracle ! – je ne songe plus au nez de l'invalidé et j'ai retrouvé toute ma quiétude. Vous le voyez donc, ma chère amie, vous ne sauriez mieux faire que de vous adresser au digne abbé Fribourg.

Pendant tout ce récit, parfois écouté avec des sourires étranges, la comtesse Aqua-Sacerty n'avait pas proféré une parole, mais, quand il fut achevé, elle fit la moue, puis elle dit lentement :

— Ainsi la pénitence de votre abbé Fribourg consiste à vous faire plonger la partie contaminée dans l'eau bénite ?

— Oui, *cara mia*, vous voyez que c'est très simple.

Mais la comtesse, comme prenant une résolution subite, agitait sa tête mutine :

— Oh ! alors, ma chère, il ne me faut pas ce confesseur-là ; Seigneur ! il serait impossible, tout à fait impossible.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que, avec son système, il m'ordonnerait, à moi, de m'asseoir dans le bénitier.

LA PARTIE DE CHASSE



LA PAILLARDIÈRE, étendu dans un vaste fauteuil devant la cheminée du cercle des Truffes, savourait avec béatitude le plaisir de se trouver pour une quinzaine dans la bonne capitale. Oh ! le Poitou en février, avec les allées du parc détrempées, le château désert, les chevaux de chasse inoccupés. À Paris, au moins, malgré les torrents d'eau et les tourbillons de neige, le sol bitumé reste ferme, les becs de gaz et la lumière Jablochkoff remplacent avantageusement les étoiles ; les cafés étincellent et les théâtres vous font oublier les tristesses de la vie réelle par les splendeurs de leur mise en scène. Chaque jour apporte une distraction nouvelle.

Et quel plaisir de déposer le veston de gentleman-farmer pour se remettre en habit ! La campagne vieillit, et l'on a raison de dire que les années de campagne comptent double. Pourquoi ? Parce que l'on ne se soigne pas autant, on ne se rase pas d'aussi près ; on porte des vêtements plus larges, des gilets qui ne contiennent pas l'embonpoint nais-

sant; on a de grosses chaussures à fortes semelles qui alourdissent la marche. Il est bon de redevenir soi-même et de remettre le frac, comme un soldat qui, en congé, rentre de temps en temps dans son uniforme.

La Paillardière en était là de ses réflexions, lorsqu'un valet de pied lui apporta sur un plateau une large enveloppe très parfumée et ornée d'attributs cynégétiques, enveloppe qui attira aussitôt les regards des petits camarades rangés en cercle. Et tandis qu'on ricanait, il lut :

« Monsieur le comte de La Paillardière est invité à assister à la partie de chasse qui aura lieu demain mardi, à dix heures du soir. Rendez-vous, 397, rue de Provence. »

— Comment ! s'écria La Paillardière, une partie de chasse rue de Provence ! et à dix heures du soir ! Quelle bonne plaisanterie !

— Vous ne connaissez pas ça ? lui dit Précy-Bus-sac. Ah ! vous êtes bien de votre province ! Eh bien ! Allez-y, mon cher, cela vous amusera.

— Faut-il endosser l'habit rouge ?

— Mais non, naïf Poitevin, la tenue de sportsman n'est pas de rigueur. Mettez seulement une ja-

quette vaste et chaussez-vous de souliers légers à talons plats pour franchir les obstacles.

— Ah ! on franchit des obstacles ?...

Et comme tout le monde se tordait autour de lui, il comprit qu'il ne fallait pas insister, sous peine de paraître ridicule, mais il resta très intrigué. Le lendemain soir à dix heures, il sonnait, au 397 de la rue de Provence, à la porte d'un petit hôtel qui paraissait brillamment illuminé. Un piqueur en habit de velours vert et or, le ceinturon portant le couteau, de chasse, et sur la tête la toque de rigueur, vint ouvrir.

— Monsieur est de la partie de chasse ?

— Oui, voici mon invitation. Et La Paillardière tendit sa carte.

— C'est bien, si monsieur le comte veut entrer dans le salon de Nemrod, je vais prévenir madame.

La Paillardière pénétra à sa suite dans un boudoir tout garni de vieilles tapisseries représentant la chasse à toutes les époques, depuis les barbares jusqu'à nos jours, en passant par les flèches, les frondes, les faucons et les armes à feu. Tout à coup il entendit un froufrou de jupes et, se retournant, il aperçut madame également vêtue en habit vert et or avec la robe retroussée de côté sur une botte à l'écuyère. C'était d'ailleurs une robuste matrone rappelant un

peu comme aspect et comme costume les artistes qui représentent Marguerite de Bourgogne dans les foires.

— Puisque monsieur le comte me fait l'honneur, commença-t-elle, de bien vouloir accepter mon invitation, il voudra bien attendre un instant que les gardes aient fait le rapport et que le hall soit éclairé.

— J'attendrai madame.

— Mais auparavant, il y a une petite formalité à remplir... Il est d'usage de remettre cent francs pour permettre aux sonneurs de trompe de boire à la santé de monsieur le comte.

— Voici les cent francs, dit La Paillardière, sans sourciller.

Quelques instants après la porte s'ouvrit à deux battants ; le piqueur vert et or vint dire que tout était préparé, et notre Poitevin se trouva dans un vaste hall transformé en serre avec un fouillis de plantes exotiques formant çà et là de véritables massifs. Il y avait même une rivière d'environ un mètre cinquante qui traversait la serre en diagonale ; les allées sablées s'enchevêtraient comme celles d'un labyrinthe, coupées çà et là de petits obstacles, haies vives, fossés, talus gazonnés ; des lampes à globe rose placées dans les arbres jetaient sur tout ce bois arti-

ficiel une lumière douce, et ça et là, dans les coins, de vastes divans, des peaux d'ours jetées à terre, permettaient au chasseur fatigué de goûter un instant de repos. C'était comme un paradis artificiel, un champ de bataille où l'amour pouvait évoluer.

Tandis que La Paillardière émerveillé regardait de tous ses yeux, une fanfare de chasse sonna le *lancer* derrière un des massifs, et tout à coup il vit passer devant lui dans un tourbillon trois femmes adorablement jolies et presque nues sous les déguisements qui les couvraient. La première, blonde, grande, mince, avec des yeux qui lui faisaient le tour de la tête, était costumée en lapin blanc avec une fourrure blanche jetée sur ses épaules et sur la tête, une toque ornée de deux longues oreilles doublées de satin rose ; la seconde, brune, admirablement découpée avec une peau mate, des cheveux noir-bleu, et des lèvres rouges comme une grenade, était en biche avec un pelage fauve et sur la tête, en guise de casque, une tête de biche campée sur sa magnifique crinière de ponette ; la troisième, à la peau d'un blanc laiteux, à la chevelure rutilante comme une patricienne de Venise était en coq de bruyère avec une aigrette de plumes, et sur sa croupe frissonnante une queue chatoyante aux reflets multicolores.

Moitié femmes, moitié bêtes, inquiétantes comme des êtres surnaturels, elles passaient et repassaient devant La Paillardière en cavalcadant, avec des appels d'yeux prometteurs, de bras ronds, de doigts fuselés, dégageant je ne sais quel aimant aphrodisiaque. Parfois, en courant près de lui, elles le frôlaient avec leur doigt étendu, avec leur fourrure douce comme une caresse, avec leurs plumes aux chatouilles lancinantes, et tout le temps sur leurs lèvres rouges le sourire exquis de créatures promettant les suprêmes joies.

La Paillardière n'y tint plus. Enivré par cette vue affolante, surexcité jusqu'au paroxysme, il se précipita vers le gibier qui lui était offert, les yeux flamboyants, la gorge sèche, le cœur battant à tout rompre. Et alors commença une course, folle à travers les méandres des massifs, tandis que les trompes sonnaient leurs fanfares, les femmes courant avec une légèreté de clown, sautant comme des sylphes par-dessus les haies, les fossés, les talus, le pauvre La Paillardière s'évertuant à les suivre. Un peu replet, nullement entraîné pour un exercice aussi violent, en une minute il fut en nage, mais malgré son essoufflement, il courait toujours en s'essuyant le front. Il comprit bien vite qu'il ne pouvait pas

suivre les trois pistes, et il s'acharna après le lapin blanc. Lorsque, arrivé à un nouvel obstacle, il hésitait, la blonde se retournait, ironique, le regardait par-dessus l'épaule ronde, le bas des reins cambré, faisant des effets de hanche, et agitant sa chevelure d'or, sa toison merveilleuse que La Paillardière avait envie de saisir à pleines mains. Il sentait en lui une attraction énervante et brutale pour cet être étrange et charmant qu'il eût voulu étreindre. Alors, il galopait de son mieux ; il escaladait les haies, enjambait les talus. Bientôt, il arracha sa jaquette, son gilet, son col pour être plus lesté, ruisselant, étouffé, haletant, et au moment où il allait enfin saisir cette bête affolante, elle lui échappa d'un saut brusque et se trouva de l'autre côté de la rivière. En même temps l'on entendait comme des rires étouffés...

C'en était trop ! Le pauvre La Paillardière prit son élan, tomba au milieu de l'eau, barbota dans la vase, bondit comme un fauve sur sa proie et roula avec elle sur une peau d'ours derrière un massif, en poussant un hurlement de triomphe.

... Évidemment, se disait-il en rentrant, cette chasse est un peu fatigante, mais il y a là cependant une idée géniale. À des blasés comme nous, ayant toute leur vie usé et abusé de toutes les jouissances,

on ne saurait offrir des plaisirs faciles, et, comme on ne peut, pour cent francs, nous servir des pudeurs réelles et des impossibilités morales, on nous oppose du moins des obstacles matériels : à défaut d'une longue cour pleine de craintes, d'espérance, d'émotion, nous avons une poursuite difficile, avec fossés, talus et rivières. On ne conquiert pas le cœur par l'amour, mais on gagne le corps par la lutte. C'est la victoire par la force brutale. Une victoire qui en vaut bien une autre, et je dois avouer que c'est exquis ! Oh ! ce lapin blanc ! Oh ! son pelage soyeux ! oh ! le cri de la bête, forcée, bramant, vaincue... J'y retournerai demain, après-demain, tous les jours jusqu'à mon retour dans le Poitou !

Le lendemain, en effet, plein de désirs tumultueux, La Paillardière resonait à la petite porte de l'hôtel. Le piqueur n'était pas là pour le recevoir. À tout hasard, croyant se reconnaître, il pénétra dans un corridor sombre et entra dans une chambre plongée dans la plus complète obscurité. La lumière arrivait seulement par une espèce de baie fermée par un rideau de mousseline et ouvrant sur le grand hall qu'il avait parcouru la veille. Et alors, à sa vive surprise, il aperçut un gros monsieur, chauve, ventripotent, portant pour tout costume une paire de lu-

nettes à branches d'or, qui, lui aussi, courait après le lapin blanc, la biche et le coq de bruyère. Il soufflait comme un phoque, franchissait les haies à quatre pattes et sautait les talus avec des légèretés d'hippopotame, tandis que les bêtes avaient repris leurs poses érigeantes et lascives.

Il était si grotesque, le gros monsieur, si lourd dans ses bonds, si malheureux dans ses mouvements, que La Paillardière ne pensa plus qu'à s'égayer du spectacle comique que le hasard mettait sous ses yeux, et, comme il s'esclaffait, secoué par les transports d'une joie délirante, et s'écriait entre deux éclats de rire : « Mon Dieu ! qu'il est amusant ! » il entendit tout à coup avec stupeur la voix de Précy-Bussac qui lui disait dans l'obscurité :

— Oui, pas mal ! pas mal !... mais vous étiez bien plus drôle que ça hier.

TABLE



LE LOUIS.
LE CHOCOLAT DE LA MARQUISE.
DECRESCENDO.
LE RÊVE DU FUMEUR D'OPIMUM.
LES BOURSES ESPAGNOLES.
LE PETIT BOB.
LE JUGEMENT DE LA COLONELLE.
LA FILLE DU PHARMACIEN.
COMMENT CELA COMMENCE.
PARTIE À TROIS.
L'AVENTURE DE PONTBARREY.
LA RESSEMBLANCE.
JOYEUX VIVEUR...
LE NEZ D'ARGENT.
LE CAPITAINE BRETEUIL.
COMME LES ROIS ESPAGNOLS.
LA VEUVE DU CHEF DE GARE.
LE SOMMEIL DU CAPITAINE.
LA CONFESSION DE LA MARQUISE.
LA PARTIE DE CHASSE.